

ANNA GALORE

anna.galore@yahoo.fr

Le drap de soie du temps

ROMAN



Anna Galore est née en 1962 à Cilaos (La Réunion), d'un père italien et d'une mère française. Son père l'a initiée très jeune à la plongée sous-marine, qu'elle pratique toujours régulièrement. Sa famille et elle déménagent à Toulouse lorsqu'elle a 12 ans. Elle y fait le reste de ses études et y croise la route de lamas tibétains, une rencontre déterminante dans sa vie. Pianiste confirmée, elle s'est produite pendant une quinzaine d'années dans divers groupes amateurs du sud de la France. Elle est passionnée de voyages, de cinéma, de photo, de musique et de littérature contemporaine. Elle vit actuellement près de Marseille.

Elle a écrit une première trilogie intitulée « L'éternel amoureux errant », dont les volets sont « Les trois perles de Domérat », « Là où tu es » et « Le miroir noir ».

Une deuxième trilogie, « Reflets inachevés », est composée de « La crypte au palimpseste », « Le drap de soie du temps » et « La femme primordiale ».

Tous ces romans sont disponibles gratuitement par téléchargement sur le site web anna-galore.com

Les citations en anglais et en latin sont toutes traduites à la dernière page.

Le présent manuscrit a été déposé à la Société des Gens de Lettres et reste la propriété de l'auteur. Son contenu, en tout ou en partie, ne peut être reproduit, modifié ou intégré dans quelque autre document ou sur quelque autre support que ce soit sans autorisation écrite de l'auteur. Seules son impression sur papier et sa diffusion sous sa forme actuelle de fichier PDF non modifié sont autorisées. En cas de doute, merci de contacter anna.galore@yahoo.fr

Des pages blanches ont été insérées dans ce manuscrit afin de maintenir une présentation homogène en cas d'impression recto-verso.

*In the silk sheet of time
I will find peace of mind
Love is a bed full of blues*

Mick Jagger

Prologue

Bleu

Quand je n'ai pas de bleu, je mets du rouge.

Pablo Picasso

La terre est bleue comme une orange.

Paul Eluard

Le carcharodon mégalodon donna un nouveau coup de queue paresseux, frôlant le fond rocheux en glissant sans effort malgré ses soixante tonnes de chair, de cartilages et de muscles. Son dernier repas n'était plus qu'un souvenir lointain. Un calamar de dix mètres de long, qu'il avait surpris dérivant en pleine eau, à moitié endormi. Il l'avait tranché en deux d'un seul coup de mâchoires, avant de le déchiqueter de ses crocs redoutables et de le dévorer goulûment. Un mets de choix, même s'il préférait la baleine, dont il appréciait particulièrement le sang et le gras. Après plusieurs jours d'errance au fil des courants chauds, le requin géant n'avait rien trouvé d'autre à se mettre sous la dent, à part quelques thons vite gobés et vite oubliés.

Totalement indifférent à l'obscurité bleutée qui régnait à quatre cents mètres sous la surface, il pouvait détecter la moindre trace de vie, bien mieux qu'avec ses yeux, grâce aux capteurs sensoriels ultrasensibles répartis le long de son corps fuselé. Si quelque chose bougeait quelque part, même à plusieurs centaines de mètres à la ronde, il percevait immédiatement l'infime variation de pression que le mouvement créerait.

Les pensées rudimentaires qui traversaient son cerveau minuscule étaient plus des sensations fugaces que des raisonnements élaborés. La faim dominait tout. Il ne craignait aucune mauvaise rencontre. Il était le sommet de la chaîne alimentaire, le prédateur suprême. Pour lui, les autres formes de vie étaient simplement de la nourriture et le monde liquide qui l'entourait, un vaste garde-manger.

Trop vaste, malheureusement. La faune sous-marine pullule tout près des côtes dans les hauts-fonds, mais elle se fait rare dès qu'on s'en éloigne. Avec sa taille imposante, le mégalodon n'avait pas d'autre choix que de parcourir inlassablement les zones les plus profondes, et donc les plus désertiques, d'un territoire immense et vide.

D'un simple coup de queue, il progressa droit devant lui d'une cinquantaine de mètres supplémentaires. Il repéra enfin une brève vibration, loin sur sa gauche. Elle ne ressemblait à aucune proie connue. Il vira immédiatement pour s'en approcher, la gueule entrouverte.

Il ne trouva rien. Etrange. Il était sûr d'avoir parcouru exactement la bonne distance. Et quoi que ce fût, ça ne s'était pas déplacé, il s'en serait aperçu aussitôt.

Quelque chose bougea à nouveau, mais cette fois à sa droite, fugitivement. Il braqua la tête dans sa direction.

Plus rien.

Pourtant, ça lui avait semblé très gros. Si ça bougeait, c'était vivant. Si c'était vivant, ça se mangeait. Si c'était gros, ça ne pouvait pas disparaître comme ça.

Il se mit à tourner lentement en rond, perplexe.

D'autres mouvements plus rapprochés se produisirent alors, à la fois devant et derrière lui. Encore plus intenses mais tout aussi insaisissables. Comment était-ce possible ?

Soudain, il comprit. Les variations de pression qu'il captait n'étaient pas provoquées par une créature pélagique. Ni même plusieurs.

Elles venaient du sol, juste en dessous de lui.

De plus en plus nombreuses, les vibrations finirent par produire un trémor permanent. La fine couche de vase déposée sur le fond s'éleva sur plusieurs mètres de haut, créant un nuage diffus de particules microscopiques qui troublait toutes ses perceptions. Tout aussi surprenant, la température de l'eau augmenta de façon sensible.

Dans le cerveau du mégalodon naquit un sentiment jusqu'alors totalement inconnu de lui.

La peur.

Aussi loin qu'il pouvait le percevoir, tout vibrait désormais partout autour de lui, à des kilomètres à la ronde, dans un grondement de plus en plus intense. Quelque chose de monstrueux et de démesuré s'approchait de lui par-dessous. En une réaction de survie instinctive et désespérée, il banda tous ses muscles pour s'éloigner le plus vite possible. Sa seule chance était de s'enfuir à la verticale. Il eut à peine le temps de donner deux coups de queue.

La chambre magmatique qui s'était formée à quelques dizaines de mètres sous la croûte rocheuse se déforma sous la poussée des gaz brûlants. Soudain, la lave se fraya un chemin à travers une myriade de craquelures et explosa violemment au contact de l'eau froide.

La surpression fit implorer instantanément les vaisseaux sanguins et les organes internes du mégalodon. Il eut la chance de mourir sur le coup, avant même d'avoir pu réaliser ce qui se passait. Une fraction de seconde plus tard, un front d'eau vaporisée ébouillanta sa peau. Il précéda de peu la lave qui l'engloutit juste ensuite, pulvérisant littéralement son corps comme une simple brindille au milieu d'un feu de forêt.

Un flot colossal de magma jaillit vers la surface. Une épaisse fumée noire monta jusqu'à la stratosphère. Les plus hautes particules se satellisèrent à jamais, avec parmi elles quelques atomes du mégalodon. Des milliers de blocs en fusion jaillirent, volant dans tous les sens avant de retomber dans les flots bouillonnants.

L'onde de choc provoqua un raz de marée d'une violence démesurée. Il dévasta toutes les îles proches et une bonne partie des côtes lointaines qui bordaient les trois continents environnants à des milliers de kilomètres à la ronde.

L'éruption dura plusieurs mois sans discontinuer. Un cratère gigantesque finit par surplomber la mer. La colonne de fumée, haute de quarante kilomètres, fut dispersée par les vents. Les poussières qui la composaient obscurcirent le ciel au point de refroidir durablement le climat de tout l'hémisphère nord. De nombreuses formes de vie s'éteignirent à jamais. D'autres survécurent. Certaines apparurent.

L'île qui se nommerait un jour Santorin était née.

Un cataclysme pour l'écosystème.

Un simple hoquet pour la Terre.

Il fallut attendre encore des centaines de milliers d'années avant que le centre du cratère s'effondre en une immense caldeira. Une énorme brèche au sud, puis une deuxième au nord, laissèrent la mer l'envahir à la suite de nouveaux déchaînements violents.

Depuis, de nombreuses autres éruptions ont secoué l'île au fil des siècles. La plus dramatique connue de l'Homme a enseveli le temple d'Akrotiri à la pointe sud sous un

manteau de pierre ponce de plusieurs mètres d'épaisseur, détruit totalement la civilisation minoenne en plein épanouissement en Crète voisine et inspiré à Platon le mythe de l'Atlantide.

Des fumerolles s'échappent toujours de Nea Kameni, l'îlot le plus récemment apparu au centre de la caldeira il y a à peine trois siècles, aux côtés de Palea Kameni. À son abord, la mer devient très chaude et de couleur vert-jaune, pour le plus grand plaisir des touristes en excursion qui s'y baignent, dans un mélange d'excitation et d'appréhension. Des bulles de gaz pétillent doucement et viennent éclater à la surface. Ces signes rappellent que, tout près de là, sous les rocs basaltiques, des forces telluriques phénoménales somnolent dans une fausse tranquillité.

Au fond du cratère englouti, à l'insu des humains indifférents qui peuplent les crêtes abruptes et sillonnent la caldeira en toute insouciance, les mégalodons en maraude passent encore parfois au fond du bleu.

Ils seront les premiers à entendre les craquements du monstre qui s'éveille.

Chapitre 1

Table rase

Du passé faisons table rase.

Eugène Pottier

Clore des cycles, fermer des portes, finir des chapitres, peu importe comment nous appelons cela, l'important est de laisser dans le passé les moments de la vie qui sont achevés.

Paulo Coelho

J'ai tenu huit mois et je suis parti. Je n'en pouvais plus de me heurter à ce mur permanent. Un mur gentil, tendre, adorable. Mais un mur quand même. Je veux parler de Sibylle. Après tout ce que nous avons vécu sur le causse¹, je pensais que nous allions enfin devenir réellement proches, qu'elle tomberait amoureuse de moi, que ma vie changerait pour de bon, mettant un terme à toutes mes errances faites d'impasses et de désillusions.

En fait, non.

Elle ne voulait que mon amitié. Rien de plus. Et elle avait eu beau m'expliquer que l'amitié, ça dure toute la vie alors que l'amour, ça finit toujours par s'user, moi, ce que je voulais, c'était son amour. J'étais fou d'elle et je ne pouvais pas croire à cet argument à deux balles. J'étais certain de l'aimer jusqu'à ma mort. Je voulais ne faire plus qu'un avec elle, pour l'éternité. Je n'ai eu que le mur gentil pour réponse. Elle avait décidé depuis notre toute première rencontre qu'elle ne serait jamais mon amante et absolument rien ne la ferait changer d'avis. Comme si aimer, c'était quelque chose qu'on décide de façon froide et rationnelle et qu'on ne remet jamais en cause ensuite, quoi qu'il puisse se passer, quels que soient les mots, les actes, les sentiments.

J'ai repensé à mon ami Charlie. Il avait connu le même genre d'amour fou sans retour pour Mina, une femme que je n'avais jamais vue mais dont il m'avait beaucoup parlé. Il avait terriblement souffert de son indifférence. Il avait même failli en mourir². Lui, ça avait duré cinq ans avant qu'il ne finisse par renoncer à elle, totalement détruit.

¹ Voir « La crypte au palimpseste »

² Voir la trilogie « L'éternel amoureux errant » (« Les trois perles de Domérat », « Là où tu es », « Le miroir noir »)

J'ai téléphoné à Charlie. Je lui ai raconté tout ce qui me traversait, me transperçait. On a parlé, longuement. Il m'a dit dans quelles circonstances il s'était résigné à oublier Mina. À une période de sa vie où, après bien des péripéties, il avait cru devenir enfin quelqu'un qui comptait vraiment pour elle, elle était tombée amoureuse d'un autre homme, avec qui elle vivait désormais. Elle l'avait même présenté à Charlie, un peu malgré lui, à l'occasion d'une soirée chez un ami commun.

La rencontre avait fini d'anéantir sa dernière lueur d'espoir. Charlie s'était attendu à voir quelqu'un d'exceptionnel, quelqu'un qui lui aurait fait percevoir pourquoi il n'était jamais arrivé à plaire à Mina. À sa plus grande stupéfaction, il l'avait trouvé insipide, superficiel, terne. Et même, carrément bête, à certains moments. Comme quand l'ami de Mina, sachant que Charlie était passionné de plongée, lui avait proposé d'aller en faire avec lui, avant d'ajouter qu'il avait une oreille bousillée mais qu'après tout, l'apnée, c'était sympa aussi, non ? Charlie en était resté bouche bée – et moi aussi quand il me l'a raconté. Pourquoi ce mec lui avait-il lancé une perche pareille si c'était pour la transformer en un plouf aussi dérisoire ? Charlie lui avait répondu aussi gentiment que possible que s'il plongeait avec des bouteilles, c'était pour admirer sereinement la vie sous-marine en prenant son temps, pas pour faire un aller-retour de deux ou trois minutes sous l'eau à la limite de l'asphyxie. Donc merci mais non merci. Il avait mis fin à la conversation dès qu'il l'avait pu sans être impoli.

Une chose lui semblait désormais évidente : il n'avait plus aucune chance avec Mina si cet homme-là représentait son idéal. Ce n'était pas que Charlie se pensait supérieur à lui, mais qu'il était radicalement différent en tout.

J'ai repensé au couple en 4x4, croisé à Meyrueis. Le type falot et la fille superbe. Était-il possible que j'aie vu Mina et son mec, ce jour-là³ ? Ç'eut été une drôle de coïncidence.

À la suite de cette soirée, Charlie avait eu l'impression de se retrouver complètement vide. Tout ce qui l'avait fait avancer pendant cinq ans venait de s'effondrer en miettes, de disparaître en fumée. Paradoxalement, il ne ressentait même plus de douleur. En fait, il ne ressentait plus rien du tout, comme si tout un pan de son vécu venait de s'effacer. Le bon côté, c'est que les souffrances qui l'avaient accompagné avaient aussi disparu. Il s'en était

³ Voir « La crypte au palimpseste ».

senti soulagé, libéré même. Et il s'était rebâti une nouvelle vie grâce à l'affection profonde de sa meilleure amie, Claire.

Charlie a terminé l'appel en me proposant de venir passer un jour ou deux chez lui, à Marseille. Avec plaisir, quand ? Ce soir, si tu veux.

J'ai fait mon sac et j'ai pris la route, sans même en parler à Sibylle. J'avais envie qu'elle s'inquiète, qu'elle ait mal, qu'elle se demande si j'étais parti à cause d'elle, qu'elle culpabilise. Quand on souffre par l'autre, on se sent un peu mieux si on fait souffrir l'autre, c'est peut-être mesquin, pas très sympa, d'accord, mais c'est comme ça. Bref, quatre heures plus tard, j'entrais dans la pièce principale du loft que Charlie louait au Grand Domaine, boulevard des Dames, à deux pas du Vieux Port.

Cet endroit était vraiment magique, à commencer par son ascenseur, en fait un grand monte-charge, décoré en trompe-l'œil d'un paysage naïf sous-marin, comme s'il s'agissait d'un caisson de plongée transparent. Tout l'immeuble était habité par des artistes – peintres, sculpteurs, troupe de théâtre, danseurs, musiciens et surtout, une poétesse au cœur d'or dont Charlie était devenu très proche parce que personne ne parlait mieux d'amour qu'elle ne savait le faire. Elle occupait l'étage juste au-dessus de chez lui. Ils se voyaient très souvent. Je n'ai jamais connu son vrai nom, Charlie l'appelait simplement « ma reine ». Elle était malheureusement absente pour le week-end, en visite chez une amie dans le Pays Basque.

Charlie m'a fait poser mes affaires dans l'entrée, il me montrerait ma chambre plus tard. Il a donné un coup de fil à Claire pour lui proposer de nous rejoindre, puis il s'est mis à préparer la cuisine, une recette indienne aux parfums subtils. Nous avons pris un whisky, devant les fourneaux, en parlant de tout et surtout de rien. Claire est arrivée, une bouteille de vin à la main. Elle était enchantée de me revoir et moi tout autant, notre dernière rencontre remontait à près d'un an, avant mon départ pour le cause Méjean et ma rencontre avec Sibylle. Charlie lui a versé aussitôt un verre de cartagène, son alcool favori.

Pendant que le plat mijotait dans le four, nous nous sommes installés avec nos apéros autour de la table basse du coin salon, près de l'une des grandes fenêtres donnant sur le boulevard. Charlie et Claire se sont assis sur un canapé années trente en cuir noir et moi sur un fauteuil en osier en face d'eux. Le chat de Charlie est venu immédiatement s'allonger sur les cuisses de Claire et a pris une position de sphinx, en ronronnant les yeux fermés,

pendant qu'elle le caressait. Sur le mur derrière eux, il y avait deux grands batiks ivoiriens et un superbe tableau de Michel Rauscher.

Charlie a mis un CD de Just Jack et m'a raconté ses dernières plongées en Sardaigne, avec sa passion habituelle. Moi, je n'avais pas plongé depuis des lunes et c'était en mer Rouge, près de Charm el Sheik, un spot que Charlie connaissait bien aussi. Il nous était d'ailleurs souvent arrivé de plonger ensemble. Claire, elle, ne plongeait pas mais elle nous écoutait, ravie, ponctuant nos échanges de petites remarques drôles ou émerveillées. L'ambiance était chaleureuse, joyeuse, insouciante. Le cause m'a semblé soudain vraiment très loin et c'était tant mieux. J'avais exactement besoin de ça.

Pendant le dîner sur la grande table en chêne, nous sommes passés graduellement de nos histoires de plongée aux souvenirs des îles où nous avons séjourné, surtout la Réunion où Charlie avait vécu quelques années. Notre conversation a alors dévié sur les volcans. Et très vite, sur le plus légendaire de tous, Santorin.

- J'y suis allé deux fois mais je n'y ai jamais plongé, a dit Charlie. Et toi ?
- Jamais plongé non plus, vu que je n'ai jamais été là-bas.
- Tu fais quoi la semaine prochaine ?
- Euh, je ne sais pas, rien de prévu, pourquoi ?
- Parce qu'après-demain, Claire et moi, nous partons là-bas.
- Où ça ?
- À Santorin. On y a loué un petit appart pour une semaine à Oia, au nord de l'île.
- Ouah, c'est super ! Vous y allez comment ?
- On prend un vol d'Olympic Airways de Marseille à Athènes, avec une escale de deux heures, tiens-toi bien, à Naples. Bon, ce n'est qu'un arrêt technique mais du coup, on va survoler le Vésuve. Puis une nuit à Athènes chez des amis et le lendemain à l'aube, on prend un bateau au Pirée. On fera une escale de quelques heures à Paros, il y a un petit port que je veux montrer à Claire. Ensuite, on sautera dans le premier ferry pour Santorin. Là-bas, les bateaux c'est comme des bus, c'est vraiment très facile de passer d'une île à l'autre. On fera le retour jusqu'à Athènes en avion si on a des places, sinon par la mer à nouveau, c'est plus long bien sûr mais c'est un vrai plaisir de caboter à travers les Cyclades.
- Quel pied ! Vous allez vous régaler.
- Ça te dirait de venir avec nous ?

- Quoi ?

- Oui, pourquoi pas ? On a loué un appart, je te dis. On se serrera un peu. Il te suffit de prendre les mêmes vols que nous, c'est très simple.

- Mais, euh, attendez, je ne... Enfin, je veux dire, c'est... Non, je ne vais pas m'imposer comme ça au milieu de vos vacances, c'est très sympa mais...

- Tu ne t'imposes pas, c'est moi qui te le propose.

- Oui, je sais, mais quand même, je... oh merde, je ne sais pas quoi dire.

- Dis juste oui, alors, a dit Claire.

- Eh bien, je...

- Ça veut dire oui ?

- OK, je me rends ! Impossible de lutter seul contre vous deux ! C'est oui. Vous êtes vraiment...

- Géniaux ? Gentils ? Beaux ? Craquants ? Irrésistibles ?

On a éclaté de rire tous les trois.

- Attends, on va vérifier tout de suite s'il reste des places sur nos vols, a repris Charlie. Ce n'est pas encore vraiment la haute saison, tu as toutes tes chances.

Il s'est levé aussitôt et a traversé la pièce pour aller à son PC. Quelques clics plus tard, mes places étaient réservées. Je n'avais plus qu'à faire des emplettes minimales avant le départ.

Vers une heure du matin, Claire nous a dit bonsoir, puis est partie chez elle. Je me suis tourné vers Charlie.

- Je ne veux pas être indiscret mais... il y a un truc qui m'échappe, là. Tu la vois tout le temps, vous vous entendez hyper bien, vous partez même en vacances ensemble et... elle ne reste pas passer la nuit ici ? Avec toi, je veux dire ? Vous n'êtes pas, euh...

- Amants ?

- Ben oui, quoi. Ensemble, en couple.

- Claire et moi, c'est un lien qui dépasse tout. Rien ne peut nous séparer. C'est bien au-delà de l'amour. Et ça n'en a aucune des déconvenues ou des souffrances.

- Je ne vois pas bien ce que tu...

- Je ne crois pas que je puisse te l'expliquer.

- Une façon gentille de me dire que je suis incapable de comprendre ?

- Viens, je vais te montrer ta chambre, tu dois être fatigué.

Autrement dit, fin de la discussion.

Je n'ai pas insisté. J'avais l'esprit en ébullition. J'étais au 36^e dessous en début d'après-midi et le soir même, Charlie venait de m'offrir, avec la complicité tendre de Claire, un nouveau départ. Ou, du moins, une sacrée diversion.

En tout cas, toutes mes idées noires s'étaient volatilisées, sans même qu'on en reparle, même si c'était provisoire. Non seulement j'allais partir pour l'un des endroits les plus mythiques de la Terre – l'Atlantide, pas moins ! – mais encore, je m'y rendais avec Charlie, que j'adorais pour sa richesse d'âme et son humanité sans limite. Quant à Claire, elle était tout simplement délicieuse.

Chapitre 2

L'échappée belle

Far away

The ship is taking me far away

Far away from my memories

Of the people who care if I live or die

Matthew Bellamy

Le lendemain, après un rapide petit déjeuner avec Charlie, je suis sorti faire mon shopping. Première étape : passer au Vieux Plongeur. Je voulais quand même acheter un minimum de choses, tout mon matériel étant resté chez moi, sur le causse. Et pour commencer, un bon masque. Ça ne coûte pas grand-chose, ça ne prend pas de place et au moins, je serais sûr de mon confort sous l'eau. Rien ne peut plus facilement pourrir une plongée qu'un masque de location qui fuit ou qui n'est pas parfaitement translucide. Pour les mêmes raisons, j'ai aussi pris une paire de mes palmes préférées, des Avanti-X3, ainsi que des chaussons et des gants à ma pointure. Je n'avais pas besoin de racheter un ordinateur de plongée, Charlie en avait deux, dont un pas plus grand qu'une montre. Il m'a proposé de me passer l'autre, à l'écran bien plus large, mais avec mon début de presbytie ça m'arrangeait, en fait. Tant mieux, parce que je n'aurais pas voulu transiger sur ma sécurité en risquant de récupérer au club de plongée un ordi mal réglé ou vieillot et là, le prix d'achat était sensiblement plus élevé. Et enfin, j'ai pris aussi un grand sac de sport pour transporter facilement tout mon barda.

Tout le reste – la combi, le gilet stabilisateur, le détendeur, l'octopus et bien sûr les bouteilles – je le louerai sur place. Charlie avait également deux appareils photo numériques avec des caissons étanches, nous pourrions en utiliser un chacun.

Ensuite, mon sac sur l'épaule, j'ai fait un saut rapide dans une boutique proche pour acheter deux maillots et une serviette. Voilà, j'étais prêt. Je n'avais pas besoin de me procurer de guide touristique, Charlie connaissait bien la région et parlait même plutôt bien le grec, qu'il lisait couramment. Il avait en effet voyagé là-bas à de multiples reprises, dont une fois en Crète, une île où j'étais aussi allé quand j'étais étudiant. Des souvenirs d'Héraklion et de la mystérieuse déesse aux serpents me sont revenus en mémoire.

Quand je suis rentré, Claire était là et bavardait joyeusement avec Charlie. Il y avait dans leurs regards une tendresse réciproque évidente. Ils semblaient vraiment très proches, je veux dire plus que des amis. Ou alors, était-ce cela une vraie amitié ? Une comme je n'avais jamais connue avec personne, dans ce cas. Peut-être ce que Sibylle avait en tête, quand elle avait tenté de m'expliquer qu'elle voulait avoir avec moi une relation plus forte que l'amour. Et si c'était bien cela, aurais-je été comblé comme Charlie et Claire semblaient l'être l'un par l'autre ? Ou aurais-je conservé à jamais la frustration de... de quoi, d'ailleurs ? De ne pas avoir de relations sexuelles avec elle, bien sûr. De ne pas pouvoir caresser son corps, de ne pas la pénétrer, de ne pas jouir en elle ni de la faire jouir. Comment peut-on être infiniment proche d'une personne qu'on aime sans la désirer sexuellement ? Est-ce que Charlie et Claire se désiraient ? Est-ce qu'il leur arrivait de faire l'amour ? Est-ce que faire l'amour était en fait secondaire ?

Ce genre de pensées ne m'amenait nulle part. Bon, peut-être y verrais-je plus clair après avoir vécu une semaine avec eux. Si vraiment leur amitié passait aussi par le sexe, ils n'auraient aucune raison de s'en priver. Après tout, ils étaient libres tous les deux, pourquoi se cacheraient-ils devant moi ? Je finirais bien par avoir la réponse à mes questions. Non que la nature exacte de leur relation eût la moindre importance pour moi, à part de les savoir heureux ensemble. Mais parce que cela pouvait me faire, moi, progresser sur ma façon de voir les choses et peut-être m'aider à trouver une vraie plénitude auprès de Sibylle. Même si, pour le moment, j'en doutais bien sûr. Mon désir frustré dominait tout. Je me sentais incapable de continuer à la fréquenter en inhibant mes pulsions naturelles à vouloir faire l'amour avec elle, aussi souvent que possible, jusqu'à la fin de mes jours. Je préférerais encore ne plus la voir du tout, ça me semblait moins difficile à vivre.

Claire et Charlie se sont tournés vers moi. Ils m'ont fait tout débiller pour admirer mes achats. Nous étions tous les trois surexcités, euphoriques et nous le sommes restés jusqu'au soir. Cette fois, c'était Claire qui nous invitait à dîner chez elle. Elle nous a fait un tajine d'agneau aux pruneaux, savoureux. Nous n'avons rien laissé. Puis Charlie et moi sommes rentrés à pied au loft. Le lendemain, il faisait un temps radieux. Notre vol partait en début d'après-midi. Nous sommes allés traîner sur le Vieux Port toute la matinée et nous avons déjeuné dans un petit restau avec Claire qui nous a retrouvés là avec son sac de

voyage, avant de revenir tous les trois ensemble à l'appart pour prendre nos affaires et filer à l'aéroport en taxi.

A Naples, après un survol magnifique du Vésuve comme prévu, l'escale technique d'une heure a duré plus du triple. Nous avons dû attendre, parqués dans une salle aux murs de béton vides, avec un distributeur de boissons pour seule distraction et un entrepôt vétuste face à l'entrée vitrée pour tout panorama.

Claire s'est assise à côté de Charlie, qui est resté d'un calme total, sans bouger, les yeux dans le vide, pendant toute la durée de l'attente. Dans quels mondes était-il parti... Moi, la patience n'est pas vraiment mon fort. J'ai fait je ne sais combien d'allers-retours d'un bout à l'autre de la pièce. Quant à Claire, elle n'a pas vu le temps passer : elle a dormi profondément sur l'épaule de Charlie jusqu'à ce que les hôtesses nous appellent pour l'embarquement.

Après un vol sans histoire, on nous a faits sortir directement sur le tarmac surchauffé d'Eleftherios Venizelos. La chaleur nous a délicieusement saisis, après la clim désagréable du vol depuis Naples. Des dizaines d'appareils d'Olympic Airways étaient alignés sous le soleil brûlant. Ça commençait à sentir sérieusement les vacances.

Un taxi nous a conduit au centre d'Athènes, chez les amis de Charlie. La ville était surplombée par une brume noirâtre, malgré la température estivale et le ciel sans nuages.

- Ce que tu vois, c'est le nefos, m'a dit Charlie. L'équivalent du smog londonien, sauf qu'ici, ce qui le crée, c'est uniquement la pollution de millions de pots d'échappement déréglés. Une vraie calamité, qui érode les bâtiments autant que les poumons. Le Parthénon en souffre énormément, alors qu'il a survécu à une explosion quand il servait de poudrière pour les Ottomans il y a trois siècles.

- Et l'autre calamité d'Athènes, c'est le bruit ou la circulation ?

Nous avons ri. Partout autour de nous, les voitures klaxonnaient à tout va, qu'elles soient coincées ou pas dans les bouchons nombreux qui s'étaient formés à la tombée de la nuit. Nous avons fini par atteindre l'immeuble où logeaient Nikos et Maria, les amis de Charlie.

Ils nous ont accueillis chaleureusement, avec une gentillesse que j'ai ensuite souvent retrouvées chez les Grecs, même dans les endroits les plus touristiques. Ils habitaient au dernier étage. Une double porte vitrée grande ouverte donnait sur un balcon, où la table était déjà dressée pour le dîner. En m'y rendant, j'ai laissé échappé un cri d'admiration.

Face à nous, à deux kilomètres environ, l'Acropole dominait le quartier de la Plaka. Le Parthénon était éclairé par de puissants projecteurs. Malgré le brouhaha incessant qui montait des rues avoisinantes, la vision était féerique.

Nikos et Maria parlaient très bien le français, ils avaient fait toutes leurs études à Paris, où ils s'étaient d'ailleurs rencontrés. Nikos travaillait dans un service administratif de la Marine au Pirée et Maria était documentaliste au Musée National Archéologique. Rien ne la mettait plus en fureur que le pillage des sites de son pays, en particulier les nombreuses statues emportées par les Anglais un siècle plus tôt, désormais exposées au British Museum. Elle zézayait légèrement, ce qui rendait ses longues tirades enflammées plus charmantes qu'impressionnantes.

Nous n'avons pas traîné après le dîner, il fallait nous rendre au Pirée dès 6h du matin le lendemain. Pendant que Nikos débarrassait la table, Maria a conduit Charlie et Claire à l'unique chambre d'ami. Ils dormiraient dans le même lit. Ils n'en semblaient pas gênés le moins du monde. Quant à moi, j'ai hérité du canapé à accoudoirs du salon, trop petit pour allonger mes jambes, bien sûr. Entre la chaleur suffocante et le bruit incessant, autant dire que je n'ai quasiment pas fermé l'œil. À un moment, j'ai vu dans la pénombre la silhouette de Claire se diriger vers les toilettes puis revenir à la chambre sans un bruit. Elle était nue. Oui, bon, et alors.

Même si je n'en voyais pas les détails, elle avait de toute évidence un corps magnifique, à la fois longiligne et félin. Son matelas a légèrement grincé quand elle s'est recouchée et j'ai entendu Charlie et elle laisser échapper un petit rire. J'ai dû finir par m'endormir parce que la chose suivante dont je me souviens, c'est Charlie penché sur moi qui me secouait gentiment l'épaule.

- Il est cinq heures. Il faut qu'on y aille.

Nous sommes sortis furtivement, avons pris un taxi et, une demi-heure plus tard, nous étions au Pirée. Après avoir jeté un coup d'œil aux panneaux, tous écrits en grec, Charlie s'est dirigé vers un comptoir où acheter nos billets pour Paros et nous avons embarqué sur un énorme ferry de la compagnie Hellas, qui desservait d'ailleurs ensuite Naxos, Ios et Santorin. La plupart des autres passagers étaient grecs, en dehors de quelques couples de touristes à la peau trop blanche.

Nous nous sommes installés sur le pont supérieur, où nous sommes restés pendant tout le trajet. La mer était d'huile et j'ai profité de pouvoir enfin m'allonger à mon aise sur

une banquette pour récupérer quelques heures de sommeil. À l'arrivée au port de Paros, j'avais pris un beau coup de soleil. Claire m'a tendu son tube de crème, un petit sourire moqueur aux lèvres, et m'a dit :

- Kalos orinaté.
- Pardon ?
- Soyez le bienvenu.

Elle a éclaté d'un rire enfantin, contente de son petit effet. J'ai ri aussi et je lui ai demandé :

- Comment dit-on « merci » ?
- Evkaristo. « Merci beaucoup », c'est « evkaristo poli ».
- Evkaristo poli.
- Parakalo.
- ???
- « Je vous en prie ». Bon, on y va ? Charlie est déjà sur le quai.

On l'a rattrapé alors qu'il était en grande discussion avec un petit loueur de mobylettes. Pendant qu'un gamin nous sortait deux d'entre elles, qui me semblaient être des antiquités à peine capables de rouler, Charlie nous a dit qu'il venait d'en obtenir un bon prix et qu'ils acceptaient de garder nos sacs pour la journée.

Nous avons enfourché nos flamboyantes montures. À ma surprise ravie, Claire a choisi de s'asseoir derrière moi. Charlie est parti devant pour nous guider vers ce fameux endroit qu'il voulait nous montrer. Nous avons pris la direction du nord en pétaradant. Même si je n'envisageais aucune possibilité de quoi que ce soit entre Claire et moi, j'avoue que le contact de son corps et de ses jambes tout contre moi pendant la route m'a fait venir quelques fantasmes et même, à un moment où elle serrait ses bras autour de ma poitrine un peu plus fort à cause de la route défoncée, une solide érection. Sans qu'elle s'en aperçoive, heureusement. Il n'était, bien sûr, pas question que je tente de la séduire si elle était avec Charlie. Disons que sa présence et sa sympathie pour moi ne faisaient qu'ajouter au plaisir de ce périple inattendu, alors que trois jours plus tôt je déprimais totalement. Avoir quelques pensées coquines me donnait l'impression de revivre et ne gênait personne tant qu'elles restaient entre moi et moi.

Charlie s'est arrêté au sommet d'une crête et nous a fait signe d'en faire autant. La vue qui s'offrait à nous était époustouflante de beauté et de sérénité : un grand golfe

entouré de falaises rocheuses brûlées par le soleil, où l'eau turquoise de la mer venait lécher des plages de sable blanc totalement désertes. Nous sommes restés un petit moment silencieux à admirer ce paysage de rêve. Charlie a tendu le bras vers un petit village au fond de la baie :

- Naoussa. C'est là que nous allons.

Nous avons repris la route, désormais tout en descente ou en plat, et nous sommes enfin arrivés sur un petit port rempli de bateaux de pêche multicolores. Une merveille.

- Charlie, ça veut dire quoi, cet œil peint à la proue de chaque bateau ? a demandé Claire.

- C'est l'ophthalmoï. Il est supposé protéger le pêcheur du mauvais sort. Venez, je vous emmène dans l'un de mes restos préférés sur Terre.

Nous sommes partis à travers les ruelles et nous avons rejoint le bord de mer au niveau d'une plage. Il n'y avait qu'une petite maison blanchie à la chaux, avec un auvent en roseaux et quelques tables et chaises. Des petits poulpes séchaient, posés sur des fils tendus à deux mètres du sol tout autour de l'auvent. Une seule table était occupée, par huit hommes, sans doute des pêcheurs. Sur la table se trouvaient un empilement de concombres énormes et plusieurs bouteilles d'eau en plastique. Les pêcheurs discutaient, un couteau à la main, attrapant et pelant les concombres. Ils les découpaient ensuite en gros morceaux, qu'ils enfournaient dans leur bouche avec délice.

- Yassas !

Bonjour. Un homme est arrivé vers nous, visage doux, barbe de trois jours, cheveux poivre et sel, avec les menus écrits uniquement en grec. Il nous a fait signe de le suivre dans la partie en dur de sa gargote. Tous les plats étaient exposés derrière des vitres de protection. Il suffisait de lui montrer ce que nous voulions. Ce qui n'était pas si simple : tout semblait succulent. On a fini par prendre un peu de tout ou presque : moussaka, salade à la féta, feuilles de vigne, souvlaki, salade de poulpe – ça m'a fait rire quand Charlie m'a dit que ça se disait « oktopodi » – houmous, tzatziki et quelques autres plats dont je n'avais aucune idée du nom. On a arrosé ça de monemvassia blanc, un vin produit sur l'île. Un festin de roi.

Au retour, Claire est montée avec Charlie.

Nous avons pu prendre un autre ferry sans trop attendre.

En fin d'après-midi, alors que le soleil était encore haut, nous avons vu apparaître un point minuscule à l'horizon, droit devant. Au fur et à mesure de notre avancée, nous sommes devenus sûrs que ce qui grandissait lentement, c'était Santorin. Lorsque nous n'avons plus été qu'à quelques centaines de mètres de l'entrée de l'immense cratère effondré, un silence total s'est abattu sur le bateau. Tous les passagers, même les Grecs, s'étaient figés, immobiles, le regard fixé sur les pentes noires qui se rapprochaient. Le navire a passé le cap d'Oia et il s'est retrouvé à l'intérieur de l'enceinte du cratère. J'ai senti ma peau se hérissier. Le panorama que nous dévorions des yeux était d'une beauté à couper le souffle. Des centaines de petites maisons blanches étaient éparpillées en grappes au sommet des falaises. Il n'y avait plus la moindre vague. Si une éruption avait eu lieu à ce moment-là, je crois que personne n'en aurait été surpris, tellement ce calme nous hurlait que nous naviguions au dessus d'une gigantesque bombe à retardement. Nous glissions lentement dans la gueule du monstre endormi.

Chapitre 3

Volcan

As I stand by your flame

I get burned once again

Mick Jagger

- Génial, on va accoster au vieux port, a dit Charlie alors que le bateau approchait de Thira, la capitale de l'île.

- Pourquoi c'est génial ?

- Parce que le nouveau port, Athinos, que tu vois là-bas, est beaucoup plus banal. L'accès vers Thira se fait par une route plutôt moche. Alors que là, on va se faire l'escalier.

- Euh... cet escalier-là ?

- Oui. Presque six cents marches et deux cent soixante mètres de dénivelé. À moins que vous ayez un gros coup de flemme et que vous preniez le téléphérique ?

- Tu veux rire ! Va pour les marches !

- Ouais ! Même pas peur !

- Ah ! Je suis fier de vous.

Je me suis senti un petit peu moins fier après deux cents marches. Le soleil ne laissait aucun répit à mes épaules cramoisies depuis ma sieste du matin sur le ferry pour Paros. L'écran total que m'avait donné Claire n'y pouvait pas grand-chose. J'avais l'impression de me transformer graduellement en homard trop cuit. Les sangles du sac à dos et la bandoulière du sac de plongée me sciaient la peau. Au bout d'un temps qui m'a semblé interminable, nous sommes enfin arrivés aux premières maisons et surtout, à l'ombre. Nous avons fait une pause au premier troquet venu, judicieusement placé immédiatement après la dernière marche, pour nous désaltérer et reprendre un peu notre souffle.

Ensuite, nous sommes rapidement passés dans une épicerie pour acheter de quoi bricoler un petit repas à notre arrivée, afin d'éviter de ressortir. Nous nous sommes rendus à l'arrêt du bus qui faisait la jonction entre Thira et Oia. Le trajet était relativement court, une dizaine de kilomètres. Mais quelle vue ! À l'est, le volcan partait en pente plus ou moins douce, parsemée de champs et de petites maisons d'un blanc éclatant, jusqu'à des

plages de sable noir léchées par la mer. Tout semblait très sec, même les parties cultivées. À l'ouest, l'à-pic impressionnant plongeait dans la caldeira avec ses deux îlots centraux et, barrant l'horizon, la falaise abrupte de Thirassia, entourée par la mer.

Nous sommes arrivés à destination au moment où le soleil se couchait. J'ai réalisé que toutes ces photos typiques de la Grèce que l'on voit partout, avec les maisons blanches, les dômes d'un bleu lumineux et la mer à l'arrière-plan, avaient été prises ici, à Oia. Nous étions émerveillés par le panorama, y compris Charlie qui était pourtant venu plusieurs fois.

- Bon, il faut qu'on trouve quelqu'un pour nous indiquer où se trouve la maison de... comment s'appelle-t-elle, déjà ? Madame Theodoropoulos ?

- Non, Theopoulos, a dit Claire.

- Ah oui, Theopoulos. Attends, je demande à ce monsieur, là. Kalispera, kirié. Po vriskété kiria Theopoulos, parakalo ?

- Né, a répondu l'homme en secouant la tête de gauche à droite avec un grand sourire.

- On dirait qu'il ne sait pas, ai-je chuchoté à Claire.

- Pas du tout, m'a-t-elle répondu avec un petit rire. En grec, « né » veut dire « oui ».

- Tu es sûre ? Mais il a fait non avec la tête, pourtant.

- Ben oui. Ici, quand ils remuent la tête comme ça, figure-toi que ça veut dire oui.

C'est l'inverse pour « non » qui se dit « ohi » et où ils remuent la tête de haut en bas.

- Sans rire ?

- Tu verras, tu vas t'y faire.

- Boro na sas sinodevso ? a repris le monsieur.

- Il propose de nous accompagner, m'a murmuré Claire à l'oreille, son corps frôlant le mien pour mon plus grand plaisir.

Je me suis un peu plus rapproché d'elle, nos épaules et nos bras se touchaient. Nous avons poursuivi à voix basse.

- Hé, mais tu parles hyper bien le grec, dis-moi.

- J'ai fait du grec jusqu'à la terminale, et toc.

- Oh ? Je ne savais pas.

- Je gagne à être connue, j'ai plein de talents cachés.

- Il me tarde de les découvrir.

- Tout vient à point à qui sait attendre, mon beau monsieur.
- Vous avez fini, tous les deux ? nous a interrompu Charlie légèrement agacé. Je ne

comprends rien à ce que me dit notre nouvel ami.

On s'est regardés elle et moi, en faisant une moue d'enfants pris en faute, les yeux ronds. Claire m'a pressé la main en feignant la peur d'avoir été grondée. J'ai trouvé cette complicité délicieuse. Charlie s'est tourné à nouveau vers le villageois.

- Isté poli evghenikos.
- « C'est très gentil à vous », a chuchoté Claire.
- Milaté arkela kala ta ellinika, a répliqué notre guide.
- « Vous parlez assez bien le grec ».
- Evkaristo poli.
- « Mer... »
- « Merci beaucoup », ça je me souviens, l'ai-je coupée en pouffant de rire.

Nous avons suivi l'homme à travers quelques rues aux maisons blanches couvertes de bougainvillées aux couleurs vives. Il nous a montré un petit portail métallique qui semblait donner sur le vide, face à la caldeira, puis nous a salué gentiment de la main et a continué son chemin. Nous nous sommes approchés de la grille. Elle protégeait l'accès à un escalier étroit d'une dizaine de marches, qui descendait en contrebas vers une maison propre à flanc de falaise. Son toit faisait terrasse, une table et quatre chaises en fer forgé étaient posées dessus. Droit devant, il y avait le cratère et l'îlot de Nea Kameni, partiellement recouvert par l'ombre de Thirassia. Une vraie carte postale. Je n'arrivais pas à croire que nous allions passer une semaine de vacances dans cet endroit sublime.

J'avais imaginé que Madame Theopoulos serait une vieille mémé un peu rabougrie, avec un chignon sévère et des habits noirs. Une femme élancée, à la quarantaine resplendissante, bronzée, très belle et vêtue d'une robe d'été légère, est sortie de la maison, un grand sourire aux lèvres.

- Bonsoir. Je suis Cleo Theopoulos. Soyez les bienvenus.

Elle parlait un français parfait, sans aucun accent.

- Bonsoir, avons-nous répondu en cœur.

Après les politesses d'usage pour savoir si nous avons fait bon voyage, elle nous a expliqué en deux mots qu'elle habitait un peu plus loin. Elle louait la « maisonnette », comme elle appelait l'endroit où nous nous trouvions, depuis quelques années. Normal

qu'elle n'ait pas d'accent, elle était française, originaire de Rennes-le-Château. Elle était mariée depuis une dizaine d'années à un homme d'affaires grec, qu'elle voyait peu. La beauté des lieux – et les rencontres, ajouta-t-elle avec un clin d'œil – suffisaient à la rendre pleinement heureuse. Elle semblait l'être, en effet, elle était même radieuse.

Elle nous a fait rapidement visiter les lieux. Il y avait deux chambres (cool, j'allais avoir un vrai lit), une salle de bain en marbre de Paros, une cuisine ouverte très bien équipée et la salle de séjour, petite mais ouvrant sur un balcon qui semblait suspendu au-dessus du vide, face à la caldeira. Le rêve.

Elle nous a montrée du doigt, à une dizaine de mètres sur notre gauche en contrebas, une grande villa superbe avec une piscine oblongue dont le bassin surplombait la paroi verticale. Sa maison. Sympa.

À peine était-elle sortie que nous avons poussé un grand cri de joie, en nous regardant les yeux écarquillés. Pendant que le crépuscule tombait sur la caldeira, Claire et moi avons préparé une salade avec les tomates, la féta, le poivron et le concombre achetés à Thira. Il y avait de l'huile d'olive et du sel dans un des placards de la cuisine. Charlie a découpé le pain en grosses tranches, pris des glaçons dans le frigo et ouvert la bouteille d'ouzo et les deux de retsina que Cleo nous avait laissées en cadeau de bienvenue avec un gros sachet de pistaches et un bol de tarama. Nous avons emporté le tout sur la terrasse, pour déguster notre petit festin improvisé, face au sud. À notre gauche, les lumières de Thira et d'autres hameaux plus ou moins isolés constellaient la crête du cratère immense, avec en contrebas le ferry minuscule entouré de quelques navires de plaisance. Les premières étoiles brillaient déjà dans la nuit noire à l'est, alors que l'ouest était encore embrasé d'une dernière lueur d'un rouge profond.

Quand nous sommes revenus à l'intérieur deux heures plus tard, les bouteilles étaient vides. Charlie et Claire sont partis se coucher. Je suis resté un bon moment dans le noir, sur le balcon, à regarder Nea Kameni, l'œil du volcan. Je ne pouvais m'empêcher de tendre l'oreille pour savoir s'ils faisaient l'amour. Après quelques petits rires, plus un bruit ne venait de leur porte entrebâillée.

J'ai fini par aller m'allonger sur mon lit, bras et jambes écartés, à fixer le plafond. J'avais la tête qui tournait un peu à cause de l'alcool. Alors que je commençais à m'assoupir, j'ai entendu dans un demi-sommeil des pas furtifs s'approcher. J'ai ouvert les yeux. Claire était là, debout, à me regarder. Elle portait juste une petite culotte noire en

dentelles. J'ai senti que je me mettais à bander et j'ai réalisé tout d'un coup que j'étais nu et que j'avais repoussé le drap à mes pieds à cause de mon coup de soleil qui me brûlait. J'ai ramené instinctivement mes mains devant mon sexe pour le cacher.

Sans un mot, Claire a fait glisser sa culotte le long de ses jambes interminables. J'ai dégluti, retiré mes mains. Est-ce que je rêvais ? Elle s'est mise à califourchon au dessus de moi, ses mains posées de part et d'autre de ma tête, sa bouche entrouverte à quelques centimètres de la mienne. La moiteur chaude de son sexe a enveloppé mon pénis rigide. Je me suis enfoncé lentement en elle jusqu'à ce que son pubis soit collé contre le mien. Elle m'a léché le visage comme un animal et s'est mise à monter et descendre le long de mon sexe en gémissant. Nos langues se sont trouvées, nos bouches ne se sont plus quittées, même quand nous nous sommes retournés pour que je passe au dessus d'elle sans cesser de la pénétrer. Nos souffles sont devenus plus courts, nos hanches ont accéléré leurs mouvements. Claire a replié ses longues jambes autour de ma taille, m'a serré de ses bras aussi fort que je la serrais.

J'ai eu soudain la vision étrange que j'étais en train de faire l'amour avec le volcan. Claire était le volcan. Le temps s'est arrêté. La température est devenue brûlante. Nos corps se sont mis à vibrer à l'unisson. Le trémor s'est amplifié, de plus en plus fort, jusqu'à devenir permanent.

Au plus haut du climax, la lave a enfin jailli. L'éruption libératrice nous a envoyés au-delà des étoiles.

Chapitre 4

Réplique

Le désir est l'appétit de l'agréable.

Aristote

*Ceux qui répriment leur désir sont ceux dont le désir
est assez faible pour être réprimé.*

William Blake

Quand je me suis éveillé au petit matin, Claire n'était plus à mes côtés. Elle avait dû se relever dans la nuit pour rejoindre sa chambre. Je me suis senti mal par rapport à Charlie. Il fallait que je sois vraiment bourré – et très excité, c'est vrai – pour avoir pu faire l'amour avec elle alors qu'il dormait juste dans la chambre d'à côté.

S'ils étaient seulement amis, il n'y avait pas de raison qu'il m'en veuille.

Mais s'ils étaient aussi amants, je venais de me comporter comme un traître en craquant pour Claire comme je venais de le faire. Merde, il m'invitait à partir en vacances avec lui et, dès la deuxième nuit, je me faisais sa copine après l'avoir draguée carrément sous ses yeux. Qu'est-ce qui m'avait pris ? D'accord, elle en avait eu autant envie que moi, mais ça ne m'excusait en rien.

J'ai passé un short et je suis allé sur le balcon. Première matinée à Santorin sous un ciel magnifique. J'ai admiré pendant plusieurs minutes la vue sur la caldeira, appuyé à la rambarde. Comment allais-je pouvoir faire semblant de rien pendant le petit déjeuner qui nous rassemblerait tous les trois d'ici peu ? Et Claire, comment réagirait-elle ? Est-ce que Charlie nous avait entendu et si tel était le cas, est-ce qu'il ferait mine de ne pas savoir ? Putain, quelle galère.

Bon, il fallait que je prenne une douche, je devais avoir l'odeur de Claire partout sur moi. Sans parler d'une trace séchée, pas vraiment discrète, sur une de mes cuisses. Avant de rentrer, j'ai machinalement jeté un coup d'œil en contrebas, vers la villa de Cleo Theopoulos. La piscine était en plein soleil, sa surface parfaitement lisse.

Cleo est arrivée à ce moment-là, vêtue d'un peignoir de bain blanc qui mettait en valeur sa peau dorée. Elle ne regardait pas dans ma direction. J'ai failli l'appeler pour lui faire signe, mais j'ai eu peur de la gêner si elle me voyait en train de mater sa piscine au moment où elle y arrivait. Après tout, le mieux était de rester discret et de ne pas la

déranger. Je n'avais pas l'intention de rester là, j'avais vraiment d'autres idées en tête que de faire le voyeur.

Elle s'est accroupie gracieusement pour toucher l'eau de la main, puis s'est relevée et d'un geste élégant, a fait glisser le peignoir à ses pieds. Elle était nue dessous. Son pubis était épilé. Et elle était adepte du bronzage intégral. Ça m'a saisi. Je suis resté immobile, captivé par la vue de son corps parfait.

Elle a plongé avec souplesse, sans presque faire de remous, et a parcouru plusieurs longueurs d'affilée sous l'eau. Elle est bien restée plusieurs minutes en apnée, une autonomie d'autant plus impressionnante qu'elle faisait un effort physique non négligeable. Ses brasses gracieuses et régulières avec un côté très sensuel, vues à travers l'eau limpide qui faisait loupe. Et chacun de ses demi-tours, qu'elle effectuait en roulade, me laissait voir fugitivement son entrejambe d'une façon particulièrement aguichante.

Elle est finalement remontée à la surface et a nagé sans se presser jusqu'au côté qui surplombait le vide. Elle s'est accoudée sur le rebord, à demi sortie de l'eau, la tête tournée vers Nea Kameni. Je pouvais distinguer jusqu'aux gouttes qui séchaient sur ses épaules et, un peu plus bas, grossies par l'eau, ses hanches étroites, ses fesses petites et rondes et ses jambes élancées qui battaient doucement.

J'allais reculer doucement à l'intérieur avant qu'elle ne se retourne et ne risque de me voir quand j'ai aperçu un mouvement derrière la porte vitrée qui accédait à la piscine. Tiens, tiens. Cleo n'avait pas passé la nuit seule. Une de ses fameuses rencontres, sans doute. J'ai commencé à sourire en me disant qu'elle s'était sans doute envoyée en l'air avec son amant en même temps que Claire et moi. À ce moment-là, l'homme est sorti en pleine lumière pour rejoindre Cleo. Je ne voyais que le bas de ses jambes, le reste de son corps était dissimulé par une tonnelle couverte d'une glycine en fleurs.

Bon, il fallait que je rentre. Ça m'était bien égal, après tout, que Cleo ait un ami. L'homme a prononcé quelques mots à mi-voix, dont je n'ai pas distingué le sens. Cleo s'est retournée pour lui faire face, allongeant ses bras sur le rebord de la piscine. Ses deux seins, superbes, pointaient fièrement en avant, hors de l'eau.

Elle a répondu à l'homme en riant et elle a agité doucement ses épaules pour faire bouger sa poitrine de façon sensuelle. De toute évidence, elle l'invitait à le rejoindre dans l'eau, en faisant des mouvements lascifs avec ses cuisses. Je pouvais aussi très bien voir la

fente discrète de son sexe. J'avais beau me dire qu'il fallait que je rentre, je n'arrivais pas à détourner mon regard. J'étais totalement hypnotisé.

L'homme a fait deux pas de plus et a plongé dans la piscine. Il était nu également, mais lui avait une marque de bronzage au niveau du maillot. Il a fait deux brasses pour venir mettre sa tête exactement entre les cuisses de Cleo, où il s'est attardé un bon moment. Lui aussi semblait avoir des capacités notables pour l'apnée. Elle a fermé les yeux et rejeté la tête en arrière en laissant échapper un gémissement ravi. Puis il est remonté lentement le long de son corps, a sorti la tête de l'eau, a embrassé les seins de Cleo, son cou puis ses lèvres. Merde, s'ils se mettaient à faire l'amour dans l'eau, là, je me barrais. Mais il s'est simplement hissé sur le bord, où il s'est assis pour continuer à parler doucement avec elle.

Cette fois, je pouvais parfaitement voir son visage.

C'était Charlie.

Estomaqué, j'ai reculé dans la pièce.

Une nuée de pensées contradictoires m'a saturé le cerveau. Si Charlie avait passé la nuit avec Cleo, c'est qu'il n'était pas l'amant de Claire, donc que je n'avais pas fauté, ni elle non plus, mais alors comment se faisait-il qu'ils trouvaient normal de dormir ensemble à poil tous les deux ? Je ne pouvais pas croire que Charlie puisse passer la nuit avec quelqu'un d'aussi renversant que Claire, alors qu'ils étaient hyper complices et tendres l'un avec l'autre, sans que... Ou sinon, il était bien l'amant de Claire mais il venait justement de la plaquer et c'était cool aussi, enfin pas trop pour Claire mais, euh, non, elle n'avait pas du tout l'air désespérée quand elle était venue me voir. Ou bien, il avait essayé de découcher en douce en pensant qu'elle dormait mais voilà, elle s'était réveillée, elle avait vu qu'il était parti et pour se venger de lui, elle était venue faire l'amour avec moi, non, complètement idiot aussi, elle était arrivée au pied de mon lit déjà plus qu'excitée, elle avait eu simplement très envie de moi, point final. Ou bien Charlie avait vu que je craquais pour Claire et qu'elle m'aimait bien aussi et il lui avait demandé si elle voulait bien coucher avec moi, juste une fois, pour faire disparaître les tensions, après tout, entre amis on peut se faire des petits plaisirs, et pendant ce temps, lui, il irait se faire Cleo, cool, pas de problème, on est modernes, ouverts, tout ça... n'importe quoi ! Ou alors, c'était Claire

qui avait dit à Charlie qu'elle passerait bien la nuit avec moi, mais que c'était purement physique, aucune importance quoi, et que d'ailleurs il n'avait qu'à aller voir Cleo si ça le tentait et...

Merde.

Ils étaient ensemble ou pas ?

C'est à ce moment-là que Claire est sortie de sa chambre en baillant. Elle était vêtue uniquement de sa petite culotte noire en dentelles. Elle m'a vu, m'a souri avec tendresse et s'est approchée de moi pour me faire un bisou sur les lèvres, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

Là, j'ai craqué. J'ai reculé tellement vite que je me suis vautré par terre. Elle m'a regardé tomber en portant les mains à la bouche et en écarquillant les yeux.

- Oh ! Tu t'es fait mal ? Ben, je te fais un sacré effet ! Je suis si moche que ça au réveil ?

- Attends, Claire. Une seconde. Il faut qu'on parle, là, parce que moi, je suis complètement paumé.

Elle s'est immobilisée. Elle semblait surprise. Pas autant que moi.

C'est marrant, des fois, comme on peut réagir bizarrement quand on est dans une situation de stress inattendue. Moi, la première pensée qui m'est venue, c'était qu'il ne fallait surtout pas qu'elle sorte sur le balcon parce qu'elle verrait Charlie et Cleo, tous les deux à poil, à se faire des câlins dans la piscine. Solidarité masculine. Si Charlie l'avait trompée, elle serait furieuse ou triste. Ou les deux. Bien sûr qu'elle avait aussi passé la nuit avec moi et ça, ce n'était pas bien du tout si vraiment elle était la nana de Charlie. Ce petit détail ne m'échappait pas, il me prenait même complètement la tête. Mais bon, même si j'étais le mec avec qui sa copine l'avait trompé, si lui il venait de la tromper aussi, je voulais quand même avant tout protéger Charlie. À tout hasard. Du moins, tant que je n'y verrais pas plus clair dans cette situation incompréhensible.

Alors, je me suis relevé et je suis allé m'appuyer, l'air le plus détaché possible, contre le placard de la cuisine, au fond de la pièce. Du coup, pour me regarder, elle devait forcément tourner le dos au balcon.

Bien. Par où j'allais m'y prendre, moi ? J'ai commencé à lever l'index, comme si j'allais dire quelque chose de très important, mais pas un mot n'est venu. Elle a eu un petit sourire et c'est elle qui a parlé.

- C'est quoi ton problème ? Tu es vraiment bizarre ce matin.

Alors, celle-là, elle était bonne. J'ai voulu lui répondre mais, à ce moment-là, Charlie est entré, l'air aussi détendu que s'il revenait d'une promenade matinale. Claire, pas plus gênée que ça d'être surprise quasiment nue avec moi, s'est tournée vers lui avec un grand sourire et ils se sont serrés dans les bras l'un de l'autre en se faisant un long baiser dans le cou. Ça devait être bien, parce que j'ai vu ses seins se mettre à pointer. Bon, ben si eux ça ne les troublait pas plus que ça d'avoir passé la nuit chacun de leur côté... Je les ai laissés à leurs effusions et je suis parti me doucher.

Quand je suis revenu dans la pièce, ils prenaient tranquillement leur petit déjeuner. Claire avait passé un t-shirt. Tant mieux, j'aurais eu du mal à ne pas loucher sur ses seins nus, même si ça ne me gêne pas d'en voir plein sur les plages. Mais les siens, c'était différent : je les avais caressés et embrassés pendant une bonne partie de la nuit.

J'ai attrapé une chaise et je me suis joint à eux. Claire disait qu'elle allait sans doute venir avec nous, si nous allions plonger. Elle en profiterait pour nager un peu pendant que nous serions sous l'eau.

Charlie a répondu :

- Bonne idée. Je crois qu'avec la chaleur qui s'installe, on a tous besoin d'un peu d'eau bien froide.

Je me suis demandé comment il fallait le prendre.

Chapitre 5

Effigie

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes ?

Jean Racine

- Yassou. Milaté to gallika ?
- Oui, je parle français. Bonjour.
- Nous souhaiterions vous louer de l'équipement et si possible un petit bateau pour aller plonger en autonome sans avoir à faire partie d'un groupe.
- Pas de problème. Vous avez quoi comme niveau ?
- Niveau 4, tous les deux.
- Et mademoiselle ?
- Je ne plonge pas. Je vais rester sur le bateau.
- Puis-je voir vos cartes de plongeur, messieurs ? Merci. Vous pouvez effectivement plonger en autonome avec un niveau 4. Je vais vous donner un petit dépliant qui indique les principaux spots tout autour de la caldeira. Quel équipement vous faut-il ?
- Combinaisons, stabs, détendeurs, octopus, ceintures de plomb et bouteilles, des blocs de dix-huit litres.
- Air ou nitrox ?
- Nitrox 32.
- Trente deux pour cent d'oxygène, très bien. Je vous rappelle que vous ne devez pas descendre à plus de quarante mètres avec ce mélange.
- Pour les combis, vous nous conseillez quelle épaisseur ?
- En cette saison, des cinq millimètres seront tout à fait suffisantes, sauf si vous descendez très bas.
- Ça devrait aller. Aujourd'hui, nous n'envisageons pas de dépasser une trentaine de mètres.
- Vous avez besoin de profondimètres ?
- Non, nous avons nos ordis.

- Parfait. Qu'est-ce qu'il vous faut comme plomb ?
- Quatre kilos pour moi et cinq pour mon ami.
- Très bien. Voici nos tarifs pour le matériel et le bateau. Je peux vous faire un prix si vous louez le tout sur plusieurs jours.

Après avoir tout chargé sur un petit Zodiac, nous avons mis le cap vers la pointe sud, près d'Akrotiri. Nous avons mouillé l'ancre à quelques dizaines de mètres de la falaise. Mer d'huile, ciel entièrement bleu, pas un souffle d'air. Claire a commencé à se passer de la crème sur le corps. Elle n'a gardé que le bas de son maillot, ça ne gênait personne, on n'était pas sur une plage familiale, après tout. De toute façon, en Grèce, personne n'est plus choqué depuis longtemps par les seins nus, sans parler des Allemands obèses qui font du naturisme un peu n'importe où.

Nous avons enfilé les combis, mis les ceintures, les palmes et les masques. Nous avons accroché les bouteilles aux stabs puis nous les avons jetées par-dessus bord et nous avons fini de nous équiper dans l'eau. Nous nous sommes mis rapidement d'accord sur les limites de la plongée : pas plus d'une heure et trente cinq mètres de profondeur maximale, histoire de redémarrer tranquillement. Une fois prêts, nous avons tous les deux levé la main bien au dessus de l'eau en faisant le signe « OK » (le pouce et l'index formant un cercle, les trois autres doigts verticaux) puis « descente » (poing fermé, le pouce tendu vers le bas).

J'ai jeté un dernier coup d'œil à Claire qui nous regardait depuis le Zodiac, son corps svelte légèrement luisant à cause de la chaleur et de la crème. Sa posture était délicieusement sensuelle sans être forcée, le genre de grâce naturelle qu'ont les danseuses classiques. J'ai baissé les yeux vers Charlie qui se trouvait à cinquante centimètres de moi. J'ai cru voir un éclair dur dans son regard. Difficile à dire avec les masques, bien sûr. Mais je me suis malgré tout senti mal à l'aise. Chaque plongeur confie sa sécurité, et peut-être sa vie, à celui avec qui il plonge. Le moindre incident peut devenir fatal quand on se retrouve avec plusieurs dizaines de mètres d'eau au dessus de la tête. Et aucun témoin pour dire ce qui s'est vraiment passé si ça tourne mal.

Dans un grand bruit de bulles, nous avons vidé l'air des stabs et nous nous sommes enfoncés dans le bleu, debout à la verticale, sans nous quitter des yeux. Tout en soulageant nos oreilles en nous pinçant le nez quand cela était nécessaire pendant la descente, nous

avons rapidement atteint le sommet d'un gros bloc de lave noire vers vingt mètres de profondeur.

Après avoir jeté un long regard panoramique et repéré notre position par rapport au soleil, nous sommes passés à l'horizontale et nous avons suivi une ligne imaginaire qui descendait lentement le long d'un tombant impressionnant. Le fond était impossible à voir, tout disparaissait dans une nuit totale à une vingtaine de mètres en dessous de nous. La flore était clairsemée mais très belle. Quant à la faune, nous avons croisé surtout des petites girelles chatoyantes et quelques poulpes plutôt placides, comme partout en Méditerranée.

Cela dit, l'ambiance était très différente de n'importe quelle autre de mes nombreuses plongées précédentes. Peut-être était-ce une idée que je me faisais, plus qu'une réalité objective. Mais nager au cœur d'un volcan, au flanc de cet à-pic de lave noire, me donnait une sensation plutôt angoissante. De m'interroger sur ce que Charlie savait ou pas de ma nuit avec Claire n'aidait pas à me détendre.

Le principal danger, quand on longe un tombant sans avoir de repère visuel tel que le fond, c'est de descendre trop bas et de ne pas s'en rendre compte. En effet, une fois qu'on a équilibré ses oreilles, aucune sensation particulière ne va jouer le rôle de signal d'alarme si on descend de quinze ou vingt mètres de plus. C'est pourquoi nous contrôlions fréquemment la profondeur sur les ordis. Notre mélange enrichi en oxygène offrait l'avantage de nous permettre de plonger plus longtemps avec moins de fatigue, mais il devenait dangereux en dessous de la barre des quarante mètres.

Nous avons croisé un poulpe d'assez belle taille. Il avait une grande cicatrice blanche sur l'une de ses tentacules, vestige probable d'une mauvaise rencontre à laquelle il avait survécu sans trop de casse. Il semblait d'humeur joueuse, tournant autour de nous et s'éloignant dès qu'on essayait de le toucher. Nous l'avons suivi pendant quelques minutes. Nous sommes arrivés sur un petit jardin d'anémones et de gorgones posé dans une grande cuvette naturelle de plusieurs mètres de diamètre. Des dizaines de crustacés minuscules y avaient élu domicile, nous les avons entendus crépiter avant même de les voir. Le poulpe est allé se glisser dans une anfractuosité, laissant à peine dépasser une de ses tentacules. Charlie s'est approché de lui. Il a claqué plusieurs fois des doigts pour tenter de le faire ressortir. Lentement, la tentacule s'est étirée en direction de la main de Charlie puis l'a frôlée délicatement avant de se rétracter à nouveau. Je me suis mis alors à gratter

doucement le gravier grossier qui se trouvait juste devant le trou. La tentacule est réapparue, m'a touché la main et ne l'a pas trouvée plus comestible que celle de Charlie.

Charlie m'a repoussé la main brutalement. Qu'est-ce qui lui prenait ? Pendant une demi seconde, je me suis dit : ça y est, il s'énerve après moi à cause de ma nuit avec Claire, il sait, merde. Mais il m'a fait signe de regarder quelque chose, juste à la limite du trou où se cachait le poulpe. Ben quoi ? Je ne voyais que les gravats. Charlie a tendu le bras et a attrapé délicatement l'un d'entre eux, à la forme presque circulaire puis l'a levé devant mes yeux. Et là, j'ai réalisé ce que je voyais. Une grosse pièce de monnaie, ou peut-être une médaille, en très mauvais état, vieille de sans doute plusieurs milliers d'années.

J'ai allumé ma torche pour la regarder en éclairage rasant. Sur une face, il y avait une forme géométrique, sans doute un symbole de quelque chose ou une lettre d'un alphabet que je ne reconnaissais pas. Charlie a retourné la pièce pour voir l'autre face. Un visage stylisé était encore visible malgré l'érosion. Il était encadré de deux serpents.

Charlie a glissé la pièce dans la poche de son stab. Il a pointé l'index et le majeur de sa main droite vers ses yeux puis a fait un geste circulaire pour me faire comprendre que nous allions chercher un peu si on en trouvait d'autres. Il a également allumé sa torche et pendant quelques minutes, nous avons fouillé les alentours de la cache du poulpe, retournant tous les petits morceaux de lave qui pouvaient l'être. Nous avons seulement trouvé quelques fragments de terre cuite, restes probables d'une amphore ou d'un vase. À un moment, je suis arrivé au bord de la cuvette, face à l'à-pic qui descendait dans le noir. J'ai dirigé ma torche vers le bas. Je n'ai pas réalisé tout de suite ce que je voyais. Le poulpe était là, dix mètres plus bas. Le même poulpe, reconnaissable facilement grâce à sa cicatrice blanche. J'ai fait signe à Charlie de me rejoindre. Il a compris comme moi. Puisque nous étions restés tout le temps près de son trou et que nous ne l'avions pas vu ressortir, c'est qu'il avait par là une deuxième sortie à sa planque.

Nous avons jeté un coup d'œil sur les ordis. Nous étions à trente deux mètres de profondeur. Nous pouvions donc aller un peu plus bas pour tenter de trouver l'autre accès. J'ai fait le signe de la descente à Charlie, il m'a répondu par le même signe pour me dire qu'il descendait en même temps que moi. Nous nous sommes déplacés d'un coup de palme au dessus du vide et avons commencé à descendre lentement en scrutant la paroi verticale dans la lumière de nos torches. Arrivés à trente neuf mètres, nous avons vu le trou. Aucun doute sur le fait que c'était le bon : notre ami poulpe venait d'y re-entrer. Sur un relief en

contrebas, nous avons vu d'autres vestiges d'amphore et deux médailles de plus, que j'ai mises dans ma poche. Le reste avait dû glisser plus bas mais, même avec nos deux torches combinées, il nous était impossible de voir le fond.

Charlie m'a touché l'épaule et m'a fait signe de regarder la profondeur. Nous étions à la limite. J'ai fermé le poing et tendu le pouce vers le haut : on remonte. Charlie a fait OK puis a croisé ses avant-bras pour former un X : fin de plongée. Nous aurions pu rester là encore une bonne vingtaine de minutes mais notre petite découverte méritait d'écourter la ballade pour discuter de la suite.

Nous avons pris le chemin du retour, en essayant de mémoriser le plus possible de repères qui nous permettraient de retrouver le jardin suspendu. J'étais certain que Charlie se disait la même chose que moi. Il fallait qu'on revienne avec des bouteilles nous permettant de descendre plus bas. Soit tout simplement de l'air normal, en faisant le pari que le fond ne serait pas au-delà de soixante mètres de profondeur. Soit de l'héliox, pour aller jusqu'à cent trente mètres. Ou même de l'hydreléox pour descendre encore plus bas. Tout dépendrait de ce que le club où nous avons loué l'équipement pourrait nous fournir.

Alors que nous arrivions sous le Zodiac à quelques mètres de la surface, j'ai regardé vers le haut. Claire était près du bateau, en train de nager la brasse. Son bas de maillot était presque de la couleur de sa peau, je n'avais pas besoin de faire beaucoup d'effort pour l'imaginer nue. Dans une drôle de collision mentale, j'ai revu en même temps Cleo dans sa piscine et Claire me chevauchant.

Charlie la regardait également. Je me suis demandé si, à cet instant précis, lui aussi pensait à Cleo ou si, comme moi, il désirait Claire.

Chapitre 6

Atlantide

C'est ainsi que Poséidon, ayant eu en partage l'île Atlantide, installa des enfants qu'il avait eus d'une femme mortelle [...]. Des tremblements de terre s'étaient produits en même temps que cette chute d'eau prodigieuse, qui fut la troisième avant la destruction.

Platon

Une déviation se produit parfois dans les corps qui circulent au ciel, autour de la terre. Et, à des intervalles de temps largement espacés, tout ce qui est sur terre périt alors par la surabondance du feu.

Platon

La terre trembla encore. Niomé trébucha et laissa tomber l'amphore qui se brisa, répandant sur le sol accidenté les cent huit médailles à l'effigie d'Ophithea, la déesse aux serpents. La secousse finit par s'arrêter. Au centre de l'île, les fumerolles épaisses qui jaillissaient du temple de Gaïa depuis trois jours semblèrent s'embraser fugitivement. Sous le soleil brûlant qui asséchait sa gorge depuis son départ d'Akrotiri, Niomé s'agenouilla pour ramasser les médailles. Elle devait les apporter jusqu'au temple pour en faire l'offrande à la déesse irritée, en les jetant dans le cratère rougeoyant. Le grondement était devenu permanent. Si Niomé ne se hâtait pas, Gaïa ensevelirait sous ses longs jets de lave les Atlantes impies qui vivaient sur l'île de Kallisté.

L'amphore était en miettes. Niomé regarda les médailles éparpillées. Il y en avait bien trop pour qu'elle puisse les porter dans ses mains à travers le chaos de magma durci qui la séparait encore du temple. Elle ôta sa toge blanche, la posa à terre et commença à rassembler les médailles dessus. Plus personne n'était là pour voir son corps nu, luisant de transpiration. Tous ceux qui avaient pu fuir avaient quitté la plaine centrale depuis le début des secousses pour aller se réfugier au sud, à Akrotiri et son port immense. Mille deux cents navires s'apprêtaient à embarquer les rescapés de la population de Kallisté si l'évacuation devenait inévitable. Le sort des Atlantes était désormais entre les mains de Niomé. Elle devait absolument apaiser Gaïa avec les médailles. Et, si cela ne suffisait pas, la jeune sibylle était prête à offrir sa propre vie à la déesse en se jetant dans le cratère.

Une nouvelle explosion violente retentit au sein du cercle de pierre qui couronnait le cratère. Des blocs de basalte en fusion jaillirent vers le ciel comme s'ils voulaient égratigner le soleil. Le feu de Gaïa contre celui d'Hélios. Niomé referma les plis de sa robe autour des médailles, fit un gros nœud, passa sur son épaule l'anse du balluchon improvisé. Elle ne vit

pas trois des médailles s'en échapper et tomber dans une petite anfractuosité au moment où elle se redressa.

Elle fixa des yeux le temple au sommet de la colline centrale, d'où sortait désormais une immense colonne de fumée épaisse, illuminée à sa base par la lave. Il lui restait encore plusieurs centaines de stades à parcourir et elle n'avait franchi que la première des trois enceintes, la plus large. Les ponts qui surplombaient l'immense fossé empli par la mer avaient résisté jusqu'à présent aux secousses mais pour combien de temps... Elle devait se dépêcher. Elle devait atteindre le temple au plus vite quoi qu'il en coûte.

Elle se remit en marche et parvint à la deuxième enceinte. Là, peu de ponts étaient encore intacts. Elle choisit de prendre une passerelle de corde. Avec les secousses qui ne cessaient de se rapprocher, les ponts de pierre étaient bien plus dangereux, ils pouvaient s'effondrer. Alors qu'elle était en plein milieu de la passerelle, les deux ponts de pierre qui traversaient le canal à sa droite et à sa gauche s'écroulèrent avec fracas dans les flots déchaînés par la colère de Gaïa. Elle posa enfin les pieds sur l'autre rive et courut aussi rapidement qu'elle le put pour s'éloigner du bord qui commençait également à s'écrouler.

La nuit tomba en plein jour. Un voile noir envahit le ciel et occulta totalement le soleil, pourtant au plus haut de sa course. Des éclairs zébrèrent le plafond de nuages et de cendres. Les roulements de tonnerre se joignirent au grondement de la terre. En regardant le paysage de désolation qui l'entourait, Niomé eut l'impression d'avoir pénétré dans le domaine d'Hadès, le maître des Enfers. Une nuée ardente avait tout dévasté la veille, détruisant en un souffle la végétation, les chevaux, le bétail, les innombrables éléphants, le gibier et tous les humains qui n'avaient pu s'échapper. Là où s'étaient trouvés les riches vergers et les champs aux récoltes mirifiques, il ne restait plus que des buissons rabougris et des arbres morts aux branches carbonisées.

Quelques grosses gouttes de pluie vinrent s'écraser autour de Niomé sur le sol desséché. Très vite, ce fut le déluge. Depuis les premiers signes de l'éruption six jours plus tôt, c'était la troisième fois que des trombes d'eau aussi violentes s'abattaient sur Kallisté. En quelques secondes, la jeune fille fut trempée et frigorifiée. Elle n'avait aucun abri où se réfugier dans l'immense cirque désert qui lui restait à parcourir. Comme pour lui rappeler l'urgence de sa tâche, Gaïa vomit droit vers le ciel un nouveau jet de lave, qui déchira le plafond nuageux en vaporisant l'eau autour de lui. Dans la lueur crépusculaire, le spectacle était d'une beauté terrifiante.

Niomé se mit à courir. La pluie lavait le sang qui coulait entre ses seins et sur son dos, à cause de la toge emplie de médailles qui lui sciait l'épaule à chaque foulée. Mais elle ne sentait plus rien, ni la douleur, ni l'épuisement, ni sa gorge irritée par l'air chargé en soufre. Les yeux fixés sur l'acropole d'où jaillissaient des langues de lave, elle courait.

Au bout d'un temps interminable, elle aboutit à la dernière enceinte emplie d'eau, celle qui faisait du temple de Gaïa une île au centre de l'île. Aucun pont n'avait subsisté. Par miracle, un éboulement permettait de franchir quand même le canal. Niomé s'engagea sur le chaos de pierres rendues glissantes par l'averse. Elle chuta plusieurs fois sans jamais lâcher son précieux fardeau. Le corps couvert d'ecchymoses et de plaies, elle atteignit enfin le temple.

Les murs de pierre recouverts d'orichalque étaient noircis par la chaleur qui émanait du cratère. La source froide ne crachait plus que des jets de vapeur. Quant à la source chaude, elle était emplie de lave.

La pluie cessa, aussi soudainement qu'elle avait débuté. La température était suffocante. Le sol fumait. À chaque inspiration, Niomé avait l'impression que sa gorge et ses poumons brûlaient. Elle parvint cependant à franchir les trois arcs de pierre qui donnaient accès à l'intérieur du temple à ciel ouvert.

Le cratère était là, à quelques pieds d'elle. La clôture d'or qui en protégeait le tour avait fondu. Les statues des cent Néréides sur les dauphins, celle du dieu immense sur son char avec les six cheveux ailés, les ornements magnifiques et l'autel majestueux, tout avait disparu, sans doute englouti par le volcan.

Au prix d'efforts désespérés pour rester debout malgré son épuisement et le trémor devenu permanent, elle s'approcha, pas après pas, jusqu'au bord du gouffre rougeoyant. Soulevant à deux mains sa toge nouée, elle la tendit au dessus du vide et la laissa tomber dans le lac de lave qui bouillonnait à ses pieds. Le tissu s'enflamma et se volatilisa avant d'en toucher la surface. Les médailles d'Ophithea disparurent dans le magma en s'illuminant comme autant d'étoiles filantes.

Niomé sentit un vent étrange, délicieusement frais, caresser fugitivement son corps. Était-ce Gaïa qui la remerciait pour l'offrande ? Oui, elle avait réussi. Kallisté allait vivre grâce à elle. Elle imagina le triomphe qui lui serait réservé à son retour à Akrotiri. Il fallait absolument qu'elle trouve de quoi se vêtir avant de rejoindre la ville, elle ne pouvait pas se présenter devant la foule qui l'attendrait, le corps nu, couvert de plaies et noirci par les

scories. On élèverait certainement un temple en souvenir de son acte héroïque. Tout au long des siècles à venir, les Atlantes viendraient se prosterner au pied de sa statue de marbre, qui trônerait sous une voûte immense de pierres blanches, rouges et noires extraites du volcan. Elle deviendrait l'égale des Dieux. Elle, Niomé, la jeune sibylle envoyée par ses aînées, les pythies terrorisées, à la rencontre de Gaïa. Dire qu'elle avait cru, lorsqu'elle avait été désignée, que les vieilles prêtresses à la peau flétrie avaient ainsi voulu se débarrasser d'elle, parce que sa beauté adolescente provoquait par trop l'émoi des hommes quand elle apparaissait, les seins nus et les serpents d'or à la main, lors des invocations rituelles à Ophithea. Elle s'en voulait d'avoir eu une pensée aussi injuste. Elle eut un sourire d'indulgence.

L'air devint à nouveau brûlant, l'arrachant à sa rêverie. Le magma montait lentement, comme poussé par une main monstrueuse. Le trémor, loin de se calmer, s'amplifiait. Au centre du lac en fusion, un énorme bloc noir d'obsidienne flottait, comme l'iris d'un œil écarlate démesuré. La sibylle y vit le regard furieux de Gaïa qui la fixait. La déesse primordiale dédaignait l'offrande, elle n'avait que faire de ces colifichets dérisoires. Le message était clair. Si Niomé voulait devenir une déesse, elle devait cesser d'être humaine.

Elle se redressa et prit la posture d'Ophithea, écartant lentement les bras comme un oiseau déplierait ses ailes, la poitrine fièrement exposée malgré la chaleur insoutenable. Elle inclina la tête vers l'arrière pour regarder le ciel une dernière fois.

Elle n'aperçut que du noir.

Elle plongea dans le cratère sans un cri.

À cet instant précis, le magma s'éleva à sa rencontre sur toute la surface du cratère. Le corps de Niomé fut instantanément vaporisé, avant qu'elle n'eût conscience de se consumer. Quelques fragments de ce qui avait été son corps partirent rejoindre autour de la Terre ceux de l'antique mégalodon, témoin infortuné de la naissance de l'île, deux millions d'années plus tôt.

L'éruption la plus violente depuis son apparition fit s'effondrer des pans entiers du cratère extérieur au nord et au sud. La mer envahit la caldeira par des brèches de plusieurs kilomètres de large. L'Atlantide fut recouverte par les flots en quelques heures. Seuls les

bords les plus élevés du cratère extérieur restèrent émergés, formant un grand anneau disjoint avec, en son centre, un îlot fumant, seul vestige de la colère de Gaïa.

Akrotiri disparut sous une coulée de lave de plusieurs mètres de haut. En refroidissant, elle se transforma en pierre ponce. Il ne resta rien des mille deux cents trières qui tentèrent, bien trop tard, de quitter le port avec des grappes d'Atlantes terrorisés à leur bord. Les bateaux et leurs passagers disparurent en un immense brasier. Les cendres s'éparpillèrent à jamais, emportées par le raz de marée qui dévasta la mer Egée et détruisit toute forme de vie dans un rayon de plusieurs centaines de kilomètres.

L'île mutilée, autrefois offerte à Atlas, fils du dieu Poséidon et de l'humaine Cleito, resta longtemps inhabitée. Il s'écoula des siècles avant qu'on ose à nouveau la nommer Kallisté, la Très Belle.

Très haut dans le ciel, Niomé avait rejoint les Dieux.

Chapitre 7

La déesse aux seins nus

On ne peut pas se priver du rêve.

Andrée Chédid

*On court, on court, on court toujours
Après l'amour.*

Louis Chédid

*Qui de nous deux inspire l'autre ?
Qui de nous deux speede l'autre ?*

Mathieu Chédid

Lorsque Charlie a montré le visage aux serpents à Claire sur le Zodiaque, ils ont échangé un regard entendu.

- Vous savez ce que représente ce visage ? ai-je demandé. On dirait que ça vous rappelle quelque chose.

- Oui, on peut dire ça. On a une amie commune, Claire et moi, qui pourrait nous confirmer immédiatement si ce que nous croyons y voir est vrai.

- Et vous y voyez quoi ?

- As-tu déjà entendu parler du mythe de Lilith ?

- Euh... ça me dit vaguement quelque chose, en effet. C'est la première femme créée par Dieu avant Eve, c'est ça ?

- Oui, c'est bien ça. Bien qu'elle soit nommée ainsi dans la Kabbale, Lilith apparaît sous une forme ou une autre à peu près partout autour du globe dans les religions les plus anciennes. Elle a été l'amante de Samaël, l'ange déchu qui a tenté Eve sous les traits d'un serpent, et c'est pourquoi elle est souvent représentée...

- ...comme sur ces pièces, OK, je te suis. Attends, tu veux dire que la déesse aux serpents qu'on voit en Crète est aussi...

- ...un avatar de Lilith, oui, je le pense. Elle en a tous les attributs : l'érotisme avec ses seins nus jaillissant de sa robe, la puissance exprimée par sa posture et son visage, la sagesse symbolisée par les serpents.

- Le serpent symbolise la sagesse ?

- Oui, depuis toujours et dans toutes les civilisations. C'est l'église catholique qui en a fait un animal méprisable et mauvais, l'incarnation du Diable qui a fait chasser Adam et Eve du Jardin d'Eden. Mais c'est oublier que l'un des nombreux noms de Samaël, le serpent séducteur d'Eve et amant de Lilith, était aussi Lucifer, celui qui apporte la lumière.

- Quand même, je n'ai rien contre les serpents, mais de là à en avoir une image positive...

- Pourtant, au quotidien, tout le monde en connaît une image positive, tellement familière que plus personne n'y prête attention.

- Ah bon ? Je ne vois pas laquelle.

- Le caducée.

- Le cad... Tiens, oui, c'est vrai, il y a un serpent dessus.

- ...qui représente le savoir, la sagesse, le bien-être. Tu vois ?

- Tu as raison, je n'avais pas fait le rapprochement.

- Esculape, le dieu de la médecine, est le fils d'Apollon, dont le serpent est l'attribut. Il existe une autre forme de caducée, celui d'Hermès, autour duquel s'enroulent deux serpents. Celui-là, on peut le voir à la tribune de l'Assemblée Nationale.

- Oui mais là, c'est peut-être simplement parce que l'hémicycle ressemble souvent à une fosse aux serpents en train de s'entre-dévorer !

- Ça pourrait être ça, c'est vrai, a dit Charlie en riant. Mais en l'occurrence, il s'agit simplement de représenter l'éloquence. Le serpent, avec son cousin mythique le dragon, est l'un des rares symboles communs à toutes les civilisations autour de la planète.

- Comme Lilith, donc.

- Hé, tu piges vite, toi, m'a dit Claire avec un grand sourire. Tu es décidément plein de ressources.

Sa remarque à double sens m'a envoyé une onde de chaleur dans le bas-ventre. Heureusement que je portais toujours ma combi, ça se voyait moins.

- Oui, a continué Charlie qui n'a pas semblé remarquer quoi que ce soit. Lilith et le serpent sont présents dans les croyances les plus anciennes, partout sur Terre. La plupart du temps, le serpent représente la sagesse ou la puissance, sous une forme ou une autre, comme chez les Aborigènes d'Australie, les Indiens d'Amérique, les Bouddhistes, les Hindouistes, les Hébreux au moment où Moïse traverse le désert, les Egyptiens de l'époque des pharaons...

- Tiens, c'est vrai que leur coiffe ressemble à...

- ...un cobra, tout à fait.

- Ophiophagus Hannah, a dit Claire en regardant au loin.

- Quoi ?

- Rien, un souvenir⁴.
- En Afrique, a enchaîné Charlie, le serpent représente l'immortalité et la jeunesse éternelle, sans doute parce qu'il mue, tout simplement. Et pour tous les biologistes, deux serpents entortillés, ça leur fait immédiatement penser à l'ADN, le secret de la vie, pas moins, même si là, il ne s'agit que d'une coïncidence, bien sûr.
- Méfie-toi de Charlie quand il parle de coïncidence, a glissé Claire en souriant.
- Intéressant, tout ça, ai-je repris. Bon, on en fait quoi de ces pièces ? On ne va quand même pas se comporter comme des pillards.
- Ça, c'est certain ! Si Maria apprend qu'on a ramené ces pièces pour les garder, ou pire, pour les offrir au British Museum...

Charlie a imité Maria déchaînée comme lorsqu'elle insultait les Anglais en zézayant :

- Zé vé vous arrrrrasser les zyéé ! Pousti malaka ! Zé vous sasserrrai zousk'au bout dou monde !

Nous avons éclaté de rire.

- Je l'appellerai ce soir ou demain pour qu'elle m'explique la marche à suivre.
- Ça ne nous empêche pas de revenir par ici pour essayer d'en trouver d'autres.
- Au contraire, même. Il vaut mieux que ce soit nous plutôt que des plongeurs moins scrupuleux. On a eu un coup de bol phénoménal de tomber là-dessus les premiers.
- C'est grâce au poulpe balaféré.
- Le poulpe balaféré ? a dit Claire.
- On dirait un pseudo de truand dans un polar.
- Scarface Octopus. Taddah !...
- Scarleg, plutôt. Il avait sa cicatrice à la patte, pas au visage.
- Scarleg, nous te remercions pour ce magnifique présent.
- C'est vrai. Je crois que je vais arrêter d'en manger, même si j'adore ça.
- Par contre, je te préviens, moi je continue à manger du poisson.

Nous sommes partis d'un nouvel éclat de rire.

Nous avons à bord deux autres blocs de nitrox pour pouvoir enchaîner une plongée supplémentaire sans repasser par le club. Cependant, il était plus sage de laisser passer une

⁴ Voir « Le miroir noir ».

heure ou deux avant de recommencer. Charlie a remis le moteur du Zod en route et nous nous sommes dirigés vers Nea Kameni. Nous avons jeté l'ancre à quelques dizaines de mètres au large de la petite baie, là où la mer chargée en fer vire au vert-jaune. Nous avons chaussé des sandales en plastique et plongé au milieu des bulles de gaz carbonique, pour nager jusqu'à la rive dans l'eau surchauffée. Cerise sur le gâteau, aucun des bateaux à touristes n'était à portée de vue à cette heure-ci. L'îlot était à nous.

- Ça veut dire quoi « Nea Kameni » ? ai-je demandé
- « La nouvelle brûlée », ont répondu en même temps Claire et Charlie.

Profitant que nous étions seuls, nous sommes allés nous balader au milieu des cratères et des fumerolles. À certains endroits, la terre crachait sporadiquement par de petits trous des projections de soufre, qui avaient fini par complètement recouvrir le sol d'un tapis cristallisé jaune vif. Nous avons aussi vu quelques failles inquiétantes, où il valait mieux ne pas dérapier.

- Si Santorin est bien l'Atlantide, a dit Claire, d'après Platon, c'est par ici que devait se trouver le temple de Poséidon avant que l'île ne soit envahie par la mer, lors de l'éruption qui a presque tout détruit.

- On ne situe pas aussi l'Atlantide dans l'océan Atlantique ? ai-je demandé.

- On a situé l'Atlantide à peu près partout sur la Terre, a répondu Charlie. Mais le plus vraisemblable est que Platon se soit inspiré de l'éruption dont parle Claire, celle qui a eu lieu il y a un peu plus de trois mille cinq cents ans. La ressemblance des noms entre l'île et l'océan ne veut pas dire grand chose. L'Atlantide s'appelle ainsi parce que c'est là qu'est né Atlas, le fils que Poséidon a eu avec Cleito, une humaine qui y vivait. L'île s'appelait alors Kallisté, ce qui veut dire « la très belle ». L'océan Atlantique a lui aussi été nommé en référence à Atlas, ce qui n'a rien de surprenant pour le fils du dieu de la mer. Atlas, ça veut dire « le porteur ». On le représente souvent soutenant la Terre, Gaïa, sur son épaule.

J'ai essayé d'imaginer ce qu'avaient dû être les dernières heures de Kallisté avant que la mer ne la submerge. Torse nu, en short au milieu de ce paysage certes lunaire, mais avec un soleil serein et une mer totalement d'huile, j'avais du mal à visualiser un cataclysme aussi dantesque.

Nous avons continué notre promenade tranquille, perdus dans nos pensées. Puis nous sommes remontés sur le Zod et Charlie a mis le cap vers Thirassia, la grande falaise détachée du reste du cratère au nord-ouest de Santorin. Nous y avons fait notre deuxième plongée.

Cette fois-ci, rien de particulier ne nous est arrivé. J'étais presque déçu, même si les fonds étaient superbes.

Nous sommes ensuite directement revenus au débarcadère au pied d'Oia. Nous y avons amarré le Zod. Il était équipé d'un gros caisson qui fermait à clé, où nous avons rangé notre matériel pour la nuit, avant de monter les quelques centaines de marches qui nous conduisaient au village. À l'approche du sommet, l'escalier passait tout près de la piscine de Cleo. Mais elle était déserte, la surface lisse comme un miroir.

Une fois chez nous, nous nous sommes relayés pour nous doucher. Nous avons décidé d'aller voir le coucher de soleil en buvant un ou deux verres d'ouzo, puis de dîner dans un petit restau du village. La soirée s'est passée comme prévu, dans une ambiance agréable, si ce n'est qu'une seule idée me taraudait : Claire viendrait-elle me rejoindre dans ma chambre ce soir-là aussi ?

Lors de notre retour par les petites ruelles, elle est restée tout le temps près de Charlie. Ils parlaient à voix basse et riaient souvent. Ce n'est pas qu'ils me tenaient à l'écart, j'étais à un mètre d'eux. Mais, de toute évidence, j'avais disparu de leur horizon.

À peine dans la maison, ils m'ont dit bonne nuit et sont partis dans leur chambre. Je les ai entendu rire à nouveau doucement. Puis soupirer de façon non équivoque. Voilà, si j'avais encore un doute, maintenant j'étais fixé. Merde.

Je suis sorti sur la terrasse. La piscine de Cleo était illuminée par deux projecteurs aquatiques mais toujours aussi vide. Au loin, les îlots de Kameni étaient à peine visibles dans la nuit. J'ai imaginé Poséidon faisant l'amour avec Cleito. Charlie faisant l'amour avec Cleo. Charlie faisant l'amour avec Claire. Moi faisant l'amour avec Claire. Sibylle, quelque part sur le causse désert, qui me semblait tellement loin de tout après à peine quelques jours et surtout après ma nuit avec Claire.

Claire...

Le balcon où je me trouvais n'était pas entièrement plongé dans le noir. Une lueur diffuse provenait de la fenêtre à ma droite. C'était leur chambre. Je n'ai pas pu m'empêcher. Je voulais revoir le corps de Claire, juste une seconde. Je me suis approché de la fenêtre sans bruit. Très progressivement, j'ai incliné la tête pour regarder. À travers le rideau rendu transparent par leur lampe de chevet, je l'ai vue.

Elle était sur lui, tournée vers la fenêtre, mais elle ne pouvait pas me voir avec le rideau éclairé de l'intérieur.

Son visage exprimait le ravissement qui montait en elle. Il avait exactement la même expression que la nuit précédente, quand elle avait été sur le point de jouir avec moi. Je me suis demandé, sans doute très stupidement, si elle fantasait sur moi à cet instant précis.

Elle s'est redressée et a écarté lentement les bras comme un oiseau déplierait ses ailes. Sa poitrine gonflée de désir pointait vers moi.

Elle semblait habitée d'une énergie infinie.

La déesse aux seins nus...

Elle a incliné la tête en arrière vers le plafond.

L'orgasme l'a traversée en une longue décharge.

J'ai cru que la terre tremblait autour de moi et que le volcan explosait à nouveau tellement elle était belle.

Chapitre 8

De profundis

De profundis, clamavi ad te

Livre des Psaumes 129-130

*When you really want love, you will find it waiting for
you.*

Oscar Wilde (De profundis)

J'ai très mal dormi. Pas génial d'aller plonger quand on est fatigué, surtout si on doit descendre profond. En plus, j'étais énervé parce que... parce que Claire avait passé la nuit avec Charlie et pas avec moi, voilà. Et moi qui me mettais à craquer de plus en plus pour elle, mais quel con ! Merde, je n'avais aucun droit de lui en vouloir, je n'étais rien pour elle. Sauf que quand même, c'était avec moi qu'elle s'était envoyée en l'air, deux nuits plus tôt. Et alors ? Elle avait eu juste une petite envie et basta. Moi qui m'étais souvent demandé ce que pouvait ressentir une femme à être parfois traitée comme un simple objet de désir, là je comprenais. C'était ce que j'avais été pour elle. « Tiens, il est mignon, si je me le faisais pour changer un peu de Charlie ». Une pure envie de sexe, rien d'autre. Comme Charlie avec Cleo. Putain, ils commençaient à me gonfler un peu, là, tous les deux, à sauter qui ils voulaient quand ça leur prenait, puis à revenir ensemble comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Ah ça, visiblement, je ne les dérangeais pas du tout, les deux tourtereaux. Et que je te fais ta tartine, et que je te demande si tu veux un peu plus de café. Et moi, ça intéressait quelqu'un que j'en veuille, du café ?

- Tu veux un peu plus de café ? m'a dit Claire.
- On dirait que tu n'es pas dans ton assiette, a continué Charlie. Un souci ?
- Oui merci. Non, ça va. Oui, du café, je veux bien. Non, je n'ai aucun souci, juste pas bien dormi.
- Oh merde, a repris Claire, on a fait du bruit cette nuit ?
- On est désolés, a enchaîné Charlie l'air pas désolé du tout, on n'a vraiment pas fait attention.
- Surtout la deuxième fois, ai-je répliqué en tartinant une tranche de pain, l'air le plus indifférent possible.
- Pfff, oh oui, la deuxième fois, c'était carrément...

- Hi, hi, surtout quand...
- Euh, bon, Claire, Charlie, s'il vous plaît, pas de détails, merci.
- Ben quoi ? T'es fâché ? Qu'est-ce que tu es soupe au lait, ce matin. Attends, je vais te faire un petit bisou.

Avant que je n'aie le temps de réagir, elle s'est levée, s'est penchée par-dessus la petite table de la cuisine et m'a collé un gros smack bien sonore sur le front.

- Si tu veux, je t'embrasse aussi, a dit Charlie en faisant mine de se lever également.
- Non, c'est gentil mais ça va aller comme ça, merci. Excusez-moi, c'est bon, ça va maintenant.

- Un petit sourire, alors ? m'a demandé Claire.

J'ai grimacé un sourire forcé. Ils ont fait mine de s'en contenter.

Une fois sur le bateau, nous avons filé sur Kamari pour repasser par le club de plongée. Il fallait qu'on prenne des blocs neufs pour la journée. Charlie a demandé au patron du club s'il avait la possibilité de nous préparer des bouteilles de trimix, mais il n'avait pas l'équipement nécessaire. Nous avons pris quatre blocs d'air normal pour pouvoir descendre jusqu'à soixante mètres et nous sommes partis au large d'Akrotiri comme la veille.

Pendant que Claire s'allongeait en travers du Zod pour une nouvelle séance de bronzage, nous avons entamé notre descente. Nous n'avons eu aucun mal à retrouver le jardin suspendu. Notre ami Scarleg était là, à moitié caché dans son tunnel. Nous nous sommes approchés du tombant et nous sommes descendus jusqu'au niveau de l'autre issue. Un peu plus bas se trouvaient les débris d'amphores près desquels nous avons découvert les deux autres médailles. Nous avons poursuivi la descente en suivant le tombant, quasi vertical au début puis en pente plus douce à partir de cinquante mètres de fond. La luminosité était devenue blafarde. En nous éclairant de nos torches, nous avons commencé à parcourir la paroi horizontalement sur quelques dizaines de mètres avant de repartir dans l'autre sens un ou deux mètres plus bas. Nous avons atteint la limite théorique des soixante mètres sans avoir rien trouvé d'autre. Et nous étions encore loin du fond, toujours impossible à distinguer, même avec nos torches.

Charlie a déroulé quelques mètres de cordelette. Il en a attaché un bout à un mousqueton de son gilet et m'a tendu l'autre pour que je le fixe au mien. Il m'a fait signe de rester là et de le surveiller pendant qu'il descendait quelques mètres de plus. Il voulait que je puisse le

ramener s'il faisait une narcose, à cause d'une trop forte pression d'azote dans le sang. La barrière absolue où cette menace devient une certitude se situe vers soixante-dix mètres, parfois avant, suivant le niveau d'entraînement et la condition physique du plongeur, parmi d'autres paramètres. Avec la nuit qu'il avait passée – et moi donc – le danger était donc extrêmement élevé. Il me confiait littéralement sa vie. À moi de détecter à son attitude s'il restait pleinement conscient et alerte ou s'il se mettait à sombrer dans un état second qui pouvait aller très rapidement jusqu'à la mort.

Lentement, il s'est laissé descendre, en me faisant le signe OK fermement à chaque mètre supplémentaire qu'il parcourait. Soixante et un mètres. Soixante deux mètres. Soixante trois mètres. J'éclairais Charlie et lui, il éclairait vers le bas, en levant régulièrement son bras pour me confirmer que tout allait bien. Soixante quatre. Soixante cinq. Son geste semblait toujours aussi précis. Soixante six. Il s'est immobilisé, le visage vers le bas et le bras en l'air. J'ai tendu un peu la corde, prêt à le tirer vers moi, mais il m'a fait un signe étonnant avec sa main dressée. Un signe me montrant qu'il avait toute sa conscience. De sa main ouverte qui bougeait doucement, il me disait clairement de rester immobile.

Il s'est arrêté de respirer, plus une bulle ne sortait de son détendeur. Il avait dû voir quelque chose. Quelque chose de vivant. J'ai cessé de respirer également. Je me suis mis à compter mentalement les secondes qui passaient. Nous sommes restés suspendus, à six mètres l'un de l'autre, totalement figés et silencieux pendant près de deux minutes. Et là, j'ai vu une silhouette énorme, à peine détectable à la limite de portée de la torche de Charlie, glisser lentement à peut-être quinze mètres de moi, donc à moins de dix de Charlie, puis disparaître dans le noir. Nous avons retenu notre souffle encore une minute de plus. Je n'en pouvais plus, j'ai repris une grande goulée d'air. De toute façon, le danger devait être loin, maintenant.

Merde.

Aucune bulle ne venait du détendeur de Charlie. Sa main dressée semblait être devenue toute molle. Son corps s'était courbé. J'ai donné une secousse à la corde. Aucune réaction. Je l'ai tiré vers moi. Il restait inerte. Dans le faisceau de ma torche, il m'a semblé être au fond d'un tunnel. J'ai continué à le ramener vers moi mais plus je tirais sur la corde, plus il s'éloignait dans le tunnel. Comment était-ce possible ? La corde aurait dû l'empêcher de partir aussi loin, pourtant il reculait, reculait. Il était déjà facilement à vingt ou trente mètres de moi. Curieusement, malgré la distance, je le voyais nettement, comme si l'eau était devenue aussi transparente que de l'air. J'ai senti monter un fou rire. C'était hilarant, ça. Putain, Claire, si tu

voyais ça. À travers l'embout de mon détendeur, je me suis mis à m'esclaffer en libérant d'énormes bulles. Plus je tirais sur la corde, plus il s'éloignait. Claire, tu nous vois ? Comment est-ce possible ? C'est hilarant, ça. Claire, viens, tu vas te marrer. Plus je tire sur la corde, plus il s'éloigne. Comment est-ce possible ? C'est hilarant, ça. Claire, regarde. Plus je tire sur la corde, plus il s'éloigne. Comment est-ce possible ? Claire. C'est hilarant, ça. Claire. Claire. Plus je...

Putain de bordel de merde, j'étais en train de faire une narcose moi aussi ! L'hilarité, l'effet tunnel, les pensées répétitives ! Tous les symptômes ! Il fallait qu'on remonte. Il fallait qu'on remonte ou on allait mourir. Soudain, à force de tirer sur la corde, Charlie s'est retrouvé tout contre moi. Je l'ai saisi par les épaules. Ses yeux étaient ouverts mais il avait l'air à moitié endormi. Ou ivre. Ou inconscient. Ou mort. Je lui ai mis le faisceau de ma torche en pleine figure. Ses pupilles se sont contractées. Il fallait qu'on remonte. Il fallait qu'on remonte. Il fallait qu'on remonte. Claire. Et surtout, il fallait qu'il se remette à respirer. C'était où, le haut ? Ah oui, les bulles. Les bulles partent vers le haut. Il fallait que je suive les bulles. C'était où le haut ? Les bulles. Claire. Il fallait que j'aille vers Claire. Les bulles. Claire. Vers le haut.

J'ai enfin trouvé l'énergie de donner deux grands coups de palme. Tout en entamant la remontée, une main agrippée au gilet de Charlie, j'ai pincé la peau de sa joue à plusieurs reprises. Il m'a semblé voir bouger un peu ses yeux. Palmes. Bulles. Vers Claire. Palmes. Cinquante cinq mètres. Charlie a tiré un peu d'air, juste une bouffée, quelques bulles sont ressorties. Il était toujours groggy. Moi ça allait mieux, beaucoup mieux, la pression d'azote dans mon sang redescendait rapidement et mes pensées étaient à nouveau cohérentes. L'ordi s'est mis à biper, je montais trop vite. Plop-plop-plop chuintant dans les oreilles. Cinquante mètres, six bars de pression, comme dans une bouteille de champagne encore bouchée, si on remontait trop vite, les bulles d'azote dans notre sang exploseraient avec autant de violence que si on la sabrait. Un bar de moins sur les épaules tous les dix mètres. Nouvelle respiration de Charlie, plus longue. Bip, bip, bip, bip. Quarante cinq mètres. Voilà, il respirait à nouveau régulièrement. Quarante mètres. J'ai diminué ma vitesse de remontée pour rester en dessous de mes propres bulles. L'ordi a approuvé en s'arrêtant enfin de biper. Trente huit mètres. Trente six mètres. Charlie m'a fait signe que tout allait bien. Trente quatre mètres. Je l'ai lâché. Trente trois mètres. Il a défait le mousqueton où était attaché la corde, qu'il a ensuite

enroulée et m'a tendue pour que je la glisse dans ma poche. Gestes précis, vigilance revenue à la normale. Trente deux mètres. Trente et un mètres.

Trente mètres. Nous étions de retour au jardin suspendu. Nous avons fait une petite pause. Nous nous sommes regardés dans les yeux. Pour nous inspecter mutuellement. Puis pour exprimer notre soulagement. On était passés à deux doigts de la catastrophe. Coup d'œil aux ordi. On avait pas mal encaissé. Il valait mieux ne pas traîner plus longtemps ici. Il faudrait qu'on respecte un assez long palier à trois mètres. Autant remonter le plus tôt possible. Nous ne courions plus aucun risque supplémentaire, nous avions largement assez d'air pour le retour, palier compris.

Nous avons rejoint la chaîne de l'ancre sous le Zod et nous nous sommes stabilisés à trois mètres pendant le temps nécessaire. Les ordi nous signaleraient la fin de l'attente et il était vital que nous respections leurs indications. Claire nous a vus et s'est demandée pourquoi on ne la rejoignait pas. Elle a fini par mettre un masque, a sauté à l'eau et nous a regardés en nous faisant une mimique interrogative. On lui a tous les deux répondu par le signe OK. Charlie lui a fait comprendre en tapotant l'écran de l'ordi puis en tendant ses deux mains grandes ouvertes qu'il fallait qu'on poireaute encore une dizaine de minutes. Interminable mais pas moyen d'y échapper. Rien d'autre à faire que d'attendre.

Nous avons enfin parcouru les trois derniers mètres et sorti la tête de l'eau. Sans nous concerter, nous avons joué le détachement le plus total. Nous ne voulions pas inquiéter Claire par une attitude trop explicite. Nous avons relevé lentement nos masques, comme si de rien n'était, échangé quelques banalités d'une voix calme : « belle plongée », « oui, sympa », « tu as vu les grosses éponges jaunes ? », « magnifique, dommage qu'on n'ait pas pris les Nikon », « il était marrant, Scarleg, à nous attendre tranquillement », « vraiment sympa, ce poulpe ».

Claire nous a observés d'un air soupçonneux. On en faisait peut-être un peu trop, là. Ne pas faire une seule allusion à la raison pour laquelle nous avions plongé – trouver d'autres vestiges antiques – ça semblait quand même très bizarre. Elle nous a regardé enlever notre équipement sur le bateau, sans dire un mot.

- On va manger quelque part ? a proposé Charlie en relançant le moteur.
- Bonne idée, je crève de faim, ai-je répondu.
- Bon, vous arrêtez de me prendre pour une buse, a répliqué Claire très sèchement.

Nous avons échangé un regard furtif. J'ai repris la parole.

- On a... Euh... On a eu un... petit souci. Mais tout va bien maintenant, il n'y aucune raison de t'inquiéter.

- Quel genre de souci ?

Sensation d'être deux gamins pris en flagrant délit devant le vase qu'ils viennent de briser en jouant.

- Comment dire, c'est un peu technique. Mais tout va bien, on te dit. Regarde, on est nickel. La frite.

- D'ailleurs, allez tiens, si ça peut te rassurer, on ne va pas faire de deuxième plongée aujourd'hui.

- Ah parce que ça, c'est censé me rassurer ? Vous vous foutez vraiment de ma gueule !

- Hé, mais calme-toi, ça va, on te dit.

- On est seulement allés un peu aux limites mais tu nous connais, on n'est pas des têtes brûlées, on a fait hyper attention et on...

- Vous *êtes* des têtes brûlées ! Espèces de malades ! Ça veut dire quoi « un peu aux limites » ?

- Écoute, ce n'est rien de grave. C'est juste mieux si on ne replonge pas avant demain parce qu'on est descendus un peu profond.

- Un peu profond ? Un peu profond à quel point ?

- Un peu profond, c'est tout. Et maintenant, parce qu'on est deux mecs raisonnables, quoi que tu en penses, on va se poser tranquillement dans un coin sympa pour le reste de la journée, c'est aussi simple que ça.

- Tiens, et si on allait se balader tous les trois à Akrotiri ? Hein ? Ça serait cool, non ? Il me tarde vraiment de voir ce...

- Ça va, ça va. N'en jetez plus, j'ai ma dose. On fait ce que vous voulez mais s'il vous plait, arrêtez de me raconter des conneries. S'il – vous – plait. OK ?

- OK, ai-je répondu.

- OK, a confirmé Charlie.

Claire est allée s'asseoir à califourchon à l'avant du Zod, les pieds dans l'eau, le dos tourné. Elle ne nous a plus adressé la parole de tout le trajet du retour. Nous avons mouillé tout près d'Akrotiri mais il fallait qu'on fasse un aller-retour à Athinos, le port de Thira, pour faire le plein de carburant. Profitant que Claire ne nous regardait pas, j'ai ouvert discrètement la petite trousse à pharmacie qui se trouvait dans le coffre et j'en ai extrait quatre cachets

d'aspirine. Nous en avons avalé deux chacun, afin de fluidifier un peu notre sang pour diminuer le risque d'embolie, si une bulle d'azote venait à se coincer au mauvais endroit. Pour la même raison, non seulement il était hors de question que nous replongions dans la journée, mais de plus, il allait falloir ménager nos corps en limitant le plus possible tout effort physique jusqu'au lendemain.

Arrivés au quai, Charlie a arrimé le Zod près de l'une des pompes. Il y avait deux autres bateaux avant nous. Claire a sauté à terre et a grogné qu'elle allait faire un tour en attendant. À peine s'était-elle éloignée que je demandais à Charlie :

- C'était quoi la bestiole énorme qui nous est passée à côté ?
- Je n'en sais rien. Elle était un peu trop loin pour que j'arrive à la distinguer vraiment.
- Elle faisait facilement une vingtaine de mètres de long. Une petite baleine ?
- Pas ici, ça m'étonnerait. En tout cas, elle ne voyait pas nos torches, sinon elle serait venue vers nous.

- Ce qui veut dire qu'elle doit vivre bien plus profond.
- Oui, mais sans trimix on ne va pas pouvoir aller plus bas.
- Tu veux rire. Il est hors de question qu'on redescende ne serait-ce qu'aussi bas. On était tous les deux en train de faire des narcoses.

- Heureusement que tu as réagi. J'avais perdu toute notion du temps et je ne réalisais même plus que j'étais en apnée, alors que je pouvais avoir tout l'air que je voulais en tirant simplement sur mon détendeur. J'avais l'impression que tout allait bien et que je n'avais plus besoin de respirer.

- Moi, j'ai eu l'effet tunnel plus l'hilarité. Et aussi les pensées répétitives.
- Qu'est-ce qui t'a fait reprendre le dessus ?
- J'ai pensé à... hum... à Sibylle.
- Comme quoi, l'amour...
- Oui, tu l'as dit.
- Attention, Claire revient.
- On dirait qu'elle fait toujours la gueule.
- T'inquiète. Ça ne dure jamais avec elle. C'est vraiment quelqu'un d'adorable.
- Alors là, aucun doute, c'est rien de le dire.

J'ai laissé échapper un grand soupir en la regardant s'approcher.

- Tu es sûr que c'est à Sibylle que tu pensais ?
- Quand ça ?
- Non, rien.

Chapitre 9

Akrotiri

Il faut toujours un coup de folie pour bâtir un destin.

Marguerite Yourcenar

Une fois le plein fait, nous sommes repartis vers Akrotiri par la mer. Pendant le trajet, Charlie m'a dit que le nom de ce lieu signifiait tout simplement « le cap ». Claire, qui semblait enfin ne plus nous faire la tête, a ajouté :

- Le même mot à peine modifié, akrotiriamos, signifie à la fois mutilation ou déchaînement de violence. C'est drôle ces superpositions de sens, quand on y pense. L'éruption d'il y a trois mille cinq cents ans a mutilé l'île en faisant s'effondrer des pans entiers du cratère extérieur, ce qui a provoqué son envahissement par la mer. Une mutilation qui a fait d'Akrotiri un cap.

- Sans parler des dizaines de milliers d'habitants qui ont péri sans laisser de trace, a souligné Charlie.

- Comment est-ce possible ? Puisque la lave a recouvert toute la ville, on a sûrement dû retrouver des corps pétrifiés partout, comme à Pompéi, non ?

- En fait, non, aucun, a répondu Charlie. Mais ça ne veut rien dire. Seule une toute petite partie d'Akrotiri a été dégagée de sa gangue de lave. Il n'est pas impossible qu'on finisse par découvrir des victimes en poursuivant les fouilles. Quant à ceux qui ont eu le temps d'embarquer sur les bateaux pour tenter d'échapper au volcan, ils n'avaient aucune chance de survivre, même s'ils sont partis un ou deux jours avant l'éruption. Soit ils ont été carbonisés par l'énorme coulée de lave qui a tout recouvert, soit ils ont tout simplement été balayés par le raz de marée phénoménal qui a suivi, et là, aucune chance qu'on en retrouve la moindre trace trente cinq siècles plus tard. J'ai lu quelque part que la vague du tsunami devait faire deux cents mètres de haut, tu te rends compte ? Même la Crète a été dévastée, alors qu'elle se situe à cent dix kilomètres de là...

Nous avons arrimé le bateau au bord de la petite plage au sud et nous nous sommes rendus à pied jusqu'au site archéologique. En y arrivant, nous avons eu une grosse déception : les fouilles étaient fermées au public ce jour-là. De l'autre côté de la clôture, à une quinzaine de mètres, un homme à genoux, couvert de poussière grise, semblait travailler au pied d'un muret. Il tapotait doucement la pierre avec un petit marteau d'une main et, de l'autre, il essuyait les gravats au fur et à mesure avec un pinceau.

- Peut-être qu'il pourrait nous dire ce qu'il pense de nos médailles ? ai-je suggéré.

Nous avons décidé, depuis leur découverte, d'en garder une chacun et de l'avoir tout le temps sur nous.

- Excellente idée, a répondu Charlie.

Charlie a lancé d'une voix forte.

- Kaliméra, kirié.

Claire s'est mise à me traduire à voix basse la conversation.

- Bonjour, monsieur.

Aucune réaction de l'archéologue.

- Kirié ? Mé sinkhorité.

Monsieur ? Excusez-moi.

Toujours aucune réaction.

- Akousté mé ? a insisté Charlie.

Vous m'entendez ?

L'homme a simplement fait mine de chasser une mouche de la main.

- Boro na sas zitiso kati ?

Puis-je vous demander quelque chose ?

- Ohi ! Arghotéra ! a crié l'autre sans se retourner.

Non ! Plus tard !

- Kirié, parakalo.

Monsieur, s'il vous plait.

- Okhi ! Katalavénete afto pou sas léghe ?

Non ! Vous comprenez ce que je dis ?

- Dosté mou mia stighmi. Sas parakalo na...

Accordez-moi un moment. Je vous prie de...

- Malaka ! Den m'akousté.

Merde. Vous ne m'écoutez pas.

Il s'est redressé et s'est approché de nous, l'air excédé. Il a vu tout de suite que nous n'étions pas grecs. Ou alors, c'était l'accent de Charlie. En tout cas, il nous a demandé, l'air toujours agressif :

- Pia ghlossa milaté ?

En quelle langue parlez-vous ?

- Milané gallika.

Nous parlons français.

- Fuckin' French !

- Enfoirés de Français, m'a chuchoté Claire.

- Ça, j'avais compris, lui ai-je répondu.

- Sir, we would like to...

- Je parle aussi français, l'a interrompu l'archéologue toujours aussi énervé. Qu'est-ce que vous voulez ? Le site est fermé ! Pas de visite, OK ?

- Euh, oui, nous avons compris mais...

- Vous me prenez pour votre guide ? Lâchez-moi, j'ai du boulot !

Il a commencé à faire demi-tour pour repartir au pied de son muret.

- Monsieur, avez-vous déjà vu une médaille comme celle-là ?

Là, il a stoppé net. Il s'est tourné lentement vers nous à nouveau. Charlie tenait sa médaille verticale au bout de son bras tendu. Il s'est penché et a regardé longuement, à travers la clôture, le visage de la femme aux serpents sans dire un mot.

- Permettez ? a-t-il fini par dire à Charlie.

Sans attendre sa réponse, il lui a pris la médaille des mains et l'a retournée pour examiner l'autre face. En voyant le symbole, il a blêmi.

- Où avez-vous trouvé ça ?

- Dans la caldeira, au large d'Akrotiri. Nous faisons de la plongée.

- Vous n'avez pas le droit de garder ceci avec vous. Tous les vestiges découverts sur le territoire grec appartiennent à la Grèce.

- Nous n'avons aucune intention de voler quoi que ce soit, nous sommes...

- En avez-vous d'autres ?

- Pardon ?

- En avez-vous d'autres ? rugit-il. D'autres médailles ! Ou d'autres objets anciens quels qu'ils soient ?

J'ai failli répondre mais Claire m'a pincé le dos.

- Non, c'est la seule, a-t-elle dit.

Il nous a regardé d'un air soupçonneux.

- Attention, ne vous amusez pas à voler quoi que ce soit, ça pourrait vous coûter très cher.

- Nous ne sommes pas des voleurs. Nous vous avons montré cette médaille volontairement.

Il a grommelé quelque chose puis a repris son examen de la médaille avec attention. Avec son petit pinceau, il a brossé doucement le côté où se trouvait le visage, plus par réflexe qu'autre chose : après plusieurs milliers d'années sous l'eau, il ne restait plus grand-chose à épousseter.

- Est-ce bien la déesse aux serpents ? a demandé Charlie.

- On dirait, oui. Mais elle est... différente. Une forme bien plus ancienne que toutes celles connues.

Il s'était enfin calmé, absorbé par la médaille. Il l'a retourné pour voir l'autre face et a froncé les yeux.

- Vous savez ce que veut dire ce symbole ? a demandé Charlie.

- Je... ça me rappelle quelque chose mais...

Il s'est tourné vers le soleil et a incliné la médaille pour obtenir un éclairage rasant.

- Ce n'est pas possible, a-t-il marmonné. On dirait... Den katalavéno. Den katalavéno.

- Il dit qu'il ne comprend pas, m'a murmuré Claire.

Il nous a jeté un coup d'œil et nous a dit :

- Merci de m'avoir apporté ceci. Excusez-moi, j'ai du travail.

Puis il est parti vers le fond du chantier, la médaille à la main.

- Hé ! Rendez-nous la médaille !

- Elle appartient à la Grèce, a-t-il crié sans se retourner.

Il a disparu derrière un muret.

- Mais quel gros nase, ce mec ! a dit Claire. Il m'a gonflée grave, pas vous ?

- On reviendra le voir dans un jour ou deux, a répondu Charlie. Il a reconnu quelque chose en voyant le symbole, c'est évident. Il voudra forcément nous parler pour savoir où on a trouvé ces médailles exactement.

- Cette unique médaille, tu veux dire.

- Là, Claire, chapeau ton réflexe. Heureusement que tu as vu venir le coup.

Nous avons marché jusqu'à la taverne située un plus bas, au bord de l'eau. Nous avons traîné un peu dans le coin, plutôt dépités. Un semblant de boutique de souvenirs à l'entrée nous a donné l'occasion d'acheter quelques cartes postales montrant les vestiges exhumés et les fresques minoennes retrouvées là. De ce côté-là, par contre, aucun regret. Nous n'aurions pas pu les voir sur place, elles avaient été transférées à Athènes peu après leur découverte. Quelle idée stupide de ne pas les avoir laissées sur place.

Nous sommes revenus à la crique où nous avons laissé le bateau. Il faisait un temps superbe, la petite baie était belle, nous ne pouvions pas enchaîner une autre plongée avant le lendemain, l'après-midi commençait à peine. Autant profiter de la mer, comme sur n'importe quelle plage au monde. Nous avons gardé nos maillots sur nous. Après avoir étalé nos serviettes et ôté nos habits, nous nous sommes allongés pour une séance de lézardage. Il n'y avait que quelques couples de touristes éparpillés sur le sable rouge sombre et ils étaient plutôt discrets. L'ambiance était au farniente. De plus, nous étions sur le bord extérieur de l'île, tournant le dos à la caldeira, qui était de toute façon masquée par les énormes coulées de lave durcies depuis des millénaires. Devant nous, il n'y avait que la mer à perte de vue. Rien ne nous rappelait que nous étions sur un immense volcan dont la dernière colère avait été à ce point dramatique pour toute la mer Egée.

Charlie et moi nous sommes plus ou moins assoupis. Nos corps avaient besoin de récupérer, après la fatigue de la plongée extrême du matin, accentuée par l'excès d'azote solubilisé dans notre sang. Au bout d'un moment, un peu comme dans un rêve, j'ai vu Claire, vêtue simplement de son bas de maillot, s'éloigner d'un pas nonchalant pour aller se baigner dans l'eau parfaitement transparente. Je me suis mis à bander. Heureusement que j'étais allongé sur le ventre. J'ai tourné la tête vers Charlie. Il était en tailleur, bien réveillé, lui. Il regardait Claire également. J'ai attendu patiemment que mon érection passe et je me suis redressé pour me mettre en position assise, comme lui.

- Je crois qu'on a vu un mégalodon, m'a-t-il murmuré sans quitter Claire des yeux.

- Quoi ?
- Tu m'as entendu.
- Attends, les mégalodons, personne n'est sûr qu'il en existe encore. On n'en a retrouvé que des dents.

- C'est normal qu'on n'en retrouve rien d'autre. Les requins n'ont pas d'os, seulement des cartilages. Les seuls restes qu'ils laissent, ce sont leurs dents.

- Ça pourrait être un requin-baleine, tout simplement.
- Il n'y en a pas en Méditerranée, l'eau n'est pas assez chaude.
- Et comment tu sais si elle est assez chaude pour un mégalodon ?
- Parce qu'on l'a vu.

La logique sans peine en douze leçons. Typiquement Charlie.

- On a vu un énorme poisson mais ça pourrait très bien être autre chose.
- Le plus gros poisson connu, c'est le requin-baleine. Aucun autre n'atteint une taille pareille. Sauf le mégalodon.

- Ou un cétacé.
- Il n'avait pas la silhouette d'un cétacé.
- Ni celle d'un requin.
- Je n'ai pas vu d'aileron dorsal mais c'est parce qu'il était en train de nous présenter son ventre pour éviter la paroi contre laquelle nous nous trouvions. Et sa queue n'était absolument pas celle d'un cétacé. Elle était perpendiculaire aux ailerons. Comme un requin.

- Quand même, un mégalodon, tu te rends compte...
- J'ai une idée pour aller plus bas sans qu'il nous repère.
- Ah bon ? Et comment ?
- En utilisant des Inspiration.

Ces blocs très particuliers permettent de recycler l'air expiré par le plongeur et de respirer en circuit fermé, grâce à un système d'absorption du dioxyde de carbone produit à chaque expiration. Le mélange gazeux inspiré est contrôlé par une électronique sophistiquée. L'autonomie peut monter à huit ou dix heures, au lieu d'une heure avec une bouteille conventionnelle. Un autre avantage réside dans le fait qu'avec un recycleur, on ne produit absolument aucune bulle. Il s'agit donc du matériel idéal pour voir sans être vu.

- Un recycleur n'empêche pas la narcose.

- Sauf si on le remplit de trimix. Là, on peut descendre jusqu'à cent trente mètres sans difficulté, voire plus bas.

- Oui, bon, c'est vrai. Il ne reste plus qu'à régler deux petits détails qui semblent t'échapper : le premier, c'est qu'aucun club sur l'île ne peut préparer de trimix. Et le second, c'est qu'aucun ne loue de recycleur non plus.

- Nous allons les faire venir d'Athènes.

- Quoi ? Mais comment ?

- Je vais appeler Nikos.

- Ton ami chez qui nous avons passé la nuit ?

- Oui. Il travaille au Pirée, dans la Marine. Il a accès à ce genre d'équipement. Je vais lui demander de nous mettre deux recycleurs sur le premier bateau rapide du matin. Celui de 7h20 arrive à 11h10. Si on l'attend au quai avec le Zod, on peut démarrer notre plongée vers midi et rester au fond jusqu'à 20h au moins.

- Tu connais tous les horaires des ferries par cœur, en plus ?

- J'avais repéré ceux-là quand on préparait le voyage avec Claire. Ces bateaux s'appellent des Highspeed, d'énormes catamarans fabriqués en Australie, avec des moteurs très puissants. Ils peuvent transporter huit cents passagers à quarante noeuds. Mais l'inconvénient, c'est qu'ils sont entièrement fermés, à cause de la vitesse. Il n'y a pas de pont extérieur. C'est pour ça qu'on a préféré prendre un ferry normal en restant sur le pont, pour mieux profiter de l'arrivée dans la caldeira.

J'ai levé le doigt pour émettre une nouvelle objection mais je suis resté bouche bée pendant plusieurs secondes. L'idée commençait à me plaire. À m'exciter, même. La traque au requin géant disparu. Enfin, du moins, s'il daignait se montrer là où on l'attendrait. C'est grand, la mer.

Chapitre 10

Vigie

L'aigle ne chasse pas les mouches.

MC Solaar

Charlie a appelé Nikos depuis la plage. Le coup de fil n'a duré que quelques minutes, principalement pour papoter sur nos super vacances à Santorin. Quand Charlie a ajouté, comme si l'idée venait de lui passer par la tête, que nous aurions besoin de deux recycleurs au trimix pour le lendemain matin, Nikos a simplement répondu : kamina problema. Aucun problème.

Nous avons eu beaucoup plus de mal avec Claire. Elle trouvait notre projet totalement débile, dangereux et irresponsable. Et c'est un euphémisme. On en a pris plein la tête pendant une bonne demi-heure. Comme si ce n'était pas suffisant, elle a ajouté :

- Et je vais faire quoi, moi, pendant huit heures seule sur le Zod, en attendant que vous vous décidiez à remonter ? Du point de croix ? De la peinture sur soie ? Merde, on est sur l'une des plus belles îles du monde et je passe mes journées à griller sur une barque pendant que vous vous éclatez. Merci les vacances.

On s'est sentis vraiment mal. On a fini par promettre que ce serait notre dernière plongée du séjour et qu'ensuite, on ferait tout ce qu'elle voudrait jusqu'à notre départ. Comme il était hors de question qu'elle reste, effectivement, sur le bateau pendant tout ce temps-là en plein soleil, je lui ai proposé qu'elle aille s'amarrer à la crique la plus proche dès qu'on aurait commencé notre descente. Elle pourrait ainsi s'installer plus confortablement, avec un bon bouquin, un petit panier repas, en profitant de l'ombre des rochers si elle le voulait. On enverrait un de nos parachutes vers la surface pour qu'elle nous repère. Il lui suffirait de jeter un coup d'œil de temps en temps.

- Un parachute ? Comment ça ? Quel parachute ?
- On en a chacun un sur nous quand on plonge. C'est un manchon en toile rouge, d'environ cinquante centimètres de long, qu'on gonfle avec un peu d'air si on veut qu'il parte flotter à la surface. Il est relié par une cordelette à nos gilets. Son utilisation normale, c'est

d'indiquer aux bateaux qu'il y a un ou plusieurs plongeurs sous l'eau en train de remonter. Tu n'auras qu'à venir avec le Zodiak là où tu le verras sortir, on sera à l'autre bout du fil.

- Et si vous avez une grosse galère, je fais quoi ?

On s'est regardés, Charlie et moi. Si on avait une galère à cette profondeur, rien ni personne ne pourrait nous sauver.

- Il n'y aura pas de galère.

- Ben voyons !

- Il n'y aura pas de galère. On descend, on se pose dans un coin tranquille, on prend zéro risque, on regarde, c'est tout. Et quand nos ordi nous disent qu'avec les paliers il est temps de remonter, on remonte. Il n'y aura pas de galère.

- C'est censé me rassurer, cette réponse ?

- On a déjà fait ce genre de plongées, tu sais. Tout se passera bien.

Sur la route du retour, Claire n'a pas desserré les mâchoires. Malgré la splendeur du panorama pendant que nous parcourions toute la caldeira du sud au nord, l'ambiance était lourde et morose.

Après avoir mangé, Claire est immédiatement partie dans sa chambre et a fermé la porte derrière elle. Message clair.

- Je crois que je vais dormir sur le canapé, a dit Charlie à voix basse.

- Tu peux venir dans mon lit si tu veux. Mais je te préviens : pas de sexe ce soir, il faut que je sois en forme pour demain.

Nous avons pouffé, le plus silencieusement possible.

- Bon, demain matin, il faut qu'on repasse par le club pour prendre d'autres combis. Celles qu'on a sont des semi-étanches et à la profondeur où on va descendre, ça va cailler grave.

Les combinaisons que l'on utilise habituellement protègent raisonnablement du froid mais elles laissent néanmoins passer l'eau jusqu'à la peau, d'où leur qualificatif de semi-étanche. Lorsqu'un plongeur veut se protéger plus efficacement du froid, il préfère mettre une combinaison totalement étanche, ce qui lui permet de porter des vêtements chauds en dessous. Nous n'avions qu'un pull léger chacun et, bien sûr, pas de collants. Nous avons donc décidé de mettre deux couches de t-shirts en plus du pull. Quant à nos jambes, nous les protégerions en portant jeans et chaussettes. Il suffisait de prendre des combis suffisamment larges.

- Nous nous habillerons à la dernière minute sur le bateau, sinon on va crever de chaleur.

- Claire va nous prendre pour des clowns, quand elle va voir notre attirail.
- Au moins, ça la fera rire.

Le lendemain matin, nous avons à nouveau traversé la caldeira en sens inverse, passé la pointe d'Akrotiri, puis nous sommes remontés le long de la côte à l'est jusqu'à Kamari où se trouvait le club de plongée.

Nous avons pris des combis étanches deux tailles trop grandes. Le patron nous a dit :

- Plongée profonde ?
- Oui, enfin, assez profonde.
- Mais vous êtes limités à soixante mètres si vous plongez à l'air.
- Euh, oui, bien sûr, mais c'est que...
- ...on veut juste rester un peu plus longtemps au fond et hier, on a eu vraiment froid en allant aussi bas.
- Ah. Vraiment.

Il sentait qu'on lui cachait quelque chose, mais nous n'avons pas relevé. Au bout de quelques secondes, il a rompu le silence.

- Vous prenez deux blocs d'air, alors ? Ou quatre ?
- Eh bien, euh... Charlie, qu'est-ce que tu en penses ?
- Oh, ben, disons seulement deux. Faut pas trop tirer sur la ficelle, on ne va faire qu'une seule plongée, aujourd'hui.
- Je vois.

Nous avons chargé les combis sur le Zodi où nous attendait Claire. Charlie a commencé à défaire l'amarre et j'ai lancé le moteur. Le patron s'est approché sur le ponton.

- Vous êtes sûrs que vous n'oubliez rien ?
- On oublie quelque chose ?
- Vos blocs.
- Nos...
- Quels blocs ? a dit Claire.
- Mais oui, nos blocs, a enchaîné Charlie en la fusillant du regard. Décidément, on est mal réveillés ce matin.

- Putain, vous m'énervez avec vos plans à la noix, a-t-elle grommelé assez bas pour que nous soyons seuls à l'entendre.

Une fois les blocs à bord, nous sommes partis pour une nouvelle grande boucle autour de l'île principale jusqu'au port d'Athinos. Sur la route, j'ai dit à Charlie :

- Tu sais, on peut les utiliser quand même, ces blocs, en fait.
- En sécurité pour la remontée, tu veux dire ?
- Exactement. Puisque le Zod ne va pas rester à l'ancre, on va se servir de sa chaîne pour fixer une bouée. On descend les bouteilles avec nous jusque vers, disons, cinquante mètres et on les accroche à la chaîne. Comme ça, si au retour on est un peu juste avec les recycleurs, on pourra toujours basculer dessus pour faire nos paliers plus tranquillement.
- Bonne idée. On va faire ça.

Nous sommes arrivés au débarcadère d'Athinos vers 10 heures. Il nous restait une heure à patienter. Pendant que je gardais le bateau, Claire et Charlie sont allés faire quelques courses : elle des sandwiches et de l'eau, lui dix kilos d'abats de poisson qu'il a soigneusement enveloppés dans plusieurs sacs en plastique superposés avant de les ranger à l'abri du soleil dans le coffre du Zod.

À 11h10 précises, le Highspeed a accosté. Un fois tous les passagers débarqués, nous sommes montés à bord et avons demandé à parler au capitaine de la part de Nikos. Il est arrivé une minute plus tard et nous a confirmé avec un grand sourire que nos recycleurs étaient à bord. Un membre de l'équipage nous les a apportés sur un petit chariot à roulettes. Ils étaient flambants neufs. Nous avons ouverts les carénages pour un rapide contrôle visuel. Tout semblait normal. Nikos avait laissé un mot à l'intérieur de l'un des deux. Il nous précisait quelques détails techniques d'utilisation. Il fallait que nous remettions le matériel à bord du Highspeed partant le lendemain d'Athinos à 11h30.

Lorsque nous sommes redescendus à terre avec nos énormes blocs sur les épaules, un petit attroupement de curieux s'est formé. L'un d'entre eux m'a semblé familier. Charlie l'a vu aussi.

- Merde, m'a-t-il murmuré, c'est Kyros.
- Qui ça ?
- Kyros Almétis, l'un des moniteurs du club. On l'a croisé là-bas ce matin. Il a dû arriver ici par la route.

- C'est gagné pour la discrétion.

Kyros nous a fait un grand sourire et s'est approché de nous.

- C'est du beau matériel que vous avez reçu là.
- Oui, en effet, a répondu Charlie. On avait envie de profiter mieux des fonds en restant plus longtemps sous l'eau qu'avec un dix-huit litres.

- Mais vous avez aussi pris deux dix-huit litres au club, ce matin.

- C'était à tout hasard, ai-je dit, au cas où les Inspiration n'auraient pas pu nous être acheminés à temps.

- Ah, c'est donc pour ça que vous avez failli oublier vos blocs en partant, tout à l'heure. Le patron s'est vraiment demandé ce que vous aviez dans la tête. Vous ne vouliez pas le vexer en lui disant que vous alliez recevoir ces petits bijoux, c'est ça ?

- Oui, vous avez tout compris, a dit Charlie.
- On compte sur vous pour ne rien lui dire, ai-je ajouté.
- Kamina problema. Vous avez quoi comme mélange gazeux ?
- Oh, juste de l'air normal. On ne va pas très bas, c'est juste qu'on veut...
- ...bien profiter des fonds, a complété Kyros, oui, vous me l'avez dit.
- Voilà, c'est ça. Bon, excusez-nous, il faut qu'on y aille.

- Bien sûr, bien sûr. Dîtes, entre la location des recycleurs et le trajet en Highspeed, ça vous a coûté une petite fortune, non ? Vous avez dû repérer un site vraiment exceptionnel. Parce que, bon, honnêtement, ces grandes parois noires monotones avec juste les habituelles gorgones, les girelles et les poulpes comme partout ailleurs en Méditerranée, ça n'est quand même pas si excitant que ça, pour des plongeurs expérimentés comme vous, si ?

Il se payait carrément notre tête. Ou alors, il tenait à nous montrer qu'il ne croyait pas un mot de notre prétexte à deux balles. J'ai répondu.

- Vous trouvez ces fonds monotones parce que vous les connaissez bien, mais pour nous, c'est très dépaysant, vous savez.

- Absolument, a renchéri Charlie. Chaque plongée est différente.

- Quand même, vous devez en avoir eu pour au moins six ou sept cents euros. Rien que pour une plongée, ça fait beaucoup.

- Oh, ben, vous savez, l'argent, c'est fait pour être dépensé.
- Si vous le dites.
- Faut vraiment qu'on y aille, maintenant.

- Bien sûr, bien sûr. Eh bien, bonne plongée.
- Merci. À demain au club, peut-être.

Nous avons pris le large. Pendant que nous nous éloignons, il est resté là, sur le quai, à nous observer, jusqu'à ne plus être qu'un point minuscule. Il devait se demander où nous avons tellement envie de passer huit heures sous l'eau. Nous n'avons pas essayé de finasser en prenant une autre direction que la vraie. Du haut des falaises, notre bateau aurait été enfantin à repérer de toute façon.

Après avoir jeté l'ancre pour la troisième fois à l'aplomb du jardin suspendu, nous avons enfilé nos jeans, t-shirts, pulls, chaussettes. Il était midi, en plein soleil. Nous nous sommes mis à avoir vraiment très chaud et il fallait encore qu'on enfile nos combis par-dessus et qu'on attache nos ceintures de plomb avant de pouvoir nous jeter à l'eau, où nous avons terminé de nous équiper – palmes, masques, recycleurs. On commençait sérieusement à ressembler à des astronautes ou à des pilotes de chasse. Les doubles afficheurs tête haute avaient leurs quatre diodes au vert. Nous étions parés.

Un reflet m'a fait tourné la tête vers la falaise. Quelqu'un était là, à nous regarder avec des jumelles. Je l'ai montré du doigt à Charlie.

- Ça doit être cette petite fouine de Kyros.
- Et il n'y a pas que lui. Regarde là-bas.

Trois cent mètres plus au sud, la silhouette d'un autre homme se détachait au sommet de la paroi abrupte. Son allure était facile à reconnaître. L'archéologue grognon d'Akrotiri. Décidément, ils n'avaient pas grand-chose à faire, tous les deux. Surtout que le spectacle était quasiment terminé.

Claire nous a fait passer l'un après l'autre les deux blocs supplémentaires accrochés à leur stab, puis les sacs de poisson que Charlie a glissé dans son gilet. Au moment où nous avons rabattu nos masques sur les yeux, elle s'est penchée vers nous en s'appuyant sur le boudin du Zod et nous a dit, d'une voix un peu serrée :

- Faites bien attention, hein ? Je tiens très fort à vous. Tous les deux. Ne vous avisez pas de rester coincés en bas ou de vous faire bouffer, rien que pour m'échapper.

Nous avons hoché la tête.

- Sinon, je vous en voudrai toute votre vie, a-t-elle ajouté dans une vague tentative de faire de l'humour.

Nous l'avons regardée longuement. Elle a fait le geste de nous envoyer à chacun un baiser. Après un dernier signe OK, nous nous sommes enfoncés rapidement le long de la chaîne. Le silence nous a frappé tout de suite : aucun bruit de bulle puisque nous étions en circuit fermé. Nous n'entendions que notre propre souffle. Au moment où nous passions la barre des trente mètres, nous avons entendu le bourdonnement lointain du moteur du Zod. Claire avait mis la bouée en place et partait s'installer sur le bord.

L'ancre s'était agrippée à quarante cinq mètres de fond. Nous nous sommes débarrassés de nos deux blocs d'air et les avons liés à la chaîne grâce aux sangles des stabs. Sans tarder, nous avons ensuite poursuivi la descente, franchissant sans difficulté la barrière théorique des soixante mètres grâce au mélange d'oxygène, d'azote et d'hélium que nous respirions. La composition en était ajustée en permanence par les calculateurs des Inspiration en fonction de notre profondeur.

Nous avons allumé nos torches. Aux environs de cent mètres, nous nous sommes mis à chercher où établir notre planque. Il fallait que nous ayons une vue aussi dégagée que possible, mais sans trop nous exposer non plus. Nous avons trouvé l'endroit idéal à cent huit mètres, un grand plateau de plusieurs dizaines de mètres de large avec, à flanc de paroi, un repli qui créait une sorte de petit dôme sous lequel nous pouvions nous installer.

Charlie s'est avancé de quelques mètres à découvert. Il a saisi le couteau attaché à son mollet et a sorti de son stab le sachet en plastique, qu'il a fendu largement d'un coup de lame avant de le poser sur le fond en l'agitant un peu, puis il m'a rejoint sous le dôme. Un nuage trouble a diffusé de l'ouverture et s'est mis à dériver lentement vers le bord du plateau et l'abîme qu'il surplombait.

Il ne restait plus qu'à patienter, en espérant que notre appât ne soit pas repéré par un simple mérou avant que le requin géant ne se décide à venir faire un tour par ici. Nous avons éteint les torches pour économiser les batteries. Nos yeux se sont petit à petit habitués à la pénombre. Nous pouvions même distinguer le sac d'abats. Grâce à nos couches de vêtements, la température, bien que basse, était supportable.

Le silence était total.

Nous étions dans le noir, au milieu d'un volcan englouti, avec plus de cent mètres d'eau au dessus de la tête, à attendre de rencontrer un monstre préhistorique capable de nous avaler d'une bouchée.

Les vacances, quoi.

Chapitre 11

La traque

*Holding my last breath
Safe inside myself are all my thoughts of you
Sweet raptured light, it ends here tonight*

Amy Lynn Lee

Les minutes se sont écoulées lentement. Le peu que nous pouvions supposer du mégalodon, si c'en était bien un, c'était qu'il devait avoir à peu près les mêmes caractéristiques qu'un requin : un odorat très développé, des capteurs de variation de pression extrêmement sensibles et un appétit vorace. La plongée de la veille nous avait appris qu'il était par contre totalement indifférent à la lumière de nos torches. Autrement dit, tant que nous resterions immobiles, il ne nous détecterait pas.

Le froid a commencé à devenir désagréable. J'ai fait signe à Charlie que j'allais me bouger un peu en restant dans son axe de vision. Je me suis mis à palmer et à battre des bras, en faisant plusieurs grandes boucles au dessus du plateau. À un moment, je me suis approché de son bord et j'ai regardé vers le bas. Le noir le plus total. Normal, le fond devait se trouver au moins deux cents mètres plus bas, voire deux cent cinquante. J'ai allumé ma torche. Le faisceau bleuté n'a pas changé grand-chose, égratignant à peine l'immensité du néant que je survolais.

Je suis revenu vers le dôme où Charlie attendait. Il semblait ne pas être aussi sensible au froid que moi. Il était comme suspendu entre deux eaux, totalement inerte. Je voyais sa cage thoracique inspirer et expirer l'air lentement, profondément. Peut-être s'aidait-il d'une de ses techniques de respiration dont il m'avait parlé une fois. Celle que les lamas tibétains lui avaient apprise⁵. Drôle d'endroit pour se mettre en état de méditation. À moins qu'au contraire, ce ne soit le lieu parfait : isolé de tout bruit et de toute distraction, à la lisière de la vie et de la mort et, qui plus est, en apesanteur. Que voyait-il au fond de lui-même ? Et moi, que voyais-je, qui voyais-je ?

⁵ Voir « Là où tu es ».

Je me suis tourné sur le dos, bras en croix, flottant à cinquante centimètres au-dessus du fond. Très haut, le soleil faisait une petite tache à peine plus lumineuse, à travers l'énorme épaisseur d'eau qui nous séparait de l'air libre. Claire devait être allongée sur le bord, toutes ses pensées tournées vers nous. Ou peut-être nageait-elle pour se rafraîchir et tromper l'attente. Autour d'elle – et de nous, cent mètres plus bas – l'immense cratère de vingt kilomètres de diamètre grillait sous les rayons du soleil, lui qui avait connu tant d'épisodes bien plus brûlants. Des milliers d'humains le parcouraient comme des fourmis agitées, poursuivant les chemins brouillés de leurs destins mélangés, se croisant ou s'ignorant, et certains, s'aimant. Au-delà des murailles de lave, la mer Égée, parsemée d'îles, s'étendait jusqu'aux trois grands continents qui la bordaient, où encore plus d'humains vivaient, naissaient, mouraient. Quelque part, très loin, Sibylle se demandait où j'étais. Pouvait-elle l'imaginer ? Elle qui vivait sur une île au milieu des terres, me voyait-elle, en ce moment, au fond d'une mer au milieu d'une île ? Son visage doux et mystérieux était là, devant mes yeux fermés. Les traits de Claire sont venus se superposer, l'image de Claire à califourchon sur moi, les bras étendus et les seins gonflés de désir, en train de jouir comme elle l'avait fait avec Charlie.

J'ai ouvert les yeux et je me suis remis sur le ventre. J'avais dérivé lentement à nouveau jusqu'au bord du plateau. Une idée m'est venue. Si nous voulions faire venir notre ami géant, il fallait l'attirer avec un peu plus que quelques abats perdus au milieu d'une masse d'eau phénoménale.

J'ai ramassé à deux mains un petit bloc de lave de la taille d'un ballon de foot et je me suis mis à taper de façon régulière contre le sol. Dans l'eau, le son se déplace quatre fois plus vite que dans l'air et il porte beaucoup plus loin en raison de sa densité, mille fois plus élevée. Un requin n'a pas d'oreilles localisées de part et d'autre de la tête, comme un mammifère. Il est tout entier une immense oreille, grâce aux capteurs répartis le long de son corps, du museau à la queue.

Charlie m'a rejoint. Il a immédiatement compris. Saisissant une autre pierre, il a frappé le sol au même rythme que moi. Nous avons continué ainsi pendant deux ou trois minutes. Puis il m'a fait signe d'arrêter et de revenir nous mettre à l'abri. Si le mégalodon surgissait de nulle part pendant que nous nous trouvions à découvert, au point exact d'où partaient les sons qui étaient censés l'attirer, il nous goberait sans que nous ayons le temps de faire un geste.

Une fois sous le dôme, j'ai eu une autre idée. J'ai empli totalement mes poumons, puis j'ai retiré l'embout de ma bouche et j'ai crié le plus fort possible, dans un grand dégagement de bulles. J'ai entendu distinctement Charlie rire à côté de moi à travers ses tuyaux, puis il a fait de même pendant que je tirais à nouveau sur l'embout pour reprendre mon souffle.

Soudain, il était là.

Au bord du plateau, à moins de quinze mètres de nous.

Aucun doute, ce n'était pas un requin-baleine, il n'en avait ni la silhouette ni les motifs colorés sur la peau. En fait, il ressemblait exactement à un grand requin blanc, en plus massif et surtout, en beaucoup plus grand que le plus grand connu. Nom de Dieu, il devait frôler les vingt mètres de long et bien six mètres de haut, aileron non compris.

Le carcharodon mégalodon ne serait plus jamais pour nous un simple sujet de controverse entre plongeurs ou chercheurs. Il existait. Nous le voyions de nos yeux.

Inutile de dire que nous ne faisons plus un bruit. J'ai commencé à porter très lentement ma main à la poche de la stab où je mettais habituellement mon appareil photo. Et puis j'ai réalisé que je ne l'avais pas pris, à cause de la profondeur à laquelle nous allions descendre. Nos caissons étanches étaient des modèles standards, qui résistent jusqu'à cinquante mètres maximum. Rien à voir avec les équipements pro, qui supportent des pressions bien plus importantes mais qui ne seraient même pas entrés dans nos sacs à dos, tellement ils sont volumineux. Nous ne garderions de cette rencontre exceptionnelle que nos souvenirs. Nous saurions, nous, que le mégalodon vivait toujours mais vraisemblablement, personne ne nous croirait. Nous n'aurions aucun moyen de le prouver. Raison de plus pour profiter encore plus intensément de ces instants éphémères.

La superbe bête s'est déplacée avec une légèreté fascinante jusqu'au sac plein de restes de poissons, qui semblait tout à coup minuscule à côté d'elle. Elle l'a aspiré comme on avale une cacahuète. Puis elle s'est immobilisée pendant un bon moment. Oui, bien sûr, elle devait se dire que ça ne collait pas. Jamais une proie aussi minuscule, et surtout aussi morte, ne pouvait être la source des bruits qu'elle avait entendu, peut-être à plusieurs kilomètres de distance. Les vibrations provoquées par les pierres venaient d'un animal forcément plus gros. Et les cris que nous avons poussés ne ressemblaient en rien à aucune proie connue, aussi loin que devait remonter sa mémoire. D'ailleurs, quel âge pouvait-elle avoir ?

Un grand requin blanc vit une trentaine d'années, un requin-baleine autour de soixante ans. À l'intérieur d'un même ordre, plus une espèce est de grande taille, plus sa longévité

augmente. En tout cas, c'est vrai des requins, comme des tortues d'ailleurs. Peut-être que ce mégalodon vivait là depuis quatre vingt ou cent ans. Et si tel était le cas, c'est que d'autres y vivaient aussi, à moins qu'ils ne s'accouplent ou naissent dans une région différente. Fascinant... quelque part, ici ou ailleurs, des colonies entières de mégalodons continuaient à vivre et à se reproduire depuis des centaines de milliers d'années.

Oh là, il venait vers nous. Nous nous sommes figés complètement, arrêtant même de respirer. La masse monumentale de son corps a occulté tout notre champ de vision. Son muflle s'est approché dangereusement. S'il nous touchait, il nous bousculerait et sentirait que nous n'étions pas un élément du décor. Il pouvait tout à fait nous croquer juste par curiosité. Heureusement, le petit dôme de lave qui nous entourait le gênait. Il s'est arrêté à moins de dix centimètres de nous puis a reculé lentement. Dans un mouvement presque gracieux, il a fait demi-tour sur place. Sa queue, verticale, était désormais dressée devant nous, du moins ce que nous pouvions en voir. Elle devait frôler les sept ou huit mètres de haut, l'équivalent d'un immeuble de trois étages. Il l'a agitée de droite à gauche pour avancer.

Le remous créé nous a jeté l'un contre l'autre et nos recycleurs se sont cognés bruyamment. En l'entendant, le mégalodon s'est tourné face à nous en moins de deux secondes. Puis il a disparu sur notre gauche. Nous avons de nouveau vue sur le plateau entièrement vide. Où était-il parti ? J'ai voulu m'avancer hors de notre abri pour jeter un coup d'œil. Mais Charlie m'a retenu fermement et m'a fait signe de bien nous coller contre la paroi. À peine l'avais-je fait que la gueule entrouverte du monstre s'est matérialisée devant nous. Il s'était mis sur le côté, ayant la même contrainte que tous les requins pour happer une proie, celle d'avoir la bouche en arrière du museau. Nous avons eu une vue terrifiante sur ses dents triangulaires démesurées, les plus longues faisant bien trente centimètres de long. Il a tenté à plusieurs reprises de nous saisir en claquant des mâchoires mais, à nouveau, les replis basaltiques l'ont maintenu juste assez loin pour qu'il échoue.

Il a reculé de quelques mètres. Il n'avait pas l'air de vouloir abandonner. Le problème, c'est que s'il décidait de rester là suffisamment longtemps, nous n'aurions plus qu'à choisir entre mourir noyés ou dévorés. Certes, nous avons encore plusieurs heures d'autonomie, mais nous devons en conserver une bonne partie rien que pour la remontée et ses paliers, aussi fastidieux qu'indispensables.

Notre salut est venu d'un banc d'une dizaine de grands thons rouges, apparu au bout du plateau pour son plus grand malheur. Le mégalodon s'est aussitôt jeté sur eux et en a happé

plusieurs d'une seule bouchée. Nullement rassasié, il a ensuite pris en chasse les rescapés, disparaissant rapidement dans la nuit des grands fonds. C'était l'occasion idéale pour nous de nous éloigner le plus rapidement possible. Nous avons eu ce que nous voulions, il était inutile de prendre plus de risque.

Nous avons allumé nos torches pour nous inspecter mutuellement avant d'entamer la remontée. Malgré le choc quand nous nous étions cognés, nos recycleurs semblaient parfaitement intacts. Aucune trace de fuite, pas même une éraflure. Au moment où j'allais éteindre ma lampe, le faisceau a accroché par hasard la plus hallucinante des visions. Sur la paroi qui formait le fond de notre abri était gravé le même symbole que celui des médailles. Charlie s'est approché et a doucement passé sa main sur la gravure. Depuis quand était-elle là ? Forcément depuis une époque où la caldeira n'était pas encore envahie par la mer, donc au moins trois mille cinq cents ans, peut-être bien plus. Le plateau où nous nous trouvions avait-il été une agora ou un lieu de culte à la déesse aux serpents ? Des vestiges plus nombreux se trouvaient-ils dans la fosse inaccessible qu'il bordait désormais ? Des Atlantes avaient-ils parcouru cet endroit, insoucians, avant l'éruption qui allait leur coûter la vie et détruire leur civilisation ?

Charlie m'a tapé sur l'épaule et a fait le X de ses bras puis le signe de la remontée. Il avait raison, il fallait qu'on parte. Tout en surveillant de près les indications des calculateurs des recycleurs, seuls à pouvoir nous donner les bons paramètres de remontée avec le mélange de trois gaz que nos ordis ne pouvaient gérer, nous avons pris le chemin de la surface en restant le plus près possible de la paroi, à tout hasard. Si le mégalodon revenait, il valait mieux éviter de lui faciliter la tâche en nous trouvant en pleine eau.

Durant la remontée, nous avons fréquemment regardé vers le bas, nous attendant à voir surgir le mégalodon à tout instant, comme s'il avait pu nous suivre à la trace. Nous avons commencé à nous détendre vraiment une fois parvenus au niveau de l'ancre.

Il nous restait largement assez de réserve avec nos recycleurs, nous avons laissé les blocs d'air accrochés à la chaîne, il nous suffirait de les remonter une fois à bord du Zod. À trente mètres de l'air libre, nous avons gonflé les deux parachutes pour que Claire sache que notre retour était imminent et vienne nous prendre. Ils ont filé vers la surface.

Nous avons senti très vite que quelque chose d'anormal avait dû se produire. Pendant les dix minutes qui nous restaient à passer sous l'eau, à aucun moment nous n'avons entendu

le moteur du bateau en train d'approcher. Nous avons enfin sorti la tête de l'eau et retiré nos masques.

Au bout de la chaîne, il n'y avait que la bouée.

Le Zod n'était visible nulle part, ni en mer, ni sur la côte proche.

Où était passée Claire ?

Chapitre 12

Le temple d'orichalque

Une bouffée d'air froid nous frappa en plein visage. Il régnait une véritable température de cave dans la nouvelle salle où nous venions d'entrer.

Pierre Benoît (L'Atlantide)

Nous n'avons pas eu le temps de nous inquiéter. Le Zod a surgi au sud, passant le cap d'Akrotiri et venant droit sur nous. Quelle idée avait pris à Claire de partir de l'autre côté de l'île pendant que nous étions sous l'eau ? D'accord, elle avait dû se dire qu'on ne reviendrait pas avant un bon moment, mais quand même, elle aurait pu rester là, tranquillement, dans la crique la plus proche, en surveillant de temps en temps si elle ne voyait pas émerger nos parachutes.

Charlie semblait aussi stupéfait que moi. Ça ne ressemblait pas à Claire de se comporter avec autant de désinvolture. À peine le Zod arrivé à notre hauteur, il lui a crié :

- Ben alors ? Tu étais où ? Partie faire du shopping ? C'est quoi, ce plan, de te barrer pendant qu'on est au fond ? Et si on avait eu un problème ?

- J'ai un truc incroyable à vous raconter. Faites-moi passer vos blocs, il faut qu'on aille à Akrotiri.

- Quoi ? Mais qu'est-ce que tu...

- Magnez-vous ! Vos recycleurs !

Elle devait être vraiment énervée parce qu'elle les a soulevés comme un rien pour les poser à bord du Zod. Pourtant, chacun devait peser dans les vingt cinq kilos. Nous avons grimpé à bord et j'ai remonté la chaîne, ramenant les deux blocs d'air et l'ancre. Nous étions tellement surpris par l'attitude de Claire que nous n'avons même pas essayé de lui raconter notre rencontre extraordinaire avec le mégalodon. Nous avons ôté nos combis et nos couches de vêtements. Une fois à nouveau en short, nous nous sommes assis face à face, Charlie et moi, nous faisant passer une bouteille de Loutraki pour nous désaltérer un peu. J'ai fini par me lancer.

- Bon, puisque notre plongée n'a pas trop l'air de t'intéresser, tu pourrais peut-être nous raconter ton après-midi à la plage ?

- J'ai suivi Kyros.

- Tu as quoi ?

- J'ai suivi Kyros. Je ne l'ai pas trouvé net, ce mec, à foutre son nez partout au port quand on chargeait le Zod et encore moins à venir mater pendant que vous vous prépariez à plonger. Dès que vous avez disparu sous l'eau, il est allé droit sur l'archéologue en faisant des grands gestes.

- Quel genre de gestes ?

- J'ai cru une seconde qu'il lui faisait simplement signe de l'attendre mais en fait, il semblait furieux. L'archéologue a fait demi-tour et s'est mis à courir, il a disparu derrière la falaise. Kyros est revenu sur ses pas, en courant aussi. Il est passé derrière un rocher et j'ai entendu une voiture démarrer. Ça devait être la sienne, je suppose. Je me suis dit qu'il allait probablement à Akrotiri pour retrouver l'archéologue. Par la mer, j'avais une chance d'arriver à peu près en même temps que lui, vu l'état des routes. Oui, d'accord, c'était un peu léger de vous planter là, mais comme vous n'alliez pas remonter avant plusieurs heures, j'ai tenté le coup, voilà. De toute façon, je suis revenue juste au moment où vous êtes ressortis, alors on ne va pas en faire un flan, OK ? Bref, j'arrive à la plage d'Akrotiri et là, coup de bol, je le vois descendre de sa voiture devant une maison un peu en retrait. Il ne m'a pas vue, il est entré direct. J'ai échoué le Zod sur le sable et j'ai couru jusqu'à la maison. J'ai pu m'en approcher sans problème. Les fenêtres étaient grandes ouvertes, j'ai entendu des éclats de voix. J'ai reconnu la voix de l'archéologue, il geignait. Kyros était en train de l'engueuler mais je ne comprenais pas un mot sur trois tellement ils parlaient vite, sauf qu'ils répétaient souvent les mots « eidolo » et « metallio ».

- Effigie et médaille, a dit Charlie.

- Exactement. Et aussi un nom, que je ne connaissais pas mais qui n'est pas difficile à comprendre : Ophithea.

- Vous pouvez traduire pour moi ? ai-je demandé.

- Ophis, le serpent. Thea, la déesse. La déesse aux serpents. Ça a duré un bon moment et puis, tout d'un coup, ils ont cessé de parler. Je me suis un peu penchée pour voir par la fenêtre. Ils n'étaient plus là. Il n'y avait plus un bruit. J'ai mis une bonne minute à comprendre qu'ils avaient dû quitter la maison par l'arrière. J'ai fait le tour et j'ai eu tout juste le temps de les voir disparaître au bout d'une petite ruelle. Pas besoin d'être Nestor Burma pour comprendre où ils allaient.

- Le champ de fouilles.
- Oui.
- Et, bien sûr, tu les as suivis.
- Ben oui, sinon à quoi ça aurait servi que j'arrive jusque là ? Une chance qu'ils n'aient pas refermé le portail d'accès derrière eux, ça m'a évité de sauter par-dessus.
- Je ne pense pas que ça t'aurait retenue, de toute façon.
- Certainement pas, en effet. Bon, alors, je commence à m'engager dans l'allée centrale et les ruines de maisons, plutôt moches d'ailleurs. Un vrai foutoir la façon qu'ils ont eu de déblayer ça en laissant des échafaudages partout. C'est presque aussi désastreux que le palais de Minos à Heraklion. On dirait plus un terrain vague couvert de gravats qu'un site archéologique. Et ce toit en métal, on se croirait dans un immense entrepôt à l'abandon. Tout juste s'il n'y a pas des tags partout.
- Tu ne veux pas sauter la visite touristique, s'il te plaît ?
- OK, OK. Bref, je les ai suivi un petit moment en restant suffisamment loin pour être hors de vue et...
- Comment tu savais où ils allaient si tu ne les voyais pas ?
- Hé, tu me laisses raconter, oui ? Il suffisait d'aller dans la direction de leurs éclats de voix, c'est pas sorcier. Sauf qu'au bout de quelques minutes, il s'est passé un truc vraiment bizarre. Je les entendais encore mais impossible d'aller plus loin. J'étais à la limite de la zone déblayée et, devant moi, j'avais toute la partie du site qui est toujours ensevelie. Pas moyen d'avancer plus. Pourtant, ils étaient là, tout près. J'avais beau chercher, je ne voyais pas par où ils avaient pu passer. Je ne vous dis pas à quel point je me sentais frustrée. J'étais là, face à une paroi de pierre ponce et juste de l'autre côté, je les entendais parler. Impossible de comprendre leurs mots mais, par contre, j'étais certaine que Kyros était menaçant et l'archéologue, terrifié. Et puis soudain, un cri horrible, puis un autre, puis plus rien. Silence total. J'ai eu très envie de me barrer en courant le plus vite possible, mais je n'en ai pas eu le temps. A trois mètres sur ma gauche, un gros bloc de basalte posé contre la paroi s'est mis à bouger lentement en raclant le sol.
- Un passage secret.
- Oui. En une demi-seconde, je me suis dit que les cris que j'avais entendu, c'était l'archéologue qui venait de se faire tuer. J'ai vraiment flippé. Aucune envie de me faire courser par Kyros. Je me suis jetée à plat ventre derrière un tas de planches. Je pouvais

regarder au travers. Effectivement, c'était bien Kyros qui ressortait. Il avait du sang partout sur sa chemise et il avait l'air vraiment effrayant, je peux vous dire. Il est parti d'un pas rapide et pendant ce temps, le bloc de basalte s'est remis en place tout seul. Je ne sais pas combien de temps je suis restée planquée là, sans oser bouger. Au bout d'une éternité, j'ai fini par me décider à ressortir du site, complètement morte de trouille. Puis j'ai couru au bateau et je suis venue vous chercher. C'est pour ça qu'il faut qu'on y retourne. L'archéologue doit toujours être là-bas. Il faut trouver un moyen d'ouvrir le passage et voir s'il est encore vivant ou pas.

- Il faut surtout prévenir les flics, non ?

- Oui, bien sûr mais bon, je n'en sais rien, en fait, de ce qui a pu se passer hors de ma vue. Si on ameute les flics pour rien...

- Attends, tu as entendu crier l'archéologue et tu as vu Kyros ressortir seul et couvert de sang, quand même.

- Ben, c'est-à-dire...

- Quoi, c'est ce que tu viens de dire, non ?

- Euh, oui, mais sur la route pour venir vous prendre, je me suis un peu calmée et je me suis dit que l'archéologue, je ne l'ai pas vraiment vu aller derrière le mur de basalte. Je suis juste certaine d'avoir entendu crier et il me semblait bien que c'était sa voix. Mais de là à appeler les flics, tant qu'on n'est pas sûrs qu'il s'est vraiment passé autre chose qu'une simple engueulade, avec peut-être quelques baffes... de toute façon, ça y est, on arrive à la plage d'Akrotiri. Bon, alors, on y va ?

- Ouais, bien sûr, pas de problème, on a tout le temps. Maintenant qu'on a fini notre petite plongée, on peut bien aller faire un tour pour visiter les fouilles.

Totalement insensible à l'ironie de ma réplique, Claire a répondu :

- Tiens, au fait, votre plongée, ça s'est bien passé ?

- Oui, oui, aucun problème, on te racontera.

Nous avons échangé un regard entendu. Inutile de lui dire maintenant qu'on avait croisé un requin préhistorique grand comme un court de tennis, elle n'y ferait même pas attention.

Une fois sur la plage, elle nous a dit de prendre nos torches. Nous avons marché jusqu'à l'entrée du site. Le portail était toujours ouvert. Nous sommes arrivés jusqu'à l'endroit où devait se trouver le fameux passage secret.

- Il doit forcément s'actionner de façon simple quand on en est proche, a dit Charlie. Et en même temps, il ne faut pas que l'ouverture puisse être déclenchée par hasard si quelqu'un passe par là.

- Ça me rappelle la crypte sous la maison de Sibylle⁶. Il y avait aussi un accès dissimulé derrière une grosse pierre, également volcanique, d'ailleurs. Il fallait actionner deux leviers en même temps pour ouvrir ou fermer le passage.

- Oui, ça m'a l'air d'être la solution la plus adéquate, en effet.

- Pour la crypte, il y avait en tout quatre leviers et seulement deux d'entre eux contrôlaient l'ouverture. Toutes les autres combinaisons étaient fatales, elles libéraient des tonnes de pierres prêtes à ensevelir les intrus mal informés.

- Il pourrait bien y avoir un piège ici aussi.

- Le problème, c'est qu'on le saura seulement une fois le passage ouvert.

- Oui. Bon, où peuvent bien être les « clés » qui ouvrent ce verrou ?

- Le mécanisme permet de bouger ce bloc de basalte. Il a donc été mis en place après l'ensevelissement de la ville par la lave.

- Ce qui veut dire qu'il ne doit pas être sur les ruines mais quelque part sur la coulée elle-même.

- Peut-être sur la partie mobile, justement ?

- C'est forcément là, sous nos yeux. Comme dans « La lettre volée » d'Edgar Poe. La meilleure cachette, c'est en pleine vue, puisque personne ne peut imaginer qu'un bloc de pierre aussi énorme puisse dissimuler un passage et bouger comme un rien.

Nous nous sommes approchés et avons commencé à appuyer un petit peu partout où se trouvaient des creux ou des protubérances. En vain. Pendant que Claire et Charlie persistaient, j'ai reculé de quelques pas, un peu dépité. Et là, j'ai compris. À gauche du rocher, il y avait un trou d'une dizaine de centimètres de diamètre, à environ un mètre du sol. Et à droite, il y en avait un second, identique. Ça ne pouvait pas être un hasard. L'astuce pour éviter une ouverture par inadvertance était qu'il fallait être deux pour la déclencher, un de chaque côté. J'ai expliqué ma trouvaille à Charlie et Claire, qui ont fouillé les trous de la main. Ils ont senti quelque chose bouger quand ils ont appuyé doucement en même temps. Bingo. La porte de pierre s'est mise à glisser lentement. Je suis allé ramasser plusieurs madriers, ceux derrière

⁶ Voir « La crypte au palimpseste ».

lesquels Claire avait dû se cacher, et je les ai mis en travers de l'ouverture. Si le passage se refermait tout seul une fois que nous étions à l'intérieur, pas question de prendre le risque de rester coincés là. À tout hasard, nous avons demandé à Claire d'attendre dehors pour faire le guet et nous sommes entrés.

La première chose qui m'a frappée, ça a été le froid. Nous avons allumé nos torches, découvrant une immense salle voûtée, parfaitement circulaire. Il s'agissait de toute évidence d'un temple. Des statues d'environ trois mètres de haut, sans doute des divinités, étaient disposées sur tout le pourtour. Les parois étaient recouvertes d'un métal que je n'avais jamais vu. Il ressemblait à de l'or, sauf qu'il projetait des reflets rouge sombre. Au centre exact de la pièce se trouvait un autel, fait d'une pierre noire vitreuse que je n'eus, par contre, aucun mal à reconnaître : de l'obsidienne. Un bas-relief était gravé sur sa façade. Il représentait Ophithea. Le plateau, massif, était creusé d'une calotte d'environ quarante centimètres de diamètre sur dix de profondeur. Elle était sans doute destinée à recevoir des offrandes.

Nous avons entendu un gémissement étouffé. L'archéologue gisait au sol, derrière l'autel. Il semblait avoir été roué de coups. Kyros lui avait fait passer un sale moment, quelle qu'en soit la raison. Nous l'avons aidé à se redresser.

- Comment vous sentez-vous ?
- Mmmh... Ça va... Je... Ça va...
- Pourquoi Kyros vous a-t-il fait ça ?
- Vous... vous connaissez le Maître ?
- Le Maître ? Quel Maître ?
- Il voulait la médaille d'Ophithea. Celle que vous avez trouvée. Il me l'a prise.
- Pourquoi l'appellez-vous « le Maître » ?
- Hein ? Non, je... Vous m'avez mal compris.
- Hé, ne vous foutez pas de nous. Nous sommes deux à vous avoir entendu appeler Kyros Almétis « le Maître ».

L'archéologue semblait reprendre rapidement ses esprits – et sa morgue. Il nous a jeté d'un ton méprisant :

- Bien sûr. C'est ce que veut dire « Kyros » en grec. J'ai traduit, c'est tout.
- Il a raison, m'a dit Charlie.
- Kyros vous a pris la médaille ? ai-je poursuivi.
- Bon, écoutez, ce qui se passe entre lui et moi, ça ne vous regarde pas.

- Mais enfin, il vous a tabassé ! Et si nous n'étions pas venus vous tirer de là, vous seriez peut-être resté enfermé sans pouvoir...

- Vous êtes sur un site de fouilles interdit au public. Sortez immédiatement ou j'appelle la police.

- Quoi ? ai-je hurlé.

- Laisse tomber, m'a dit Charlie. Viens, on se barre.

- Attends, mais c'est l'hallu !

- Viens, je te dis.

Tournant le dos à l'archéologue, il m'a fait signe de me taire. Nous sommes revenus vers la sortie. Claire m'a vu surgir en premier, mâchoires serrées, puis Charlie, qui l'a tirée par le bras, ne répondant à son regard interloqué que par un bref « Plus tard ».

Nous avons marché à grands pas jusqu'au bateau, sans dire un mot. Une fois en mer, Claire a vite explosé :

- Alors ? Il est mort ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qu'il y avait à l'intérieur ?

- Non, il n'est pas mort et il nous a jetés, a répondu Charlie. Bon. Que sait-on exactement ? a-t-il ajouté en se tournant vers moi.

- L'archéologue a une peur bleue de Kyros. Il y a un temple caché dans les ruines d'Akrotiri. L'effigie d'Ophithea est gravée sur l'autel.

- Il n'y avait pas une seule trace de poussière dessus. Ni sur les statues, d'ailleurs.

- Kyros a tabassé l'archéologue pour lui piquer notre médaille.

- ...soit parce qu'il fait du trafic de vestiges antiques, soit parce qu'elle a une valeur religieuse pour lui.

- Et il y a une autre gravure relative à Ophithea à plus de cent mètres de fond, là où nous avons plongé. Ah oui, et un mégalodon aussi, ai-je ajouté.

- Un quoi ? a dit Claire.

Nous lui avons raconté notre plongée. En omettant le moment où le mégalodon a tenté de nous dévorer, bien sûr.

Chapitre 13

Sacrifice

C'est bon pour les hommes de croire aux idées et de mourir pour elles.

Jean Anouilh

On n'applaudit pas le serviteur dans la maison du Maître.

Pie X

Le premier bruit anormal qu'entendirent les habitants de Kallisté dans la torpeur de l'après-midi d'été fut celui de l'envol simultané de dizaines de milliers d'oiseaux partout sur l'île. Nombreux furent les Atlantes qui les regardèrent s'élever dans le ciel en un nuage assourdissant, avant de s'éparpiller dans toutes les directions vers le large, un comportement aussi inhabituel qu'inquiétant. Un silence pesant suivit leur départ. Même les cigales avaient cessé de striduler.

Une heure plus tard, la terre commença à trembler violemment. Du cratère central jaillit une colonne de fumée noire. Elle obscurcit rapidement le ciel, faisant tomber la nuit en plein jour. Un grondement permanent s'installa et les secousses telluriques se multiplièrent.

Les prêtres d'Akrotiri consultèrent les pythies. Elles dirent de sacrifier du bétail et d'invoquer les Dieux Primordiaux pour implorer leur clémence. Sinon, ce serait la fin de Kallisté. Au bout de trois jours de rituels incessants, Gaïa envoya pour toute réponse une nuée ardente qui dévasta tout ce qui vivait dans les terres fertiles du milieu de l'île – hommes, bêtes, plantes.

Sollicitées à nouveau, les pythies évoquèrent alors un mage aux pouvoirs redoutables, venu d'Orient plusieurs années plus tôt sur l'île de Kriti, à Knossos. Il officiait au culte noir d'Ophithea. Il se nommait Erebus, le Ténébreux.

Il était originaire d'Ard al Sawad, la Terre Obscure, située dans le pays que les Grecs appelaient Mésopotamie, la contrée entre deux fleuves. Il appartenait à un ordre mystique, aussi ancien qu'effrayant, apparu à Uruk bien avant que cette ville ne voit la naissance de l'écriture. On le disait lointain descendant de Lilitu, l'Esprit du Vent. On lui prêtait des pouvoirs surnaturels, qu'il aurait appris de démons parmi les plus redoutables. On le craignait.

Une délégation de notables partit en toute hâte le rencontrer à Knossos pour le supplier de les aider à calmer Gaïa. Erebus accepta à la condition d'avoir tout pouvoir de vie ou de mort sur qui il déciderait, afin de réaliser le cérémonial qui jugulerait le péril. La colonne de fumée qui s'élevait de Kallisté était visible depuis Kriti, au-delà de l'horizon. Les émissaires atlantes acceptèrent. En débarquant le lendemain sur l'île déjà couverte de scories, Erebus eut un bref sourire : lui qui venait d'une terre noire au milieu des fleuves, voilà qu'il était désormais sur une terre noire au milieu des mers.

Il fit connaître aux Atlantes le terrible prix à payer pour tenter de sauver Kallisté.

Les cent huit jeunes vierges en toge blanche entrèrent sur deux files dans le Grand Temple, en chantant une incantation à la gloire de Gaïa. La foule, apeurée par les grondements menaçants du volcan, s'était massée à l'extérieur. Tous les habitants qui avaient pu échapper à la nuée ardente s'étaient réfugiés à Akrotiri. Jamais Gaïa n'avait autant été en colère. Depuis plusieurs jours, des nuages sombres occultaient complètement le ciel. Des cendres tombaient en permanence en une neige sinistre sur tout le sud de l'île.

Erebus, debout derrière l'autel, regarda les jeunes filles se mettre en cercle tout autour de lui, le long des murs voûtés de l'immense coupole recouverte d'orichalque. Il était vêtu d'une grande robe noire, la tête nue, le crâne rasé, une barbe fine soulignant les traits durs de son visage émacié.

Lorsque les adolescentes furent en place, deux officiants poussèrent les lourdes portes du temple pour les refermer. Leur claquement sourd résonna pendant plusieurs secondes, faisant vaciller les flammes des torches tenues par les statues des dieux. En se courbant en deux, un assistant, au torse nu musclé et luisant, tendit à Erebus un long couteau en obsidienne, pendant que deux autres apportaient près de l'autel un chaudron où bouillonnait de l'or fondu. Le rituel terrifiant venu du fond des âges allait pouvoir commencer.

D'une voix grave, le mage se mit à psalmodier :

*Ô vous, déesses chtoniennes,
Filles de Gaïa la Mère,
Pliez-vous à mon appel.
Aujourd'hui je suis le Maître.*

Les cent huit adolescentes se balançaient lentement comme les herbes d'un champ, au rythme de l'incantation. Elles avaient croisé leurs bras sur leur poitrine, chaque main touchant l'épaule opposée. Leur regard semblait se perdre à l'infini et leur bouche entrouverte formait un vague sourire. Les fidèles auraient juré qu'elles étaient déjà en extase, au contact des dieux. En réalité, pour éviter tout risque de panique, elles avaient été droguées auparavant par les fumigations opiacées que leur avaient faites respirer les vieilles pythies.

*Toi la Vengeresse avide,
Toi la Haineuse suprême,
Et toi, l'Implacable ultime,
Que ma volonté vous guide.*

Il claqua lentement trois fois dans les mains. Les jeunes filles s'avancèrent vers le centre en formant une grande spirale. La première arriva face à Erebus. Il la fit s'incliner au dessus de la coupelle creusée sur le plateau de l'autel et, d'un geste net de son couteau de pierre, lui trancha la carotide. Le sang gicla en saccades.

*Ô déesses bienveillantes
Je vous offre là ces vierges.
Que leur sang qui vous enivre
Couvre le feu de la Terre.*

La victime s'effondra sur le sol sans un mot. Deux officiants la saisirent aussitôt et la transportèrent vers le fond de la salle, alors qu'elle agonisait, agitée de soubresauts incontrôlables. Pendant ce temps, l'homme au chaudron trempa une louche d'obsidienne dans l'or liquide et en versa le contenu dans la coupelle. Le métal et le sang se mêlèrent en grésillant. En quelques secondes, la mixture prit une teinte uniforme brunâtre. Elle fut ensuite récupérée de la louche, versée dans un moule à l'effigie d'Ophithea, refroidie rapidement par trempage dans un vase d'eau glacée, et démoulée.

La première médaille, encore fumante, fut déposée sur le côté de l'autel. Déjà la deuxième adolescente s'approchait et offrait son cou à Erebus.

*Cent huit fois
Un sang pur est versé
Pour cent huit
Cercles d'or à vos pieds
Recevez
Ces vierges sacrifiées
Je commande
Et vous m'obéissez*

Le sinistre processus n'arriva à son terme qu'au bout de deux heures. Au fond du temple gisaient désormais les cadavres des jeunes suppliciées. Une longue traînée de sang s'était formée sur le sol. Face à l'autel, indifférent à l'horreur qu'il venait d'engendrer, Erebus admira, en souriant, les cent huit médailles d'orichalque qui luisaient d'un rouge sombre.

Il claqua à nouveau des mains pour faire ouvrir les portes. La lumière voilée de cendres de l'extérieur envahit graduellement le temple. La foule frémit de murmures craintifs. Erebus s'avança sur le parvis, tenant une médaille de chaque main. Il les tendit vers les Atlantes. À ce moment précis, le soleil traversa l'épaisse couche de brume, illuminant le prêtre et faisant miroiter les pièces. Un immense cri de joie s'éleva de la foule. L'augure ne pouvait pas être plus clair. Tous applaudirent Erebus, même les parents des sacrifiées qui, quelques minutes plus tôt, étaient écrasés de chagrin.

Cette manifestation de soulagement prématuré sembla ne pas être du goût des puissances infernales. L'éclaircie cessa aussi rapidement qu'elle était apparue. La terre trembla dans un grondement menaçant, pendant que le crépuscule grisâtre s'installait à nouveau.

Erebus, furieux, fit volte-face, traversa à grandes enjambées le temple ensanglanté et passa la porte qui donnait sur l'atrium où se tenaient les trois pythies.

Les prêtresses à la peau ridée ne se tournèrent même pas vers lui. Elles étaient en train de décider laquelle des jeunes sibylles porterait les médailles jusqu'au temple de Gaïa. La plupart d'entre elles avait péri. Elles avaient été choisies, une par une, par Erebus pour faire partie des sacrifiées. Il ne restait plus que trois survivantes.

Très vite, la discussion des pythies se concentra sur l'une d'entre elles, dont la beauté insolente leur était devenue insupportable. Bien entendu, elles ne parlèrent à Erebus que de la pureté de sa dévotion et de son sens du sacrifice.

Elles choisirent Niomé.

Chapitre 14

La femme primordiale

Nous sommes les instants d'une chose immortelle.

Maurice Barrès

Il était temps de faire un vrai break. Nous en avons tous les trois besoin. Pour commencer, nous irions dîner à Thira, histoire de profiter un peu de l'ambiance animée de la ville après les péripéties de la journée.

Après avoir un peu traîné dans Odos Ipapantis, la rue des joailliers, nous avons pris une ruelle à l'angle de l'agence Pelican Travel et nous sommes arrivés dans un petit restau tout simple où, bon signe, il n'y avait que des Grecs, à l'exception d'un couple de touristes. Ces derniers n'avaient pas trop l'air de s'amuser, d'ailleurs. Il y a des gens, on se demande pourquoi ils sortent au restau si c'est pour se tirer la gueule. Ils semblaient tout faire pour éviter que leurs regards ne se croisent.

En tout cas, nous, nous étions bien décidés à décompresser et à passer un bon moment ensemble. Comme à l'accoutumée, il y avait un choix de plats tous plus appétissants les uns que les autres. Un serveur s'est approché.

- Yassas. Ti tha parete kat'arhin ?

Claire m'a dit qu'il demandait ce que nous voulions prendre. Nous nous sommes rapidement consultés pour les entrées et Charlie a passé notre commande, une sélection de plats qui nous plaisaient à tous les trois et que nous avons décidé de partager pour multiplier les saveurs : une horiatiki – salade grecque typique à base de tomates, olives, poivron, féta, concombre – du tarama et de la salade de chou.

- Horiatiki salata, taramo salata ké lahana salata, parakalo.
- Tu lui demandes du vin, aussi ?
- Bonne idée. Tha ithela kراسي.
- Kokkino i aspro ? a répliqué le garçon.
- Du rouge ou du blanc ? a traduit Charlie.

- Aspro pour moi, ai-je répondu en pouffant, mais pas effervescent. Désolé, pas pu m'empêcher.

- J'aurais pourtant cru que tu prendrais du kokkino, toi, a répliqué Claire avec un clin d'œil ravageur avant que nous partions tous trois dans un vrai rire libérateur.

- D'accord d'accord, va aussi pour le coquino. De toute façon, on rentre en Zod, on peut se lâcher sur le vin, personne ne nous fera souffler dans un ballon si on ne navigue pas droit.

Deux minutes plus tard, nos entrées étaient sur la table et nous trinquions joyeusement, bien décidés à consacrer le reste de notre séjour à offrir à Claire de vraies vacances. Dès le lendemain, nous remettrions les recycleurs sur le Highspeed pour Athènes et rendrions nos équipements de plongée. Et pas question non plus de retourner à Akrotiri de près ou de loin, nous n'avions envie de recroiser ni Kyros, ni cette teigne d'archéologue. Quant aux deux médailles encore en notre possession, nous les donnerions à Maria de retour à Athènes. Elle saurait exactement quoi en faire.

Nous avons continué notre repas avec un grand plat de brochettes d'agneau accompagné de riz pilaf et une deuxième bouteille, du santorini, délicieux petit vin local. Alors que nous reparlions de notre rencontre avec le mégalodon, en le nommant « la sardine » pour ne pas trop attirer l'attention, des éclats de voix nous sont parvenus du fond de la salle où dînait le couple de touristes revêches.

La femme, au physique sec plutôt ingrat, la peau marquée de plusieurs coups de soleil, montrait son plat d'un air dédaigneux. Elle demandait visiblement à son conjoint, le genre nounours tout mou, de faire quelque chose pour y remédier. Sans doute que Madame trouvait le plat trop froid ou trop salé. Le serveur s'est approché et a tenté de calmer le jeu. Il a fini par prendre l'assiette pour la rapporter en cuisine. Pendant ce temps, elle, de plus en plus énervée, continuait à faire une scène à son compagnon, qui lui faisait signe, en vain, de parler moins fort en jetant des coups d'œil désespérés vers la salle. Le garçon est revenu avec un nouveau plat fumant, mais a été accueilli par des récriminations encore plus perçantes. Tout le monde les regardait, désormais. Bobonne a fini par se lever, jetant sa serviette sur la table d'un geste furieux. Nounours transpirait à grosses gouttes et ne savait plus où se mettre. Il s'est levé gauchement à son tour, en renversant à moitié sa chaise et a posé un billet de cinquante euros sur la table avant de suivre, en trotinant, sa femme qui quittait le restau sous le regard mi-

éberlué mi-amusé des autres clients. À peine étaient-ils dehors que nous avons tous éclaté de rire, ce qui a réussi à redonner le sourire au serveur. Certains ont même applaudi.

- Quelle furie ! ai-je dit, hilare. Vous avez vu cette mégère ?

- C'est à cause de gens comme elle que les mégérodons se cachent aussi profondément sous la surface, a répondu Charlie. Ces pauvres bêtes sont tellement sensibles que...

- J'y crois pas, a coupé Claire. Qu'est-ce que tu viens de dire ?

- Je dis : c'est à cause de gens comme elle que...

- Non, pas toi ! Johan !

- Ah, moi ? J'ai dit : vous avez vu cette teigne ?

- Pas cette teigne. Cette mégère. Cette furie. Charlie ! Tu dors ou quoi ?

- Merde, ça y est, je viens de comprendre, a répondu Charlie. Et alors ?

- Génial, ai-je repris. Charlie a compris ce que j'ai dit. Claire a compris ce que j'ai dit.

Il n'y a que moi qui n'ai pas compris ce que je dis. Quelqu'un pourrait m'expliquer ?

- Les Furies sont les trois filles que Gaïa a eu après s'être fertilisée avec le sang d'Ouranos que son fils Kronos venait d'émasculer.

- Très délicat, vraiment. Bon appétit, tout le monde. Comment tu dis ça en grec, déjà ?

Ah oui : kali orexi !

- En fait, ce sont les Romains qui les appellent comme ça. Dans la mythologie grecque, elles se nomment les Erinyes, ce qui signifie les Persécutrices.

- Hé, pas mal trouvé pour décrire la hyène qui vient de se barrer. Je vous ressers un peu de vin coquinou ?

- Johan, je suis sérieuse. Ecoute-moi. L'une des trois Erinyes s'appelle Mégéra, la Haine – d'où vient le mot mégère que tu as employé.

- Ah oui, d'accord, la Furie est une mégère. Enfin, l'inverse, c'est pareil. Ben voilà, la mythologie, chez moi, c'est inné. Bon, vous en revoulez du vin, maintenant ?

- Les deux autres Erinyes sont Alecto, l'Implacable et Tisiphone, la Vengeresse. Mégéra pousse les hommes au meurtre par la jalousie et l'envie. Alecto les poursuit sans relâche. Tisiphone les punit ensuite. Ça ne vous rappelle rien ?

Je ne voyais toujours pas où elle voulait en venir.

- Euh... c'est une devinette ?

- Alecto, Mégéra, Tisiphone, a répété Claire en détachant chaque syllabe.

- Alecto, Mégéra, Tisi... Merde !

- Ah, quand même.

À partir de là, Charlie et Claire ont continué leur ping-pong verbal comme si je n'existais plus.

- Alecto, Mégéra, Tisiphone. Al-Mé-Tis. Kyros Almétis.
- Kyros, le Maître. Almétis, les Erinyes.
- Le Maître des Erinyes.

- La Vengeresse, la Haineuse et l'Implacable. Celles qu'on appelle aussi les Bienveillantes, pour s'attirer leurs bonnes grâces.

- Ou encore les déesses chtoniennes, dans les rituels noirs.
- Normal que je ne l'aie pas trouvé rassurant, ce mec.
- Ah ça, si c'est un adorateur de Lilith...
- D'Ophithea, tu veux dire.

- Ophithea ou Lilith, c'est exactement pareil. Ou encore Ishtar, Isis, Hécate... Peu importe le nom, il s'agit bien de la première de toutes les divinités. La Lune Noire, la Mère Obscure...

- Gaïa ?

- Gaïa... oui, aussi, même si c'est un peu différent. Elle est la Mère Première, celle qui n'est née de personne. Des quatre dieux primordiaux de la mythologie grecque, dont Chronos le Temps, Chaos l'Abîme et Eros le Désir, elle est la seule divinité féminine.

- Celle dont descendent tous les dieux de l'Olympe, les Titans, les Cyclopes...
- ...Atlas le demi-dieu de l'Atlantide, Minos celui de la Crète...
- ...les Erinyes, les Harpies, les Lamies...

- Tu savais que les divinités minoennes étaient toutes des femmes ? m'a dit Charlie. Ophithea est la plus connue mais elle faisait partie d'un panthéon polythéiste entièrement féminin.

- D'ailleurs, Athéna est une déesse originaire de Crète, a ajouté Claire, de Knossos plus précisément. Elle est apparue exactement au moment de l'éruption cataclysmique de Santorin qui a détruit l'Atlantide, autour de 1500 avant notre ère. Son nom était Atana Potnia, qui peut se traduire à la fois par Athéna la maîtresse et Athéna qui maîtrise. L'amante et la dominatrice.

- Certains archéologues pensent qu'Athéna n'est que le nouveau nom donné à la déesse aux serpents, après le tsunami qui a ravagé les côtes crétoises. D'ailleurs, plusieurs

représentations anciennes la montrent accompagnée de serpents, avant que le hibou ne devienne son totem définitif.

- Ophithea aussi a un oiseau sur la tête.
- C'est vrai. Raison de plus pour penser qu'elle ne fait qu'une avec Athéna.
- Par quel chemin s'est-elle retrouvée déesse tutélaire d'Athènes, ça, par contre, je l'ignore.

- Oui, c'est assez fou : Athènes est quand même carrément à l'opposé de Knossos par rapport à Santorin.

- Peut-être que des survivants du tsunami sont arrivés jusqu'à Athènes et ont donné une seconde vie à leur déesse en la renommant Athéna.

- Pas impossible, en effet. En tout cas, pour en revenir Kyros, la signification de son nom répond à notre question : il est certainement plus mystique que truand. Et du genre qui est plus attiré par les forces obscures que par la recherche de la lumière..

- Vous essayez de me foutre les jetons, vous deux, c'est ça ? ai-je réussi à glisser.
- Désolé, on ne devrait pas partir en flèche comme ça. Si ça se trouve, Kyros a choisi ce nom juste pour se la jouer.

- C'est probable. Après tout, la seule certitude, c'est que Kyros est un fouineur agressif et sans scrupules et que l'archéologue est un ours.

- Hé, vous faites un break ? les ai-je coupés. On avait dit qu'on passerait une soirée cool et qu'on déconnecterait de tout ça.

- D'accord, oui, tu as raison, a acquiescé Claire. Tiens, ressers m'en, de ta bouteille. Tu la tiens en l'air depuis tout à l'heure.

- Ah, enfin une sage décision.

J'ai rempli son verre à ras bord. Charlie m'a tendu le sien. Je l'ai servi, j'ai complété mon propre verre, et nous avons trinqué tous les trois en faisant résonner joyeusement nos verres au dessus de la table.

Le reste de la soirée s'est passé sans incident. Vraiment très éméchés, nous avons redescendu les marches jusqu'au port, en titubant et en rigolant. Nous n'avons pas toujours gardé un cap très précis pour rentrer à Oia. Heureusement que la caldeira, éclairée par la pleine lune, était vaste et déserte. Les bords du cratère étaient constellés de lumières des villages accrochés à flanc de falaise. Quelques bateaux, amarrés dans la baie pour la nuit, projetaient également leurs guirlandes colorées sur la surface lisse de l'eau.

Pendant la traversée, je me suis allongé en travers du Zod, les pieds sur un boudin et la tête sur l'autre. Charlie tenait la barre. Claire est venue s'installer à côté de moi. Nos peaux se frôlaient délicieusement, c'était à la fois doux et excitant.

Nous glissions au milieu du paradis. Quelque part dans les profondeurs, en dessous de nous, le mégalodon était peut-être là, à écouter le son de notre hélice troubler les crépitements des crustacés nocturnes.

Une image m'est venue. Le volcan était comme un œil immense ouvert sur la nuit. Gaïa la Terre regardait son amant Ouranos le Firmament, à travers la pellicule d'eau que son petit-fils Poséidon avait déposé sur sa pupille, en une larme éternelle qui recouvrait à jamais l'Atlantide martyrisée.

Sibylle était-elle en train de regarder la lune au moment où je le faisais, avec Claire à mes côtés ? D'une certaine façon, Sibylle était devenue Claire. Toutes les femmes étaient devenues Claire. Gaïa apaisée devait sourire. Elle aussi était Claire. La femme primordiale, adorée depuis toujours et pour toujours.

Je me sentais merveilleusement bien. Une éternité s'était écoulée depuis mon départ du cause. Mon esprit et mon cœur avaient enfin trouvé la paix. Le temps étiré adoucissait tout, m'enveloppant dans son drap de soie.

Nous sommes enfin arrivés dans la ruelle qui menait à notre petit appartement. Claire était restée tout le temps près de moi. Nous allions sûrement passer le reste de la nuit ensemble. J'allais faire l'amour avec elle. J'allais faire l'amour avec la Terre. Je voyais déjà défiler les détails de notre union cosmique. Claire m'a attrapé la main, comme pour me confirmer que tout ce que j'imaginai allait bien se passer.

Charlie ne semblait pas s'en froisser. Je n'arrivais pas à comprendre comment l'un et l'autre pouvaient se sentir aussi libres et détachés sur ce plan-là. Mais pour l'instant, égoïstement, je m'en réjouissais.

La porte était entrouverte. À l'intérieur, tout était en vrac.

Chapitre 15

Le dû de Gaïa

*Qui aura raison de ce qui crépite au fond de mes
entrailles sans âge?
Qui tiendra la distance entre le moment et l'instant?
Qui saurait partager son éternité avec ma malédiction?
Si le sang de l'autre réanime l'enveloppe,
Si l'âme subsiste au-delà du marbre,
La mienne est un creuset sans fond
Et mon coeur un puits famélique
Les heures, les jours s'y sont perdus
Je marche sur le temps, rien de plus...*

Sonia Jarrige

Nous n'avions pas tant d'affaires que ça à l'appart, tout juste les sacs à dos avec quelques vêtements et les troussees de toilette. L'ensemble était étalé en travers de la pièce principale. Les placards de la cuisine avaient été vidés. Tous les emballages en carton étaient déchirés, répandant sur le sol le riz, les pâtes, le chocolat en poudre, les céréales, la purée en flocons. Une bouteille d'huile d'olive s'était cassée et répandue sur le sol. Même la grosse salière avait été vidée. Et aussi le sac poubelle, génial.

Dans les chambres, même tableau. Les matelas avaient été éventrés, les oreillers lacérés, les tables de nuit renversées, les tiroirs vidés.

- Kyros ? a suggéré Charlie à mi-voix.
- Ou l'archéologue ?
- Ou quelqu'un qu'on ne connaît pas.
- Mais qui cherchait les médailles.
- Pourquoi pas juste un voleur ? ou un junkie ?
- Un junkie serait allé à la salle de bains pour piller la trousse à pharmacie. Un voleur, ça ne colle pas. Un voleur ne fout pas en l'air les emballages de purée et les matelas d'un petit appart de vacances loué à des touristes.
- D'accord. Celui qui a fait ça venait bien pour les médailles.
- Oui, c'est ce que je crois. Il ne pouvait pas savoir que nous les gardons toujours sur nous.
- Comment sait-il que nous en avons d'autres ?
- L'archéologue ne nous a pas cru quand on lui a dit qu'on n'en avait trouvé qu'une.
- Donc c'est lui.
- Ou Kyros, s'il l'a fait parler.

- Pourquoi ces médailles ont-elles tellement d'importance ? Je veux dire, merde, Kyros a tabassé l'archéologue, il l'a laissé pour mort. Et pourtant, l'autre taré nous a envoyé paître quand on a voulu l'aider, il devait quand même sacrément flipper.

- Tiens, oui, au fait, si le mec qui est venu ici cherchait les médailles, il y a quand même toutes les chances pour qu'il se soit pointé *après* qu'on ait trouvé l'archéologue dans le temple.

- Ça veut dire que le suspect le plus vraisemblable est plutôt Kyros.

- Ou l'archéologue lui-même.

- Pourquoi ?

- Kyros l'a peut-être menacé de je ne sais pas quoi s'il ne retrouvait pas rapidement les médailles.

- Oui, possible.

- Qui que ce soit, comment savait-il que nous n'allions pas rentrer plus tôt ?

- Peut-être que quelqu'un nous a suivi depuis que nous avons quitté Akrotiri et l'a tenu au courant avec un simple téléphone portable.

- Peut-être qu'un complice surveillait les abords de l'appart pendant qu'un autre fouillait tout.

- Peut-être qu'il a pris le risque, tout simplement.

- OK, peu importe. Hé, on pourrait demander à Cleo si elle a entendu quelque chose ? ou remarqué quelqu'un de bizarre ?

- Bonne idée. Qu'est-ce qu'on fait de tout ce chantier ? On appelle les flics sans y toucher ou on range comme on peut, avant d'aller voir Cleo ?

- Ben, on ne pourra pas réparer les matelas, de toute façon. Le mieux, c'est sans doute d'aller la voir et de lui dire ce qui s'est passé. C'est elle la propriétaire, après tout. Et elle vit ici, elle saura quoi faire.

- J'y vais, a dit Charlie en se dirigeant vers la porte.

- Je viens avec toi, ai-je ajouté aussitôt.

Petite envie de voir son intérieur, simple curiosité.

- Hé, je viens aussi, alors, a dit Claire. Hors de question que je reste seule ici.

- Si tu veux. Il n'y a plus rien à voler de toute façon.

En sortant, j'ai juste claqué la porte derrière nous et nous avons marché jusque chez Cleo. Il y avait de la lumière dehors, elle ne devait pas être déjà couchée. Charlie a sonné. Elle

est venue nous ouvrir. Sourire éblouissant, peau bronzée de rêve, beauté renversante. Ses cheveux étaient mouillés. Soit elle sortait tout juste de sa piscine, soit elle venait de prendre une douche. Elle portait une longue robe blanche, au décolleté vertigineux. Avant même que nous lui ayons dit quoi que ce soit d'autre que bonsoir, elle nous a faits entrer en nous indiquant d'un geste large les fauteuils et le canapé de son coin salon. Ils faisaient face à une baie vitrée entrouverte qui donnait sur le bassin illuminé, comme suspendu au dessus de la caldeira majestueuse, même dans la pénombre. La pièce elle-même n'était éclairée que par quelques bougies. Nous avons pris place.

Je me suis demandé si Charlie avait fait l'amour avec elle sur le canapé, juste avant de la rejoindre dans la piscine. Elle s'est penchée vers moi. Ses seins pointaient légèrement, on pouvait deviner les aréoles plus sombres à travers le tissu. La vision d'elle, nue dans l'eau, s'est superposée pendant une fraction d'éternité, jusqu'à ce que je comprenne qu'elle était en train de me parler.

- Euh, excusez-moi. Vous disiez ?

J'avais dû rougir ou alors elle avait l'habitude de faire cet effet aux mecs. Elle a eu un sourire fugace, narquois, et a répété :

- Vous prenez quelques chose à boire ? Café, eau, alcool, jus de fruit ?
- Café, oui, merci, je veux bien.
- Café filtre, grec ou expresso ?
- Expresso, s'il vous plait.

Elle s'est dirigée vers la cuisine. Je l'ai suivie des yeux. La robe était encore plus échancrée dans le dos, dénudant son corps lisse jusqu'aux reins. J'aurais parié qu'elle ne portait rien dessous, pas même un string. Deux gouttes d'eau marquaient le tissu au niveau de sa fesse gauche, en accroche-cœur hypnotisant, elles avaient dû couler de ses cheveux.

Le bruit de pompe d'une machine à expresso a résonné pendant quelques secondes. Cleo est revenue en portant un plateau avec deux tasses fumantes et un jus d'orange. J'étais tellement plongé dans mes petits fantasmes quand elle m'avait demandé ce que je prenais que je n'avais pas le moindre souvenir de ce que Charlie et Claire avaient pu lui dire. Le jus d'orange était pour Claire, le deuxième café pour Charlie, Cleo n'avait rien pris.

- Alors, que me vaut le plaisir de votre visite nocturne ?

- Hé bien... ce n'est pas très drôle, en fait. L'appartement a été cambriolé. Il y a pas mal de dégâts.

- Est-ce que vous avez des objets de valeur qui ont disparu ?

Elle avait dit ça avec une indifférence totale, sans paraître surprise le moins du monde. Nous avons échangé un regard, nous avons tous les trois perçu la même chose.

- Non, rien, a repris Charlie. Nous avons toujours nos papiers, notre argent et nos appareils photo avec nous. Nous n'avons pas grand-chose de précieux, vous savez, nous sommes en vacances.

- Tiens, il me semblait qu'on se tutoyait la dernière fois qu'on s'est vus, a-t-elle susurré avec un regard à faire fondre n'importe quel vœu de chasteté.

J'ai jeté un coup d'œil à Charlie. Son visage est resté impassible. Claire semblait également ne prêter aucune attention à l'allusion. Cleo a repris :

- Je suis heureuse que vous n'ayez rien perdu d'important. Si vous le souhaitez, je peux garder chez moi vos objets de valeur, j'ai un petit coffre.

- C'est gentil à vous de nous le proposer mais nous ne voulons pas vous déranger avec ça.

- Permettez-moi d'insister. Cela ne me dérange pas du tout. Le coffre est scellé dans un mur de pierre, il est très sûr, j'y garde mes bijoux les plus précieux. Voulez-vous que je vous le montre ?

- Merci mais je ne pense pas que ce soit nécessaire. Comme je vous l'ai dit...

- ...vous gardez toujours ce genre de choses sur vous, oui. Voilà qui est très prudent de votre part. Très bien.

Elle s'est levée et s'est tournée vers la piscine. La vue était à couper le souffle, il est vrai. Cleo comprise.

- Dommage, a-t-elle repris, que votre cambrioleur ait sous-estimé votre sagesse. Cela lui aurait évité de saccager la literie.

- Il ne me semble pas que nous vous ayons parlé de ça, a répliqué Charlie calmement.

- Parlé de quoi ?

- De la literie.

C'est étonnant, parfois, comme le cerveau fonctionne. J'ai réalisé seulement à ce moment-là que la porte de notre appart s'était refermée sans problème quand nous sommes sortis, ce qui signifiait que la serrure n'avait pas été forcée. Et je me suis dit, en même temps, que les deux taches d'eau sur la robe de Cleo étaient en fait deux taches d'huile,

parce qu'elles étaient toujours aussi visibles. De l'huile d'olive, qui avait éclaboussé sa robe quand la bouteille s'était brisée dans notre cuisine.

Elle nous a de nouveau fait face. L'éclairage du bassin dessinait un halo bleuté autour d'elle. À la lueur fantomatique des bougies, son visage était devenu étonnamment différent. Il avait une expression dure, mélange de froideur, de mépris et de puissance. J'ai eu l'impression de l'avoir vu ailleurs.

Elle a levé ses bras à mi-hauteur en serrant les poings. Je n'aurais pas été surpris de les voir tenir chacun un serpent, tellement sa ressemblance avec Ophithea m'a soudain sauté aux yeux. Elle n'était plus une jeune femme sexy au corps affolant. Elle était habitée, transfigurée. Plus rien n'existait qu'elle. Je me suis senti écrasé, aussi fragile qu'un fétu de paille.

D'une voix étrangement rauque qui m'a fait frémir, elle a grondé :

- Assez joué. Vous allez me rendre ce qui m'appartient.
- De quoi parlez-vous ? a répondu Charlie, toujours aussi détaché, comme s'il était insensible à la force nouvelle qui émanait d'elle.

- N'essayez pas ce petit manège avec moi. Vous savez exactement de quoi je parle. Vous avez retrouvé certaines des médailles du Maître des Terres Noires. Elles ont une valeur et un pouvoir que vous n'imaginez pas. Elles ne doivent pas tomber dans de mauvaises mains. Vous devez me les rendre.

- Qui est le Maître des Terres Noires ? Vous parlez de Kyros ?
- Vous devinez beaucoup de choses en peu de temps. Vous m'impressionnez, je l'avoue. Mais le Maître dont je parle n'est pas Kyros. Les médailles ont été pressées il y a trente cinq siècles.

- Au moment de l'éruption qui a détruit l'île ?
- À peine quelques heures auparavant, pour ne rien vous cacher. Le Maître était un mage très puissant, appelé sur Kallisté pour tenter de la sauver. Il a procédé à un rituel, disons, particulier, pour protéger l'île de la fureur de Gaïa. Cent huit médailles d'orichalque auraient dû lui être offertes. Mais la petite incapable chargée de porter l'offrande à la Mère Première a échoué. Soit elle a voulu en garder pour elle, soit elle en a perdu en route. Gaïa a détruit Kallisté parce qu'elle n'a pas eu son dû, à cause de cette sibylle écervelée.

En entendant le mot « sibylle », j'ai tressailli et une goutte de sueur glacée a coulé entre mes omoplates. Les traits de Sibylle se sont superposés fugitivement sur ceux de Cleo, qui continuait à parler. Sauf que Sibylle avait son habituel visage serein, les yeux mi-clos. Et que celui de Cleo était emplie d'une rage froide.

- Vous avez retrouvées les médailles manquantes. Donnez-les moi. Vous les avez sur vous.

- Nous n'avons rien.

- Ne me mentez pas, c'est inutile.

- Nous n'avons rien. Et même si nous avons découvert des pièces vieilles de trente cinq siècles, pourquoi vous les donnerions-nous ?

- Parce qu'elles m'appartiennent.

- Elles vous appartiennent ?

- Oui, elles sont à moi.

- À vous ? Comment pourraient-elles être à vous ? De quel droit ?

- Du droit de mes origines. Je suis l'ultime descendante de Cleito et de Poséidon.

- Quoi ?

Nous étions tous les trois stupéfaits. Même Charlie, qui, jusque là, avait fait face à Cleo avec un aplomb total, était, comme nous, bouche bée, devant l'incroyable révélation qu'elle venait de nous faire.

Dans un feulement à peine humain, elle a ajouté :

- Gaïa est mon aïeule. Elle exige son dû. Donnez-moi les médailles.

J'en avais le souffle coupé. J'ai voulu me lever mais, comme dans un mauvais rêve, mes muscles ne répondaient plus. J'étais englué. Au prix d'un effort épuisant, j'ai à peine réussi à tourner mon regard vers Charlie et Claire. Ils semblaient aussi paralysés que moi.

Nos boissons.

Cleo nous avait drogués. Son visage est venu flotter devant mes yeux pendant que tout s'obscurcissait. J'ai entendu son rire déformé résonner très loin et je me suis senti tomber dans un puits sans fond.

Chapitre 16

Accomplissement

Le temps est l'image mobile de l'éternité immobile.

Platon

J'ai ouvert les yeux à nouveau. Combien de temps étais-je resté inconscient ? Pas très longtemps, de toute évidence. J'étais toujours dans le salon de Cleo, à la lueur des bougies et de la lumière venant de la piscine. J'avais l'impression d'être en plein trip d'acide. À chaque fois que je clignais des yeux, des couleurs irisées apparaissaient sur les contours de ce que je voyais. Tout ondoyait, comme au travers d'une glace déformante en train de se gondoler lentement. Cleo, semblable à un personnage psychédélique de Dali dans sa période montres molles, n'était plus seule. Une silhouette liquide, amibienne, s'était matérialisée près d'elle. Les échos de deux voix ont résonné, l'une beaucoup plus grave que l'autre. Les sons ont rebondi sur les murs en faisant des bulles multicolores.

Clignement. L'amibe géante prend les traits de Kyros. Je tente de me relever mais aucun muscle ne répond à l'appel désespéré de mon cerveau. Kyros se penche sur moi. Clignement. Ses bras, tels deux énormes baudruches, gonflent devant mes yeux. Clignement. Il me fouille. Clignement. Ma médaille se matérialise dans sa main, comme animée d'une vie propre. Clignement. Il n'est plus là, je ne vois que la piscine.

Clignement.

Kyros occulte à nouveau la lueur bleutée du bassin. Il tend les deux médailles à Cleo. Elles sont devenues rouge carmin et semblent palpiter comme des cœurs. J'entends leur battement désordonné. Les gémissements déchirants de dizaines de femmes terrifiées traversent la pièce en longues traînées sanguinolentes.

Clignement.

Kyros est vêtu d'une longue cape noir. Non, ce n'est pas Kyros, son visage a changé, il est plus dur, le crâne rasé, la peau sombre, une barbe fine. Le maître des Terres Noires. C'est lui. Je sais que c'est lui.

Clignement.

Il répète le mot Ishtar plusieurs fois, les bras tendus devant lui, les paumes des mains tournées vers le sol. Cleo non plus n'est plus Cleo. Quelque chose est différent. C'est toujours son visage mais ce n'est pas elle. Ses seins rebondis sont dénudés, gonflés de désir. Elle porte une coiffe étrange. Ses mains tiennent deux baguettes qui se mettent à onduler et à siffler furieusement. Le maître des Terres Noires s'incline devant Ophithea.

Clignement.

Les murs du salon de Cleo ont disparu. La piscine aussi. Nous sommes au bord d'un immense cratère, grondant et fumant. Le maître hurle des incantations incompréhensibles. Je comprends seulement qu'il dit souvent Gaïa. Ophithea ne tient plus les serpents mais les médailles. Les trois médailles. Elle se tourne vers le cratère et les jette dans le magma incandescent. Tout se met à trembler, d'énormes blocs de basalte jaillissent vers le ciel noir dans un vacarme assourdissant. Je vois ma peau brûler mais je n'ai pas mal. Ophithea se transforme en torche, la lumière devient aveuglante. Mes yeux fondent. Mes atomes se dispersent dans toutes les directions. Certains partent vers les étoiles.

Clignement.

Une jeune fille nue court entre deux coulées de lave, la peau luisante de transpiration. Elle porte un sac trop lourd sur son épaule.

Clignement.

Un mégalodon indifférent nage dans le crépuscule bleuté des ruines d'un temple englouti.

Clignement.

Je suis allongé sur mon lit.

Dans l'aube tranquille, j'ai entendu les petits bruits familiers de la rue qui s'éveille.

Tout m'est revenu en mémoire : le cambriolage, l'appartement dévasté, les matelas éventrés, la visite chez Cleo, le café drogué, les hallucinations.

Je me suis redressé.

Aucune trace de désordre. Matelas intact. Mal de tête. Battement du sang sur les tempes. Goût désagréable dans la bouche. Gueule de bois. Je portais mes habits de la veille. Je n'avais plus ma médaille sur moi. Merde, ça je ne l'avais pas rêvé.

Je me suis mis debout. Ça tournait un peu. Je suis allé dans la pièce principale. Charlie et Claire y arrivaient en même temps que moi. Tout était rangé, bien sûr. Claire a

ouvert un à un les placards de la cuisine. Rien à signaler. Même la bouteille d'huile d'olive était à sa place, à moitié vide, telle qu'elle était avant qu'on ne la retrouve brisée par terre. Aucune trace sur le sol. Il était en marbre vitrifié, ça devait être facile à nettoyer.

On s'est regardés tous les trois. De toute évidence, on avait vécu la même chose. On a commencé à en parler. Charlie et Claire se rappelaient de tout jusqu'au moment où Cleo avait annoncé qu'elle descendait de Poséidon, donc juste avant de perdre connaissance. Je leur ai raconté mes visions bizarres. Charlie semblait fasciné par ce que j'avais vu. Selon lui, pour une raison ou une autre, la drogue avait moins bien agi sur moi et j'avais aperçu des choses réelles, même si j'en avais un souvenir déformé, voire nettement délirant à certains moments, des bribes de notre journée précédente s'y étant mêlés comme dans un rêve normal. Mais, à la différence d'un rêve, je me souvenais parfaitement des moindres détails. La seule certitude, c'est que Cleo nous avait pris nos médailles.

Bon, et alors, on faisait quoi, maintenant ?

Cleo. Il fallait qu'elle s'explique. C'était à moi d'aller la voir, je voulais voir sa réaction quand je lui raconterais ce que j'avais vu. J'ai couru dehors, jusqu'à chez elle, j'ai sonné. J'ai entendu des pas approcher, la clé tourner dans la serrure. J'ai préparé mentalement les mots que j'allais lui dire. Sur quel mode – agressif, posé ?

La porte s'est ouverte sur une vieille dame, tout en noir, au visage très doux malgré des rides innombrables. Une femme de ménage ? Elle m'a souri largement. Elle semblait totalement détendue. Ou elle n'était au courant de rien, ou elle avait des nerfs d'acier.

- Kaliméra, a-t-elle lancé joyeusement.
- Kaliméra. Euh... Est-ce que Cleo est là ?
- Den katalaveno.
- Cleo ? Cleo Theopoulos ?
- Né, Cleo.

J'ai cru une seconde qu'elle me disait « pas de Cleo » mais je me suis souvenu que « né » voulait dire « oui ». Ensuite, elle a baragouiné un truc à toute vitesse. Je lui ai fait de grands signes des bras pour lui faire réaliser que je ne comprenais rien. Elle a ri et m'a dit en détachant bien chaque syllabe :

- Cleo... A-e-ro-dro-mo... Kri-ti... Cleo – Kriti... Mé katalavenete ?

Oui, aerodromo, je comprenais. Et Kriti aussi. Cleo avait pris l'avion pour la Crète. Génial. Il ne nous restait aucun moyen de prouver quoi que ce soit. Ni aucun espoir de récupérer les médailles. Dépité, je suis revenu à l'appart et j'ai raconté ça à Claire et Charlie. Nous nous sommes sentis désemparés. À ce moment-là, le téléphone de l'appartement a sonné. Qui pouvait nous appeler ? Nous n'avions donné le numéro à personne, nous avions nos portables. Une erreur ? J'étais le plus près de l'appareil, j'ai décroché, en me disant que je le passerais à Claire si on me parlait en grec.

C'était Cleo.

- Bonjour.

- Cleo ! Que s'est-il passé ? Vous nous avez drogués ! Vous nous avez volés les médailles ! Vous...

- Calmez-vous, s'il vous plait. Je vous appelle pour vous donner quelques explications. Du moins, ce que je peux vous dire. Sachez pour commencer qu'il fallait absolument que je vous reprenne ces médailles.

- Vous reconnaissez que vous les avez ! Il faut...

- Laissez-moi continuer. Oui, je les ai prises. Je suis désolée de vous avoir drogués. Je ne pouvais pas prendre de risque. Si j'avais tenté de vous convaincre, vous auriez pu refuser.

- Ah ben ça, vous n'aviez aucune chance, en effet.

- Même si cela voulait dire la survie ou la disparition de Kallisté ?

- La... quoi ?

- Kallisté, Santorin si vous préférez, a failli être engloutie à jamais à cause de... à cause d'un problème. Un problème lié à ces médailles.

- De quoi parlez-vous ?

- Je parle de l'éruption qui a eu lieu il y a trois mille cinq cents ans.

- Quel rapport avec les médailles ?

- Je ne crois pas que vous puissiez comprendre.

- Essayez quand même.

- La seule chose qui ait une importance est que, peu avant l'éruption, cent huit médailles ont été pressées.

- Cent huit ? Vous voulez dire comme les nôtres ?

- Pas comme les vôtres. Les vôtres comprises.

- Et où sont les cent cinq autres ? Vous les avez aussi ?
 - J'y viens. Les cent huit médailles étaient destinées à une offrande. Une offrande à Gaïa, la Mère Primordiale. Elle menaçait de détruire Kallisté. Les médailles devaient l'apaiser. Mais, pour une raison que tout le monde ignore...
 - Ça y est, je vois où vous voulez en venir. Trois médailles se sont perdues. Les trois que nous avons retrouvées.
 - Vous êtes rapide.
 - Il paraît, oui. L'archéologue nous a pris la première médaille mais Kyros se l'est appropriée, après l'avoir laissé pour mort. Ensuite, vous...
 - Kyros ne pouvait pas laisser cette médaille être volée.
 - Hé, c'est lui qui l'a volée !
 - Non, il l'a reprise. L'archéologue voulait nous en dépouiller pour l'envoyer à Athènes. Il est comme tous les pillards de son espèce. D'ailleurs, il ne pourra plus jamais entrer dans le temple, ni lui, ni personne. Kyros en a définitivement condamné l'accès.
 - Pillard ? Attendez, il est antipathique, odieux même, ça oui, mais en quoi est-il un pillard ? Je veux dire, nous étions mécontents qu'il nous prenne la médaille, bien sûr. Mais, objectivement, il en avait le droit.
 - Il n'a aucun droit sur ces médailles ! Pourquoi quitteraient-elle Kallisté pour partir en Grèce, comme tous les autres trésors d'Akrotiri ?
 - Mais... parce que Kallisté, comme vous dites, est une île grecque, tout simplement.
 - C'est faux ! Kallisté n'est pas grecque, elle est minoenne ! Kallisté, Kriti, Kythéria, Kéa, Milos, Rhodes – l'empire de Minos, envahi par ces fourbes de Grecs après avoir été dévasté par la colère de Gaïa.
- J'en suis resté sans voix pendant plusieurs secondes. Ces îles étaient donc tombées aux mains des Grecs à la suite de l'éruption ? Et Cleo, d'une façon ou d'une autre, était une éminence grise d'une sorte de groupe indépendantiste minoen, ancrant ses revendications dans un passé depuis longtemps révolu ?
- Bon. Si je vous comprends bien, vous pensez qu'il y a trente cinq siècles, Gaïa, très en colère, a détruit l'Atlantide et la civilisation minoenne, ce qui a permis aux Grecs de s'appropriier les terres ravagées, de les piller et d'en asservir tous les survivants. Tout ça à cause de trois médailles manquantes dans un rituel. À quoi ça tient, des fois.

- Épargnez-moi vos sarcasmes ou je raccroche.
- Excusez-moi, je suis simplement un peu, comment dire, étonné, voyez-vous ?
- Peu m'importe votre opinion. Ce qui a été commencé il y a trente cinq siècles devait être achevé. Sinon, tôt ou tard, Gaïa aurait perdu patience et terminé son œuvre de destruction.

- Pardonnez-moi si je dis une bêtise mais je croyais que Gaïa était une divinité positive. Qu'elle représentait la Terre, donc la vie.

- Elle est la Terre, en effet. La Mère Primordiale. La vie, comme vous dites. Avec ses beautés, son exubérance, ses bonheurs mais aussi ses guerres, ses maladies, ses cataclysmes.

- Ses éruptions volcaniques.

- Exactement. Gaïa n'est ni bonne, ni mauvaise, elle est omnipotente. Comme toutes les divinités anciennes. Ne confondez pas la puissance et la morale. Elles n'ont rien à voir.

- Je comprends. Continuez. Vous venez donc de récupérer et d'offrir à Gaïa les trois médailles perdues pour préserver l'île d'une ultime éruption qui, cette fois, n'en laisserait plus rien.

- Oui. Nous l'avons fait.

- Le maître des Terres Noires et vous. Je vous ai vus.

- Vous nous avez vus ?

- Oui. Kyros et vous. Sauf que ce n'était plus tout à fait vous. Kyros était habillé tout en noir, il avait un visage différent et vous, vous étiez devenue Ophithea. Vous étiez au bord d'un volcan. Et les médailles gémissaient. Elles saignaient. Pourquoi les médailles saignaient-elles ?

Cleo est restée silencieuse à son tour. Puis elle a repris :

- Je ne vous demande pas de comprendre, mais simplement d'accepter que certaines choses puissent dépasser votre entendement.

- Attendez, vous ne...

- Je vous en ai déjà beaucoup dit. Ne m'en demandez pas trop.

- Pourquoi m'avez-vous dit tout ça, d'ailleurs ?

- Pour vous remercier du mieux que je peux. Parce que c'est à vous que nous devons d'avoir pu accomplir le rituel jusqu'à son terme.

- Trente cinq siècles plus tard.
- Pour une divinité éternelle, ce n'est guère plus qu'un clignement d'œil. Le temps n'a d'importance que pour nous, les mortels. Une brûlure sur nos espoirs vains. Un baume sur toutes nos plaies.

- Cleo ?
- Oui.
- Êtes-vous vraiment la descendante de Gaïa ?
- Nous le sommes tous. Je vais vous laisser maintenant. Saluez vos amis de ma part.
- Je le ferai. Au revoir, Cleo.

Je l'ai entendue respirer doucement. Allait-elle ajouter quelque chose ?

Elle a raccroché. Je suis resté quelques secondes avec le combiné sur l'oreille, à écouter la tonalité. J'ai raccroché à mon tour, regardé autour de moi. Charlie et Claire m'observaient en silence, immobiles. Dehors, il y avait un soleil radieux. Le ciel était de ce bleu incomparable qu'on ne peut voir qu'en pleine mer. Une nouvelle journée superbe commençait sur Kallisté, la Très Belle.

Chapitre 17

Traces

Si on court à l'infini, on revient à son point de départ.

Kate Atkinson

Il ne reste rien de tout ça. Rien. Seulement des traces au fond de nos mémoires.

Les médailles ont disparu à jamais. De toute façon, nous ne les aurions pas gardées. Dans le meilleur des cas, elles auraient vraisemblablement fini par croupir, oubliées, dans les réserves d'un musée d'Athènes. Je ne peux pas croire, bien sûr, qu'elles aient le moindre pouvoir surnaturel. Mais si elles ont pu apaiser le cœur de Cleo et des autres descendants de l'Atlantide, alors tant mieux. Je me rappelle encore aujourd'hui, dans ses moindres détails, le rêve que j'ai eu après avoir été drogué. Du moins, s'il s'agit d'un rêve. Il est vraisemblable que j'ai vraiment vu, dans une semi inconscience, Kyros et Cleo procéder à un cérémonial. Mais les éléments délirants qui s'y sont mêlés ne peuvent être que des hallucinations. Des hallucinations d'un réalisme qui me glace encore, quand les gémissements horribles qui semblaient provenir des médailles résonnent à nouveau dans mon cerveau. Et le sang, tout ce sang, partout... Cleo a raison, il y a des choses qu'il vaut sans doute mieux que je ne sache jamais.

Lorsque nous sommes passés rendre le matériel au club de plongée, Kyros n'était pas là. Le patron du club nous a dit qu'il avait dû quitter l'île précipitamment, pour des raisons familiales. Il avait pris un vol tôt le matin. Vers la Crète.

Nous n'avons pas essayé de revenir à Akrotiri. Nous y aurions certainement découvert que l'archéologue aussi avait quitté l'île, mais lui vers Athènes, bien sûr. Et nous ne doutions pas que l'accès du temple d'orichalque soit devenu inviolable.

Quant à l'autre rencontre hors du commun de notre séjour à Santorin, le mégalodon, nous n'avions pu en prendre aucune photo à cause de la profondeur où nous avons dû plonger. S'il nous venait l'idée d'en parler autour de nous – plongeurs ou scientifiques – nous passerions au mieux pour d'aimables mythomanes, au pire pour des escrocs ou des frimeurs à deux balles.

Mes dernières nuits sur l'île ont toutes été solitaires. Je n'ai plus refait l'amour avec Claire. Était-ce une réaction aux évènements que nous venions de traverser ? Elle ne voulait plus rester qu'avec Charlie. Ils étaient très souvent serrés étroitement l'un contre l'autre. Je me suis senti de trop plus d'une fois, même si ma présence ne semblait pas les gêner le moins du monde. Le manque d'elle souvent m'obsède. J'essaie de ne pas trop y penser, j'en rêve encore fréquemment. Elle, nue, au dessus de moi, les bras ouverts comme un oiseau, le corps traversé par la décharge de son orgasme. Le visage de Sibylle devient de plus en plus flou dans mes souvenirs. J'ai du mal à visualiser ses traits, elle pour qui je me suis tant enflammé. Cleo avait raison sur ce point aussi. Le temps est un baume pour toutes les plaies.

Avant de prendre le bateau du retour, j'ai ramassé trois cailloux sur Nea Kameni. Je voulais emporter quelque chose de tangible, quelque chose que je puisse regarder. Un vestige du temple de Gaïa. Un fragment des terres noires. Une trace de la présence intemporelle du monstre qui sommeille, peut-être à jamais, au fond du bleu.

FIN

TABLE DES MATIERES

Prologue.	Bleu
Chapitre 1.	Table rase
Chapitre 2.	L'échappée belle
Chapitre 3.	Volcan
Chapitre 4.	Réplique
Chapitre 5.	Effigie
Chapitre 6.	Atlantide
Chapitre 7.	La déesse aux seins nus
Chapitre 8.	De profundis
Chapitre 9.	Akrotiri
Chapitre 10.	Vigie
Chapitre 11.	La traque
Chapitre 12.	Le temple d'orichalque
Chapitre 13.	Sacrifice
Chapitre 14.	La femme primordiale
Chapitre 15.	Le dû de Gaïa
Chapitre 16.	Accomplissement
Chapitre 17.	Traces

POSTFACE

Comme mes romans précédents, celui-ci est une fiction prenant pour toile de fond un certain nombre de faits historiques, à commencer par tous les éléments relatifs à la mythologie. Ma documentation s'est appuyée initialement sur les outils désormais classiques que sont Google et Wikipedia, puis élargie au fil des informations trouvées.

C'est ainsi que j'ai relu avec délice le Critias de Platon, dans la traduction faite par Émile Chambry (<http://ugo.bratelli.free.fr/Platon/Platon-Critias.htm>) et un grand nombre de commentaires s'y rapportant – en me limitant à ceux de chercheurs sérieux et en évitant les plus folkloriques. Je me suis intéressée plus particulièrement à ceux figurant sur un site de vulcanologie absolument passionnant et très complet, alimenté par Tom Pfeiffer (<http://www.decadevolcano.net/santorini/atlantis.htm>). Son analyse des récits fameux de Platon est tout à fait remarquable, ce qui ne l'empêche pas de montrer également un talent certain pour l'humour (« L'Atlantide a été localisée à peu près n'importe où sur la Terre, y compris en Antarctique, ce qui démontre que les fantasmes des humains n'ont aucune limite »). Les principaux arguments qu'il développe en faveur de Santorin comme origine la plus probable du mythe, ont été mis dans les bouches de Claire et Charlie au chapitre 7.

Le site de Pfeiffer décrit également avec une grande précision l'histoire géologique de l'île, depuis son apparition jusqu'à nos jours, en passant par la fameuse éruption survenue il y a trente cinq siècles. Ce terrible cataclysme s'est produit neuf cents ans avant Platon, devenus neuf mille ans dans son récit. Pfeiffer y voit une allusion directe à la réalité historique. Quoi qu'il en soit, deux énormes brèches se sont formées et la caldeira du volcan a été envahie par la mer, donnant à Santorin son aspect actuel (à l'exception des îles Kameni apparues plus tard), et provoqué, comme mentionné à plusieurs reprises dans le récit, un tsunami qui a ravagé une bonne partie de la mer Égée et détruit l'empire minoen

en Crète. Les détails sur la colonne de fumée et le changement climatique décrits dans le roman sont également authentiques. Les Minoens qui ont pu s'enfuir vers l'est sont cités dans la Bible sous le nom de Philistins. Leur nom « philistini » est devenu « palestinien ». Un peuple qui n'a jamais connu la paix depuis qu'il a été poussé à l'exil par le volcan il y a trente cinq siècles.

Cleo rappelle, à juste titre, dans le chapitre 16 que les Grecs de l'époque, des Mycéniens, en ont profité pour envahir et coloniser les îles minoennes, ramenant dans les soutes de leurs vaisseaux la déesse Athéna Potnia (ou Potinija), le nouveau masque pris par la déesse aux serpents, elle-même l'une des multiples représentations d'Ishtar, alias Lilith, la femme primordiale. Le nom « Ophithea » n'existe pas, je l'ai créé pour les besoins du récit.

Les îles minoennes ne faisaient pas partie de la Grèce. Les Minoens parlaient une langue différente du grec et utilisaient quatre écritures ne ressemblant en rien à l'alphabet grec, dont deux hiéroglyphiques et deux linéaires, nommées A et B. Une seule de ces écritures a pu être déchiffrée à ce jour, le linéaire B.

La description de l'antique Kallisté donnée au chapitre 6 est basée sur celle que Platon fait de l'Atlantide dans le Critias. Chez ce dernier, le temple se trouvant au centre de l'île, entouré du troisième fossé, est consacré à Cleito et Poséidon.

La cérémonie macabre du chapitre 13 est purement imaginaire. Le nombre 108 a un grand nombre de significations symboliques en Orient, telles que les cent huit épreuves que subit Bouddha avant d'atteindre l'illumination ou les cent huit faiblesses à surmonter pour s'élever. Le mala, chapelet utilisé par les bouddhistes, a cent huit perles et permet de compter les mantras ou les prosternations.

Quant à l'orichalque, personne ne connaît la nature de ce métal mystérieux, évoqué par Platon mais resté non identifié jusqu'à maintenant. C'est Pierre Benoît, dans son chef d'œuvre « L'Atlantide », qui l'imagine comme présentant des reflets rouges, ce qui m'a inspiré les détails sinistres du même chapitre 13. Les puristes feront remarquer que du sang mêlé à de l'or en fusion deviendrait immédiatement brun, mais je me retrancherai derrière mes prérogatives d'écrivaine pour camper sur mes positions : quand on ajoute du sang à de l'or, on obtient de l'orichalque d'un rouge profond, ainsi soit-il. En modeste hommage, j'ai également emprunté à Pierre Benoît, la forme en dôme du temple secret d'Akrotiri, ainsi que deux ou trois autres détails de son roman merveilleux à plus d'un titre.

Un arbre généalogique simplifié des dieux cités dans le récit – et de leurs parents proches – figure dans les pages suivantes.

Le mégalodon carcharodon est un ancêtre préhistorique du requin qui s'est vraisemblablement éteint il y a un million et demi d'années. Il avait une taille de quinze à vingt mètres, d'après les dimensions des dents fossiles qui ont pu être retrouvées. Ces dernières font plus de vingt centimètres de long. Les capteurs de pression qui lui sont attribués dans le récit n'ont rien de fantaisistes : ils s'inspirent directement du système « auditif » (en fait, barométrique) ultrasensible des requins contemporains.

Certains chercheurs pensent qu'il existe encore des mégalodons vivants de nos jours, sur la foi de dents récupérées en parfait état sans aucune trace de fossilisation. Ils pourraient vivre à plusieurs centaines de mètres de fond et passer ainsi totalement inaperçus. Improbable ? Totalement possible, au contraire. Il se trouve qu'en avril 2007, pendant l'écriture de ce roman, le volcan du Piton de la Fournaise à La Réunion a subi une éruption importante, qui a provoqué des coulées de laves se déversant dans l'océan. La chaleur a fait remonter à la surface de nombreux poissons ébouillantés. À la plus grande surprise des spécialistes, plus de trente espèces se sont révélées être totalement inconnues (http://reunion.rfo.fr/imprimer.php3?id_article=1045).

Les descriptions des plongées s'appuient principalement sur mon expérience personnelle de ce sport merveilleux dont je suis une pratiquante passionnée. J'ai complété certains détails techniques grâce à des sites spécialisés. Un ami plongeur d'un niveau plus avancé que le mien m'a aidée à peaufiner les éléments de la plongée extrême du chapitre 11, mettant en œuvre des recycleurs et un mélange trimix. Après avoir fini l'écriture de ce manuscrit, je suis partie passer quelques jours à Santorin et j'ai plongé dans la caldeira au pied d'Akrotiri. Ce que j'y ai vu n'a fait que confirmer ce que j'avais déjà décrit, et en particulier, les tombants vertigineux. Mais pas l'ombre d'un mégalodon...

Je me dois de signaler quelques libertés prises dans le récit par rapport à la réalité. Le site d'Akrotiri est fermé pour une durée indéterminée depuis 2005, à la suite de l'effondrement du toit en tôle qui était censé protéger les fouilles. Aucun ferry ne s'arrête plus à l'ancien port de Thira, ils vont tous s'amarrer à Athinos. Et enfin, les loueurs de deux-roues ne proposent plus depuis longtemps de mobylettes hors d'âge, mais des motos et quads flambant neufs.

Il faut maintenant que je dise quelques mots des fées qui se sont penchées sur mon épaule pendant l'écriture de ce roman.

Sonia Jarrige, l'auteure du poème qui ouvre le chapitre 15, est quelqu'un pour qui j'éprouve à la fois de la tendresse et de l'admiration. Ses poèmes magnifiques sont des cris sans fard, des plongées au fond de son âme souvent torturée mais jamais morbide. J'en aime autant la sensibilité écorchée que l'authenticité douloureuse. Cela ne l'empêche pas d'être, dans le privé, une jeune femme drôle et pleine de charme. Je la remercie pour l'amitié qu'elle m'a montrée dès nos premiers contacts virtuels. Et pour tous nos fous rires et nos émotions par messagerie interposée. Je pourrais parler d'elle pendant des pages et des pages mais elle m'en voudrait, donc j'arrête ici en ce qui la concerne. Ses poèmes peuvent être lus ici : <http://liensutiles.forumactif.com/Litterature-c12/Biblio-LU-c4/Vos-recueils-de-poesies-f84/Le-cercueil-de-BloodyMary-t11755-0.htm>.

La citation de Jean Anouilh qui figure au chapitre 13 m'a été soufflée par une personne qui parcourt le net sous le doux nom de GabrielleTrompeLa Mort. Les personnes qui ont lu « Les trois perles de Domérat » et « Le Miroir Noir » ne seront pas surprises d'apprendre qu'avec un pseudo aussi évocateur pour moi, j'aie voulu aussitôt la connaître mieux. Je suis allée, avec elle, de surprises en ravissements. Elle se prénomme vraiment Gabrielle, elle avait 17 ans quand j'ai écrit « Les trois perles », ses cheveux sont rouges et elle a un visage d'ange. Pour tout le reste, même si elle s'est fait un plaisir d'afficher en tête de son blog « Gabrielle est une sorcière » en me citant, elle est plutôt dans la catégorie explosion permanente d'énergie, d'humour et de charme. J'espère la rencontrer en vrai un jour. Son blog, joliment nommé « La Carte de la Maraudeuse », se trouve ici : <http://gabytrompelamor.livejournal.com/215228.html>

Je tiens à remercier très chaleureusement une autre Gabrielle, très différente de la précédente mais non moins adorable et fascinante par la richesse des mondes qui l'habitent. Je l'ai connue sur le forum Hérésie (www.heresie.com) animé par Elisandre que le lieu de naissance de Cleo fera sourire. Son pseudo y est Sylphide et elle a été la toute première à télécharger « La crypte au palimpseste » dans la minute qui a suivi mon annonce de sa mise en ligne. Deux heures plus tard, elle postait des commentaires enthousiastes sur le même forum, puis sur d'autres ainsi que sur son blog (<http://sylphide2122.skyrock.com>). Elle est aussi connue sous le nom d'Hécate. Gabrielle

vit au Québec et j'ai vu, grâce à elle, le nombre de mes lecteurs là-bas littéralement exploser dans les jours qui ont suivis. À peine avais-je terminé l'écriture du présent manuscrit qu'elle me demandait à en être aussi l'une des relectrices. J'ai dit oui, bien sûr. Je lui aurais de toute façon proposé de l'être si elle n'avait pas dégainé, une fois de plus, la première.

Chwip est le pseudo d'une autre rencontre de forum qu'il m'est très agréable d'avoir vécue. J'ai fait sa connaissance grâce à mon amie Ness (www.lesenfantsdelo.com), qui, au passage, a entièrement refait mon site web, comme ça, pour me faire plaisir, alors qu'elle était plus débordée que jamais. Chwip a posté sur son blog (<http://laquete.blogs-de-voyage.fr/archive/2007/05/10/l-eternel-amoureux-errant-anna-galore.html>) une critique très élogieuse de ma première trilogie et elle a pu réaliser, à cette occasion, à quel point elle était lue et mieux encore, écoutée. Tout comme Sylphide au Québec, elle a provoqué à elle seule un afflux considérable de téléchargements en quelques semaines. D'après l'hébergeur de mon site web, plus d'un tiers d'entre eux sont venus du blog de Chwip ou de l'un des autres où elle a publié le même commentaire.

Annie Mébaley est un ange de 16 ans qui vit au Gabon. Après avoir lu mes livres qu'elle a largement diffusés autour d'elle (beauté du téléchargement gratuit), elle m'a envoyé des messages absolument délicieux et nous avons vite sympathisé. Son enthousiasme et son bonheur de vivre sont des antidépresseurs puissants dans les mauvais jours et des euphorisants non moins puissants dans les bons. En plus, elle se paie le luxe d'avoir déjà écrit un roman. Je veux la remercier ici de son affection pleine de fraîcheur.

Enfin, je terminerai par toutes mes autres fées, déjà citées dans les livres précédents, celles rencontrées autour de mon chez moi virtuel, le forum Liens Utiles, (<http://liensutiles.forumactif.com/index.htm>), et en particulier mes trois perles : Réginnelle dont j'ai emprunté le loft au chapitre 1, Romane mon miroir d'or au cœur d'orichalque et Lyla à qui j'ai ramené les trois cailloux du dernier paragraphe du chapitre 17. Je fais également un salut très cordial à Antillaise, ma toute première rencontre de forum, désormais une amie, et à Fulmi dont les commentaires m'ont toujours été précieux. J'envoie à Laety mes pensées affectueuses pour tout ce que nous avons partagé, elle et moi. Et enfin, un clin d'œil « permanent » à mon cher Zeno (il comprendra), pour avoir assuré la relecture de ce manuscrit avec quelques autres déjà mentionnées ci-dessus.

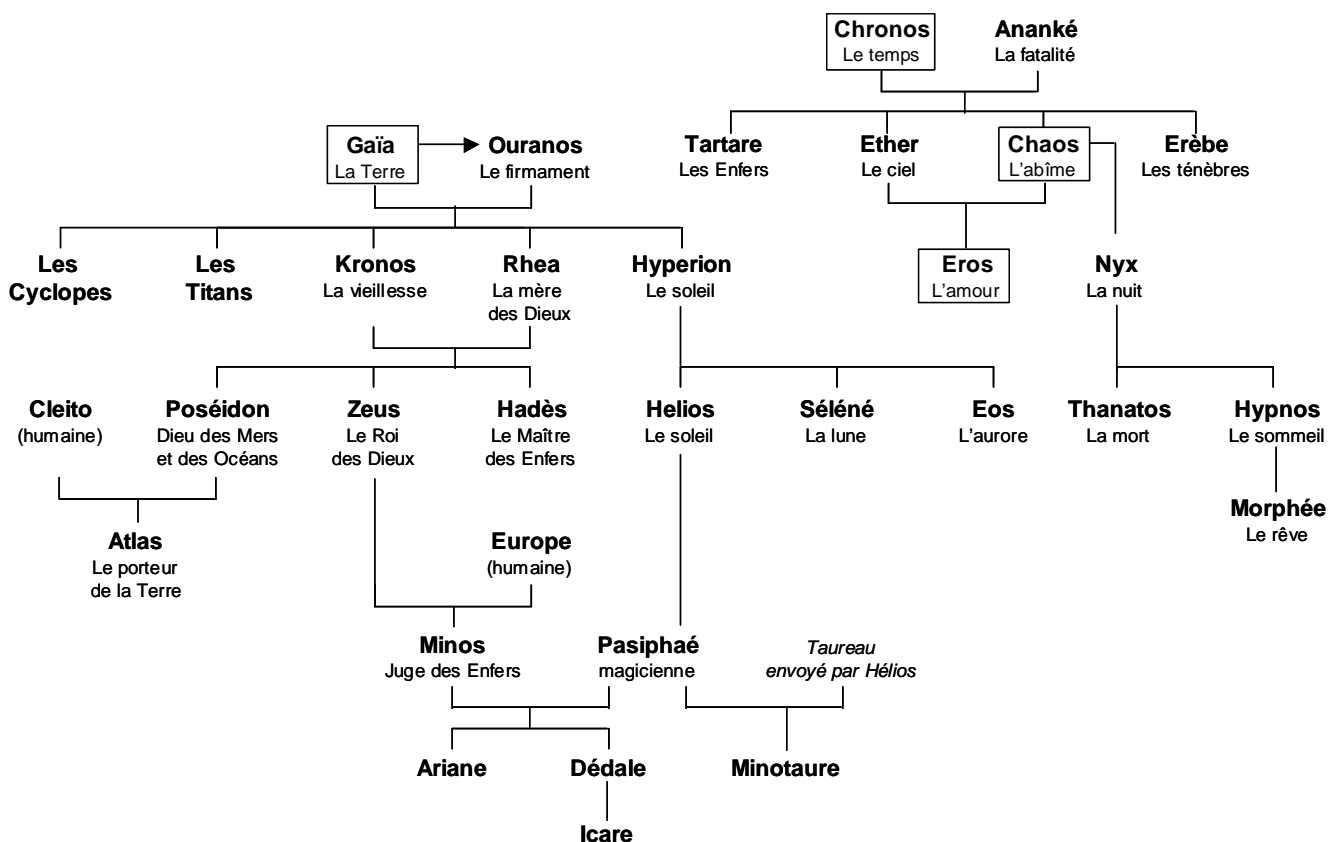
Quant à toi, Val, mon âmie, aucun mot ne peut te dire tout ce que tu sais que je te dis.
Ce livre est pour toi. Ce n'est ni le premier, ni le dernier.

A. G.

20 mai 2007

GENEALOGIE DES DIEUX

J'ai reconstitué ici un arbre généalogique très partiel des dieux pré-olympiens, basé principalement sur la théogonie d'Hésiode. Les filiations peuvent varier d'un auteur à un autre. Certains dieux sont dits « primordiaux », il s'agit de Chronos, Chaos, Gaïa et Eros. Chez Hésiode, « au commencement était Chaos », puis Gaïa, Tartare et Eros – ce qui n'est pas sans rappeler la création du monde vue par la Genèse. Quant à Chronos et Ananké, ils forment une sorte d'œuf primitif d'où naît tout le reste de l'univers, une analogie avec la théorie du Big Bang visionnaire mais pas unique, puisqu'elle est commune à d'autres cosmogonies.



TRADUCTION DES CITATIONS ANGLAISES ET LATINES

*In the silk sheet of time
I will find peace of mind
Love is a bed full of blues*

Dans le drap de soie du temps
Je trouverai la paix de l'esprit
L'amour est un lit empli de peine

Chapitre 2

*Far away
The ship is taking me far away
Far away from my memories
Of the people who care if I live or die*

Loin
Le navire m'emporte loin
Loin de mes souvenirs
Des gens pour qui ça compte que je sois vivant ou mort

Chapitre 3

*As I stand by your flame
I get burned once again*

En me tenant près de ta flamme
Je brûle à nouveau

Chapitre 8

De profundis clamavi at te

Des profondeurs je crie vers toi

When you really want love you will find it waiting for you.

Quand tu veux réellement de l'amour, tu le trouves qui t'attend.

Chapitre 11

*Holding my last breath,
Safe inside myself are all my thoughts of you
Sweet raptured light, it ends here tonight*

Retenant mon dernier souffle,
Toutes mes pensées de toi
Sont à l'abri au fond de moi
Douce lumière capturée, c'est la fin ici ce soir

